U d'/of OTTAWA
39003002331956

Librairie de A^d MAME et Cie, de Tours.

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE CHRÉTIENNE

Publiée avec approbation de S. Ém. le Cardinal Archevêque de Tours.

Collection. — Format in-8°, orné de gravures.

49 VOLUMES DANS LA COLLECTION.

ngleterre (l') sous les trois Édouard premiers du nom, par M. Todière, 1 vol.
rchéologie chrétienne, ou précis de l'histoire des monumen religieux du moyen âge, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, professeur d'archéologie, 1 vol.
ienfaits du catholicisme, par M. l'abbé Pinard, 1 vol.
ossuet de la Jeunesse, morceaux extraits de ses principaux ouvrages, 1 vol.
otanique et physiologie végétale, par M. Jéhan, de la Société géologique, 1 v.
retagne ancienne et moderne (histoire de la), par M. Barthélemy, 1 volume.
uffon (œuvres choisies), 4 gravures sur acier encadrées, 50 bois, 1 vol.
harles VI, les Armagnacs et les Bourguignons, par M. Todière, 1 vol.
hinois (les) pendant une période de 4458 années, par H. de Chavannes, 1 vol.
roisades (abrégé de l'histoire des), par Michaud et Poujoulat, 1 vol.
. Corneille (chefs-d'œuvre), quatre gravures sur acier, 1 vol.
ucs de Bourgogne (les), histoire des 14e et 15e siècles par, F. Valentin, 1 vol.
ntretiens sur la chimie, par Ducoin-Girardin, 1 vol.
ntretiens sur la physique, par le même, 1 vol.
énelon (œuvres choisies), avec une Biographie et des Notices historiques, 1 v.
erme-modèle (la), ou l'Agriculture mise à la portée de tout le monde, 1 vol.
leurs de la poésie française, par M. l'abbé Rabion, 1 vol.
eurs de l'éloquence, par M. l'abbé Renault, 1 vol.
rançais en Algérie (les), par Louis Veuillot, 1 vol.
rançois Ier et la Renaissance, par M. de la Gournerie, 1 vol.
onde (la) et Mazarin, par M. Todière, 1 vol.
énie du Catholicisme, par M. l'abbé Pinard, 1 vol.
uerre des deux Roses (la), par M. Todière, 1 volume.
istoire d'Alger, depuis les temps les plus reculés, par M. Stéphen d'Estry, 1 v.
istoire du Blason et science des armoiries, par M. Eysenbach, 1 vol.
génieux chevalier D. Quichotte de la Manche (l'), 2 v. 8 gr. sur acier, 24 bois.
lande (l'), par MM. de Chavannes et Huillard, 1 vol.
eçons d'astronomie, par M. Desdouits, 1 vol.
ttérature Française (histoire de la), par M. Saucié, 1 vol.
ouis XIV (histoire de), par M. Gabourd, 1 vol.
apoléon Ier (histoire de), par M. Gabourd, 1 vol.
ouveau choix des lettres de Mme de Sévigné, par M. l'abbé Allemand, 1 vol.
elerinages de Suisse, par Louis Veuillot, 1 vol.
hilippe-Auguste, par M. Todière, 1 vol.
erre Saintive, par Louis Veuillot, 1 vol.
ieine (œuvres choisies), 1 vol. orné de quatre gravures sur acier.
eligion, Poésie, Histoire, par M. Poujoulat, 1 vol.
évolution française (histoire de la), par M. Poujoulat, 2 v. ornés de 8 grav.
ome et Lorette, par Louis Veuillot, 1 vol.
lvio Pellico.— Œuvres choisies, traduction nouvelle, par Mme Woillez, 1 v.
uvenirs et impressions de voyage, par le vicomte de Walsh, 1 vol.
mbolisme dans les Églises du moyen âge, publié par M. Bourassé, 1 vol.
ableau de la Création, ou Dieu manifesté par ses œuvres, par M. Jéhan, 2 v.
ableau de la Littérature Allemande, par Mme Tastu, 1 vol.
baldo, par Mme de la Rochère, 4 gravures sur acier, 20 bois, 1 vol.
homas Morus et son époque, traduit de l'anglais, 1 vol.
résor littéraire des jeunes personnes, par M. J. Duplessy, 1 vol.

Collection. — Format in-12, 1re Série (6 gravures).

40 VOLUMES DANS LA COLLECTION.

Auguste et Thérèse, ou le Retour à la Foi, par Mme Tarbé des Sablons, 1 v.
Aventures de Robinson Crusoé, éd. illustrée, 24 gravures; 2 vol.
Blanche de Savenay, par Mlle L. B., 1 vol.
Charles Ier et Olivier Cromwell, par M. Todière, 1 vol.
Charles V, roi de France (histoire de), par J.-J.-E. Roy, 1 vol.
Charles VIII, roi de France (histoire de), par M. Todière, 1 vol.
Châtelaines de Roussillon (les), ou le Quercy au XVIe siècle, par Mme de la R.
Coin du feu du Pasteur (le), par Mme la Csse de Veilles, 1 volume.
Conquête de l'Espagne par les Arabes (histoire de la), par M. de Marlès, 1 v.
Deux Créoles (les), ou l'Entraînement de l'exemple, par Mme J. Saunders, 1 v.
Dévouement fraternel (le), par Mme Woillez, 1 vol.
Duchesse-Anne (la), histoire d'une frégate, 1 vol.
Edma et Marguerite, ou les Ruines de Châtillon d'Azergues, par Mme Woillez.
Édouard de Termont, ou Providence et Repentir, par Mme Louise deR***, 1 v.
Famille Dorival (la), ou l'Influence du bon exemple par T. Menard, 1 vol.
Fille de l'Emigré (la), par M. d'Epagny, épisode de la Restauration, 1 vol.
Fille du Maçon (la), suivie de Simple histoire d'une famille, par Mlle É. Moreau.
France (la) au XIIe siècle, par J.-J.-E. Roy, 1 vol.
Hélène de Séran, 1 vol.
Histoire d'Espagne, par le comte Victor du Hamel, 1 vol.
Jacques Cœur, par M. Cordellier-Delanoue, 1 vol.
Jeune Marin (le), ou l'Education maternelle, par Mme Claire Guermante, 1 v.
Julienne, ou la Servante de Dieu, par M. le vicomte Walsh, 1 vol.
Louis XIII et Richelieu, par M. Todière, 1 vol.
Marguerite Robert, par Mme Tullie Moneuse, 1 vol.
Mathilde et Gabrielle, ou les Bienfaits d'une Éducation chrét. par Mme Guermante.
Nouveaux Souvenirs d'une Mère de famille, par Mme Woillez, 1 vol.
Nouvelles Morales, par Mme de la Rochère, 1 vol.
Pierre-le-Grand, par M. Dubois, professeur de l'Université, 1 vol.
Récits et souvenirs d'un voyage en Orient, par Baptistin Poujoulat, 1 vol.
René d'Anjou, par M. Cordellier-Delanoue, 1 vol.
Robert, ou le Souvenir d'une Mère, par Mme C. G., 1 vol.
Robinson Suisse, ou histoire d'une famille suisse naufragée, 2 vol.
Simon le Polletais, esquisses de mœurs maritimes, par H de Chavannes, 1 v.
Souvenirs de la vieille France, par Alfred Driou, 1 vol.
Templiers (histoire des), par M. J.-J.-E. Roy, 1 vol.
Trois Frères Écossais (les), par M. l'abbé Duchaine, 1 vol.
Une première année dans le monde; publié par M. l'abbé Th. B***, 1 vol.

Collection. — Format in-12, 2e Série (4 gravures).

66 VOLUMES DANS LA COLLECTION.

Abrégé de tous les Voyages autour du monde, par E. Garnier, 2 vol.
Agnès de Lauvens, par L. Veuillot, 2 vol.
Aline et Marie, ou les jeunes Parisiennes en Suisse, 1 vol.
Amalia, ou l'orpheline de Sienne, par M. Doublet, 1 vol.
Amélie, par Mme Laure Bernier, 1 vol.
Anna, ou les épreuves de la piété filiale, par M. de Marlès, 1 vol.
Artisans célèbres (les), par M. Valentin, 1 vol.
Aurélie, ou le monde et la piété, par M. d'Exauvillez, 1 vol.
Aventures et conquêtes de Fernand Cortez au Mexique, par Henri Lebrun, 1 v.
Bossuet (histoire de), évêque de Meaux, par M. Roy, 1 vol.
Charlemagne et son siècle, par M. Roy, 1 vol.
Charles-Quint (histoire de), d'après Robertson, 1 vol.
Chevalerie (histoire de la), par M. Roy, 1 vol.
Chevaliers de Malte (histoire des), d'après l'abbé de Vertot, 1 vol.
Chronique de Grégoire de Tours sur l'histoire de France, par M Roy, 1 vol.
Conquête de Grenade, d'après Washington Irving, par Adrien Lemercier, 1 v.
Conquête du Pérou par Pizarre, 1 vol.
Croisades (histoire abrégée des), par F. Valentin, 1 vol.

Curé de campagne (le), par M. Stephen de la Madelaine, 1 vol.
Derniers jours de Pompei (les), imité de Bulwer, par Adrien Lemercier, 1 v.
Ernestine, ou les charmes de la vertu, par Mme Césarie Farrenc, 1 vol.
Esquisses entomologiques, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, 1 vol.
Fénelon (histoire de), archevêque de Cambray, par M. Roy, 1 vol.
Ferréol, ou les passions vaincues par la religion, par Théophile Ménard, 1 v.
Firmin, ou le jeune voyageur en Égypte, par M. de Marlès, 1 vol.
Frère et la Sœur (le), par Mme Woillez, 1 vol.
Gatienne, ou courage d'une jeune fille, par M. l'abbé Pinard, 1 vol.
Gerson, par M Ernest Fouinet, 1 vol.
Gilbert, ou le poëte malheureux, par M. l'abbé Pinard, 1 vol.
Gustave, ou le jeune voyageur en Espagne, par M. de Marlès, 1 vol.
Histoire et description du Japon, d'après Charlevoix, 1 vol.
Histoire naturelle des animaux les plus remarquables, 1 vol.
Histoire naturelle des oiseaux, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, 1 vol.
Incas (les), par Marmontel, édition revue et purgée avec soin 1 vol.
Jeanne d'Arc (histoire de), par M. Roy, 1 vol.
Jeune Tambour (le), ou les deux amis, par Mme Woillez, 1 vol.
Jeunes Ouvrières (les), par Mme Woillez, 1 vol.
Joseph, par Bitaubé, édition revue et purgée avec soin, 1 vol.
Laure et Anna, par Mlle Fanny de V., 1 vol.
Léontine et Marie, par Mme Woillez, 1 vol.
Lettres sur l'Italie, par Dupaty, édition revue et purgée avec soin, 1 vol.
Louis XI (histoire de), par M. Roy, 1 vol.
Marie, ou l'ange de la terre, par Mlle Fanny de V., 1 vol.
Marie Stuart (histoire de), par M. de Marlès, continuateur de Lingard, 1 vol.
Mes prisons, ou mémoires de Silvio Pellico, traduction nouvelle, 1 vol.
Monde souterrain (le), par M. de Longchêne, 1 vol.
Naufragés au Spitzberg (les), ou les salutaires effets de la confiance en Dieu, 1 v.
Orpheline de Moscou (l'), ou la jeune institutrice, par Mme Woillez, 1 vol.
Paul, ou les dangers d'un caractère faible, par M. l'abbé Guérinet, 1 vol.
Paul et Virginie, suivi de la Chaumière indienne, édition revue, 1 vol.
Peintres célèbres (les), par Valentin, 1 vol.
Récits du château (les), par M. d'Exauvillez, 1 vol.
Rose et Joséphine, nouvelle historique (1812-1815), par Mme M. G. E***, 1 v.
Salle d'asile au bord de la mer (la), par Ernest Fouinet, 1 vol.
Séphora, épisode de l'histoire des Juifs, par Ad. Lemercier, 1 vol.
Trois mois de vacances, par Mme N. Souvestre, 1 vol.
Venise (histoire de), par Valentin, 1 vol.
Voyages au pôle-nord (1380-1833), par Henri Lebrun, 1 vol.
Voyages dans l'Asie méridionale, par E. Garnier, 1 vol.
Voyages en Abyssinie et en Nubie, recueillis et mis en ordre par H. Lebrun, 1 v.
Voyages en Perse, par E. Garnier, 1 vol.
Voyages et aventures de Lapérouse, par Valentin, 1 vol.
Voyages et découvertes dans l'Afrique, par Henri Lebrun, 1 vol.
Voyages et découvertes des compagnons de Colomb, par Henri Lebrun, 1 vol.

Collection. — Format in 18 (1 gravure).

112 VOLUMES DANS LA COLLECTION (CHAQUE OUVRAGE EN 1 VOLUME).

Abrégé de l'histoire de l'Ancien Testament, traduit de Schmid.
Abrégé de l'histoire du Nouveau Testament, traduit de Schmid.
Agnès, traduit de Schmid.
Albertine, par L. F.
Alexis, ou le jeune artiste.
Anatole, par M. Logeais.
André, par Mme Farrenc.
Annette, suivie de Béatrice, par L. F.
Antonio, par Pierre Marcel.
Auguste, par Pierre Marcel.
Augustin, ou le triomphe de la foi.
Bague trouvée (la), traduit de Schmid.
Barque du pêcheur (la), par L. F.
Bastien, par Mme C. Farrenc.
Benjamin, par M. Logeais.
Bernard et Armand.
Braconniers (les).
Bramines (les), par Ad. Lemercier.
Caroline, par Mme M. G. E.
Cécilia, par Mme Ménard.
Cent petits contes pour les enfants, traduits de Schmid.
Chartreuse (la), traduit de Schmid.
Chaumière irlandaise (la), par L. F.

Clotilde, ou l'élève des Sœurs, par M. l'abbé Juchereau.
Colporteur au village (le), par M. l'abbé Pinard.
Conteur allemand (le petit).
Croix de bois (la), traduit de Schmid.
Croix au bord du chemin (la), par Mme Menard.
Deux Ambroise (les), par A. N.
Deux frères (les), ou le vrai et le faux bonheur, par Adrien Lemercier.
Duval, histoire racontée par un Curé de village à ses élèves.
École du Hameau (l'), ou l'élève du bon pasteur, par Mme C. Farrenc
Édouard ou l'enfant gâté, par M. l'abbé Guérinet.
Élisabeth, ou la charité du pauvre récompensée, par M. d'Exauvillez.
Émigrants au Brésil (les), par L. F.
Emma, par M. l'abbé Guérinet.
Enfant de Chœur (l'), par Mlle C. M.
Enfants vertueux (les), par P. Marcel.
Ermite mystérieux (l'), par Adrien Lemercier
Étienne, ou le prix de vertu, par P. Marcel.
Eustache, traduit de Schmid.
Famille africaine (la), ou l'esclave convertie.
Famille chrétienne (la), tr. de Schmid.
Famille Sismond (la), ou la piété éprouvée et récompensée.
Félix, ou la vengeance du chrétien.
Fernando, traduit de Schmid.
Fête de saint Nicolas (la), par L. F.
Florestine, ou religion dans l'infortune, par M. Logeais.
Frédéric, ou l'ermite du mont Atlas.
Fridolin (le bon) et le méchant Thierry, traduit de Schmid.
Fridoline (la bonne), tr. de l'allemand.
Geneviève, traduit de Schmid.
Gondicar, ou l'amour du chrétien.
Guirlande de houblon (la), traduit de Schmid.
Gustave et Eugène, par Mme C. Farrenc.
Henri (le jeune), traduit de Schmid.
Henri et Marie, ou les orphelins.
Honorine, par A. N.
Hubert, ou les suites funestes de la paresse et de l'indocilité, par E. N.
Itha, comtesse de Toggenbourg, traduit de Schmid.
James, ou le pécheur ramené à la religion par l'adversité, par M. E. W.
Jénoseph, ou vertu, jeunesse et adversité, par M. Logeais.
Joseph et Isidore, par Pierre Marcel.
La jeune Marie, par M. l'abbé B.
Laure, la jeune émigrée, par Mme M. G.
L'Orphelin des Alpes, par Mme Celarier.
Léon, ou le choix d'un ami, par M. L.
Louis, le petit émigré, tr. de Schmid.
Louise et Elisabeth, par Pierre Marcel.
Lydia, ou la jeune Grecque.
Maître d'école de Montigny (le), par E. F.
Maria, ou confiance en Dieu, par A. D.
Marie, ou la corbeille de fleurs, traduit de Schmid.
Marthe, ou la sœur hospitalière, par M. l'abbé Juchereau.
Mélanie et Lucette, ou les avantages de l'éducation religieuse.
Michel et Bruno, par Mme C. Farrenc.
Mouton (le petit), suivi du Ver luisant.
Nouveaux petits contes, tr. de Schmid.
Œufs de Pâques (les), suivis de Théodora, traduit de Schmid.
Paul et Georges, par L. F.
Petite Chapelle (la), par Mlle É. Voïart.
Petite mendiante (la), par P. M.
Pierre Cœur, suivi de Louis et Georges.
René, ou la charité récompensée, par P. T.
Rose de Tannebourg, traduit de Schmid.
Rosier (le), suivi de la Mouche, traduit de Schmid.
Rossignol (le), suivi des Deux Frères, traduit de Schmid.
Rudolphe, par P. Marcel.
Sept nouveaux contes, tr. de Schmid.
Serin (le), suivi de la Chapelle de la forêt, traduit de Schmid.
Sœur Léocadie.
Soirées romaines, traduit de l'italien.
Solitaire du mont Carmel (le), par Adrien Lemercier.
Sophie, ou les bienfaits de la Providence.
Théobald, ou l'enfant charitable.
Théophile, le petit ermite, tr. de Sch.
Tilleul (le), ou l'oubli des injures.
Vallée d'Alméria (la), par E. W.
Veille de Noël (la), traduit de Schmid.
Wilfrid, par Ad. Lemercier.

VOLUMES EN GROS CARACTÈRES.

Ballon (le), par C. G.
Cadeaux de Noël (les), par Mme C. G.
Douze Contes pour l'Enfance.
Enfants au bord de la mer (les).
Fausses Perles (les), par C. G.
Ferme brûlée (la), par C. G.
Histoire d'une Mère, par Andersen.
Jardin Merveilleux (le) par Mme C. G.
Louis, par Mme C. F.
Ludovic le Tricheur, par C. G.
Nid de Perdrix (le), par C. G.
Singe (le) et le Somnambule, p. Mme C. G.

Tours. — Imp. Mame.

C. L. de Villemure
1882
No 5

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portait un de ses noirs

La Chaumière Indienne.

TOURS

Ad. Mame & Cie

EDITEURS

PÈRES OBLATS
MAISON ST-PIERRE
MONTRÉAL

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portait un de ses noirs

PAUL & VIRGINIE

SUIVI DE

La Chaumiere Indienne

PAR

J. H. Bernardin de St Pierre

Nouvelle Edition

Revue et purgée avec soin par une Société d'Ecclésiastiques

La Chaumière Indienne.

TOURS

Md Alame & Cie

EDITEURS

PÈRES OBLATS
MAISON DE PIERRE
MONTREAL

PAUL

ET

VIRGINIE

SUIVI DE

LA CHAUMIÈRE INDIENNE

ET DE MORCEAUX CHOISIS

DES ÉTUDES DE LA NATURE

PAR J.-H. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Avec une notice sur la vie de l'auteur

NEUVIÈME ÉDITION

LES PERES OBLATS
Section Littérat.
Rayon D - 1
ST PIERRE MONTREAL

TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1853

PQ
2065
.P3
1853

BIOGRAPHIE

DE L'AUTEUR.

Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre naquit au Hâvre le 21 janvier 1737. La famille descendait, dit-on, du fameux Eustache de Saint-Pierre, dont le dévouement sauva la ville de Calais, obligée de se rendre à Édouard III, roi d'Angleterre. Ses parents lui donnèrent une éducation soignée, et firent tous leurs efforts pour lui inspirer l'amour de la vertu. Le jeune Bernardin répondit d'abord parfaitement à leurs vues. Il

lisait avec délices la Vie des Saints, surtout celle des solitaires de la Thébaïde. Leur mépris pour les biens de la terre, leur confiance en Dieu, l'attention bienveillante de la Providence le frappaient d'une vive admiration. On rapporte à ce sujet qu'étant âgé de neuf ans, il prit la résolution de renoncer à tout, pour s'attacher comme eux à Dieu seul. Il partit donc sans avoir communiqué son dessein à personne; et, ayant trouvé un petit bois à quelque distance de la ville, il s'y arrêta, croyant que c'était une solitude inaccessible à tous les profanes humains. Il passa la journée d'une manière fort agréable, entremêlant, comme on pense, le jeu à la prière. Cependant la nuit approchait. Les petites provisions étaient consommées, la faim se faisait sentir : que faire dans un si pressant besoin ? Il se mit à genoux fort dévotement, et pria le bon Dieu d'envoyer un ange à son secours. Dieu écouta sa prière, car, au même instant, sa bonne arriva tout épuisée de fatigue, et, après l'avoir bien grondé, le ramena à la maison.

Depuis ce temps, son imagination ardente ne lui laissa presque plus de repos. La passion des

voyages avait remplacé le désir de la vie solitaire. Il avait lu les aventures des voyageurs célèbres, perdus sous des cieux étrangers, errants sur des mers inconnues. Il n'aspirait plus qu'à se mettre en mer pour découvrir des îles et fonder des colonies. Sur ces entrefaites, il se prit d'amitié pour un capucin qui fréquentait la maison de son père. Ce religieux le charma tellement par le récit de ses courses, qu'il voulut absolument l'accompagner ; et ses parents furent obligés d'y consentir. Il parcourut ainsi la Normandie, un bâton à la main, supportant avec courage toutes les fatigues d'un genre de vie si pénible. Il paraissait décidé tout de bon à se faire capucin, et pour l'en détourner, il fallut lui permettre de suivre son oncle, qui commandait un vaisseau destiné pour la Martinique. Ce voyage lui fut utile, car il souffrit horriblement du mal de mer, et fut attaqué, en arrivant à la Martinique, d'une maladie qui faillit le conduire au tombeau. Ces événements fâcheux et quelques contrariétés qu'il avait éprouvées de la part de son oncle, calmèrent un peu son imagination, et, à son retour, il consentit à reprendre le cours de ses études. Ses parents le placèrent à

Gisors, chez les jésuites, où il goûta quelques moments de paix et de bonheur dans la pratique de la vertu.

Cet état ne pouvait durer longtemps; la lecture des *Lettres Édifiantes*, les travaux apostoliques des missionnaires, lui inspirèrent le désir de se faire jésuite; et, comme il était incapable de garder aucune mesure, il rêvait continuellement le martyre et la conversion des peuples sauvages. Mais cette ferveur était plutôt dans son imagination que dans son cœur; il désirait la gloire plutôt que l'opprobre de la croix: il ne pouvait donc réussir.

Après avoir terminé ses études classiques, il entra à l'école des ponts et chaussées, et se livra avec succès aux mathématiques. Ce fut alors que des liaisons intimes avec de jeunes incrédules ébranlèrent fortement sa foi, et lui firent faire un triste naufrage. Il conserva toujours l'amour de la vertu, la croyance en Dieu, du respect même pour l'Évangile; mais il ne vit plus dans la religion chrétienne qu'une institution humaine, et dans Jésus-Christ qu'un législateur plus parfait que les autres.

L'école des ponts et chaussées ayant été dissoute, il entra dans un corps d'ingénieurs, et partit pour l'Allemagne, où nous faisions une guerre malheureuse. L'année suivante il fut envoyé à Malte, menacée d'une invasion par les Turcs. Après ces expéditions il se vit privé de sa place, délaissé de ses parents, et réduit à la dernière nécessité. Il résolut donc d'aller chercher fortune dans les pays étrangers. Depuis longtemps il rêvait la fondation d'une république parfaite, d'où l'injustice et la corruption seraient complétement bannies, où tous les hommes s'encourageraient mutuellement à la vertu. Catherine II, qui régnait en Russie, lui paraissant plus propre que tous les autres souverains à concevoir ses plans, il vendit le peu qu'il possédait, et se rendit à Saint-Pétersbourg. Son intention était d'aller s'établir sur les bords de la mer d'Aral. Mais ses projets ne furent point adoptés, et il se trouva fort heureux d'obtenir le grade d'ingénieur lieutenant dans le corps du génie. Cette place lui procura une honnête aisance, et il aurait passé volontiers le reste de ses jours en Russie, si la rigueur du froid n'eût altéré sa santé, ou plutôt

s'il eût été assez maître de lui-même pour se fixer quelque part.

Lorsqu'il revint à Paris, on parlait de coloniser l'île de Madagascar. Cette nouvelle fut pour lui un trait de lumière : il recueille toutes ses idées, présente au gouvernement plusieurs plans qui attirent sur lui l'attention, et est envoyé à l'île-de-France en qualité d'ingénieur. Il devait passer de là à Madagascar pour y réaliser ses projets ; mais une division qui s'éleva entre les principaux chefs le retint à l'Ile-de-France, heureusement pour lui, car presque tous ceux qui passèrent à Madagascar périrent de faim et de misère.

Pendant son séjour à l'Ile-de-France, il eut beaucoup à souffrir des persécutions de ses collègues, qui ne voyaient en lui qu'un rival dangereux.

De plus, son traitement, payé en papier-monnaie, était si faible, qu'à peine pouvait-il suffire aux besoins les plus pressants. Il sollicita donc son retour en Europe, et l'obtint. Il avait recueilli grand nombre de curiosités, il espérait en retirer une somme considérable, en les offrant à un ambassadeur qui lui avait promis sa protection.

L'ambassadeur accepta son présent, et ne lui donna que des paroles pour récompense.

Dès ce moment, Bernardin résolut de ne plus compter que sur lui-même; il se mit à écrire, et publia la relation de son voyage à l'Ile-de-France. Cet ouvrage lui attira les railleries des philosophes qui avaient abjuré toute croyance en Dieu. Quelques opinions trop libres le rendirent suspect au gouvernement, et il se trouva réduit à louer une petite chambre au cinquième étage, dans le faubourg Saint-Victor. Il y passa plusieurs années dans la plus grande détresse. On en jugera par ce peu de mots trouvés dans une de ses lettres : « Tout ce que j'ai aimé s'est éloigné de moi, je me porte mal!... Je n'ai plus ni linge ni habits, mes courses à pied ont achevé de les user. » C'est dans cet obscur réduit qu'il composa les *Études de la Nature*. Les trois premiers volumes lui firent une brillante réputation. L'auteur reçut plusieurs pensions de la cour, et fut nommé intendant du Jardin des Plantes par Louis XVI.

Quatre ans plus tard, en 1788, il publia *Paul et Virginie*, livre admirable qui réunit le charme du style à l'intérêt du roman, et qui mit le comble

à sa gloire. On raconte que l'auteur, découragé de l'accueil peu flatteur que Buffon, Thomas et autres littérateurs célèbres avaient fait à son manuscrit, était résolu de le jeter au feu, quand le peintre Vernet, son condisciple, arriva chez lui. Vernet, trouvant son ami tout affligé, lui en demanda la raison : Bernardin la lui avoua naïvement, et consentit à lui lire son ouvrage. Dès les premières pages, Vernet fut transporté d'admiration, et, sans lui laisser achever sa lecture, il s'écria avec enthousiasme : « Mon ami, vous avez fait un chef-d'œuvre ! » Le public confirma bientôt ce jugement. *Paul et Virginie* fut traduit dans toutes les langues, et l'auteur, exposé si longtemps à la tempête, pouvait désormais compter sur un sort plus heureux. Mais le moment n'était pas encore arrivé; un orage plus terrible était sur le point d'éclater. Cette révolution, qu'il avait prévue, lui fit perdre sa place et toute sa fortune; toutefois il eut la prudence de se tenir à l'écart, et de refuser tous les postes qui lui furent offerts. Par cette sage conduite il échappa à la hache révolutionnaire, qui fit tomber tant de têtes, sans épargner les talents.

Bonaparte releva la fortune de Bernardin, et lui donna la croix d'honneur; Joseph, roi d'Espagne, y ajouta une pension de 6,000 fr. Ces gratifications lui permirent d'acheter une maison de campagne dans le village d'Éragny, à sept lieues de Paris, où il mourut en paix le 21 janvier 1814.

N. B. L'esprit philosophique et irréligieux du XVIIIe siècle domine dans les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre. Il s'efforce de prouver que toutes les religions sont indifférentes, et, tout en témoignant de son respect pour le christianisme, il ne cesse de fixer l'attention sur les vices de ses principaux chefs, et de relever la religion de la nature. Ces opinions se montraient plus ostensiblement dans la *Chaumière Indienne*. Nous avons revu cet ouvrage, et retranché ce qui pourrait produire sur la jeunesse de funestes impressions. Tel qu'il est, il nous semble répondre aux vues de l'auteur, qui se proposait de nous apitoyer sur le sort malheureux des parias. On ne sera pas surpris de trouver dans un Anglais protestant et dans un Indien idolâtre des pensées en contradiction avec nos dogmes sacrés : il serait absurde de leur prêter un langage catholique. D'ailleurs

nous avons eu soin de mettre en note la doctrine véritable, lorsqu'il a été impossible de retrancher le texte.

Nous avons également retranché de *Paul et Virginie* toutes ces descriptions molles et voluptueuses que des maîtres vigilants dérobent à leurs élèves avec tant de soin. Puisse notre travail être utile à la jeunesse! C'est pour elle que nous l'avons entrepris. Employé depuis plusieurs années dans l'instruction, nous avons reconnu par expérience combien une page, une phrase, un mot, peuvent produire de ravages dans un jeune cœur; aussi notre vœu le plus ardent est-il que tous les écrivains comprennent enfin ce qu'il y a de poésie dans l'innocence, et s'abstiennent de toute parole capable de la flétrir.

NOTICE

SUR

LES OUVRAGES DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

EXTRAITE DES ANNALES LITTÉRAIRES.

Tous les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre ont pour épigraphe : *Miseris succurrere disco ;* et cette épigraphe, qui n'est pas une vaine affiche, en exprime parfaitement l'esprit. *Non ignara mali*, qui reste sous-entendu, fait assez comprendre à quelle école se sont formés la philosophie et le talent de l'auteur : il a lutté longtemps lui-même contre les rigueurs du sort avant de présenter aux hommes, dans ses écrits, les consolations dont la plupart d'entre eux ont besoin ; il offre des remèdes aux maux de l'humanité, après avoir partagé ces maux, après en avoir fait une triste expérience : ses ouvrages ont été le fruit de

ses longues observations, de ses voyages nombreux, des vicissitudes de sa vie; il les a composés dans l'âge de la pleine maturité. Ce ne fut que vers sa quarante-huitième année qu'il publia ses *Études de la Nature;* aussi ses livres sont-ils remplis d'une abondance d'idées que le temps et la réflexion peuvent seuls accumuler dans une tête pensante, et que l'on trouve bien rarement dans les productions précipitées d'une jeunesse trop prompte à faire l'essai de ses forces. Ils ont en ce point, comme en quelques autres, le caractère des ouvrages de l'antiquité, toujours si riches de choses, et par cela même si variés; ils en ont encore le ton: tout s'y développe sans effort et sans apprêt; tout y coule de source, toutes les pensées s'y marient par des nuances imperceptibles, et s'y fondent naturellement les unes dans les autres; les plans sur lesquels elles s'établissent sont à peine marqués: l'art ne se montre nulle part, nulle part l'auteur ne paraît, les plus grandes beautés s'y déploient sans prétention. Cette simplicité, d'ailleurs si ornée, cette naïveté si peu communes dans les ouvrages modernes, cette bonhomie antique, ne sont pas le moindre charme des compositions de Bernardin de Saint-Pierre; très-capables par elles-mêmes de produire le plus heureux effet, ces qualités voi-

lent encore un artifice très-fin et très-profond; il semble que l'auteur devine toujours avec précision et justesse le point, la limite où le lecteur va éprouver de la langueur ou de la fatigue : il réveille à propos la curiosité, ou intéresse adroitement l'imagination par quelque récit piquant, par quelque anecdote ou par une description délicieuse, par un tableau plein de pompe ou de grâce, quand il a tenu l'esprit pendant quelque temps sur une des parties purement instructives de son ouvrage. Lorsqu'il suppose que l'intelligence peut se lasser, il s'adresse à l'imagination et au cœur, qu'il n'a garde aussi de rassasier et de lasser à leur tour; et dans tout cela, comme je l'ai dit, on n'aperçoit pas l'apparence d'une combinaison, l'ombre d'un calcul : tout a moins l'air d'appartenir à un goût réfléchi qu'à un instinct heureux; mais, après tout, le véritable goût lui-même est-il autre chose qu'un instinct?

Ces heureuses qualités méritent d'autant plus d'éloges, que le mauvais goût commençait à se répandre dans notre littérature. Le néologisme dénaturait notre langue, l'enflure orgueilleuse se faisait sentir dans tous les écrits : les ouvrages entachés de tous ces défauts étaient prônés, accueillis, admirés, honorés des suffrages et des lauriers de l'Académie; et c'est au sein même de

cette corruption générale du style et du goût que Bernardin écrivait avec un naturel exquis et une grâce exempte de toute affectation.

Ici, plus de jargon académique, fantôme de style, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits gâtés ; plus de phrases ampoulées ou pincées, quintessenciées ou enflées ; ici, plus d'abstractions ambitieuses, plus de métaphysique recherchée, plus de système audacieux : l'auteur rappelle son siècle égaré à l'idée, au sentiment de la Divinité, par le spectacle des *harmonies* de la nature, dont il trace les tableaux les plus suaves et les plus enchanteurs. C'était écarter sans violence les hommes de son temps des rudes et âpres sentiers d'une métaphysique corruptrice, pour les ramener à la source la plus élevée de la nature par un chemin semé de roses et bordé des plus riants paysages et des plus sublimes perspectives : tout le fond des *Études de la Nature* consiste dans une preuve de l'existence de Dieu.

Mais, à ne considérer même les *Études de la Nature* que comme un traité de *goût*, comme un livre propre à ouvrir des vues nouvelles à la poésie et à la peinture, je doute qu'il existe aucun ouvrage méthodique dont la lecture puisse être plus profitable aux peintres et aux poëtes : il y règne un sentiment parfait des beautés de l'ordre moral

et de l'ordre physique, et une analyse extrêmement délicate et juste des rapports, des proportions, des convenances d'où naissent ces mêmes beautés; c'est là ce que les artistes ne sauraient étudier sans fruit; il faut un guide dans l'étude de la nature, considérée sous le point de vue des arts imitateurs, comme dans toutes les autres études; et je crois que Bernardin de Saint-Pierre est un des meilleurs que puissent choisir ceux qui veulent trouver, non pas seulement en théorie, mais en pratique, le secret des enchantements de ces deux arts divins, de la peinture et de la poésie.

L'auteur des *Études de la Nature* ne s'est pas contenté de donner le précepte avec une rare sagacité, il a donné aussi l'exemple avec un goût infini; c'est d'après les principes établis dans ses *Études* qu'il a composé cette charmante pastorale de *Paul et Virginie*, qui, paraissant en 1789, et au moment même de l'éruption du volcan révolutionnaire, fut comme le dernier soupir, comme le chant du cygne des muses françaises: ce chant était bien doux. Ce petit ouvrage est d'une couleur si originale, si fraîche et si vraie, qu'il est dans son genre un chef-d'œuvre; son éloge est dans le cœur de tous ceux qui l'ont lu: et qui est-ce qui ne l'a pas lu? Il a produit des imitations plus ou moins heureuses, comme il arrive

toujours aux ouvrages d'un caractère neuf et saillant; c'est au pinceau qui puisa son coloris dans une île reculée de l'océan Africain, que nous devons l'introduction récente des images du nouveau monde dans notre littérature, qu'elles ont enrichie en la rajeunissant.

La Chaumière Indienne est une satire piquante, où le style de l'auteur, légèrement envenimé, n'en conserve pas moins toutes ses grâces, comme l'abeille qui fait usage de son aiguillon sans trop s'écarter des fleurs dont elle compose son miel. On n'a peut-être pas assez remarqué, parmi les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, ce fragment de l'*Arcadie*, composition qui est restée inachevée: l'auteur n'a eu nulle part une conception plus originale; nulle part il n'a tracé de tableaux plus gracieux ou plus forts; il n'y a aucun de ses autres ouvrages où il se soit montré plus grand peintre. En résumé, sa morale est douce, pure, humaine, pleine de consolations et d'espérance, voilà son mérite comme philosophe; c'est un de nos premiers coloristes, voilà son mérite comme écrivain.

AVANT-PROPOS

DE L'AUTEUR.

Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un sol et des végétaux différents de ceux de l'Europe. Nos poëtes ont assez reposé leurs héros sur le bord des ruisseaux, dans les prairies et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au

pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleurs. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrites et des Virgiles, pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi intéressants que ceux de notre pays. Je sais que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des descriptions enchantées de plusieurs îles de la mer du Sud; mais les mœurs de tous les habitants, encore plus celles des Européens qui abondent, en gâtent souvent le paysage. J'ai désiré réunir à la beauté de la nature entre les tropiques, la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre autres celle-ci : que notre bonheur consiste à vivre suivant la vertu. Cependant il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuses. Je puis assurer que celles dont je vais parler ont vraiment existé, et que leur histoire est vraie

dans ses principaux événements. Ils m'ont été certifiés par plusieurs habitants que j'ai connus à l'Ile-de-France. Je n'y ai ajouté que quelques circonstances indifférentes, mais qui, m'étant personnelles, ont encore en cela même de la réalité. Lorsque j'eus formé, il y a quelques années, une esquisse fort imparfaite de cette espèce de pastorale, je priai une dame qui fréquentait le grand monde, et des hommes graves qui en vivaient loin, d'en entendre la lecture, afin de pressentir l'effet qu'elle produirait sur des lecteurs de caractères si différents; j'eus la satisfaction de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'en pus tirer, et c'était aussi tout ce que j'en voulais savoir. Mais, comme souvent un grand vice marche à la suite d'un petit talent, ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de *Tableau de la Nature*. Heureusement je me rappelai combien la nature même

du climat où je suis né m'était étrangère; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche, variée, aimable, magnifique, mystérieuse; et combien je suis dénué de sagacité, de goût et d'expression, pour la connaître et la peindre. J'ai donc compris ce faible essai sous le nom et à la suite de mes *Études de la Nature*, que le public a accueillies avec tant de bonté, afin que ce titre, lui rappelant mon incapacité, le fît toujours souvenir de son indulgence.

PAUL

ET

VIRGINIE.

Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'Ile-de-France, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et, au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; à droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplemousses; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une

grande plaine ; et, plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau ; un peu sur la droite, le cap Malheureux ; et, au delà, la pleine mer, où paraissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entre autres le coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui se brisent au loin sur les récifs ; mais, au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes et jusque sur leurs cimes, où s'arrêtent les nuages. Les pluies, que leurs pitons attirent, peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leur pied les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte, où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète

le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paraissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimais à me rendre dans ce lieu, où l'on jouit à la fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour que j'étais assis au pied de ces cabanes, et que j'en considérais les ruines, un homme déjà sur l'âge vint à passer aux environs. Il était, suivant la coutume des anciens habitants, en petite veste et en long caleçon. Il marchait nu-pieds, et s'appuyait sur un bâton de bois d'ébène Ses cheveux étaient tout blancs, et sa physionomie, noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut; et, m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur la terre où j'étais assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole. « Mon père, « lui dis-je, pourriez-vous m'apprendre à qui

« ont appartenu ces deux cabanes ? » Il me répondit : « Mon fils, ces masures et ce terrain « inculte étaient habités, il y a environ vingt « ans, par deux familles qui y avaient trouvé « le bonheur. Leur histoire est touchante; « mais dans cette île, située sur la route des « Indes, quel Européen peut s'intéresser au « sort de quelques particuliers obscurs ? qui « voudrait même y vivre heureux, mais pauvre « et ignoré ? Les hommes ne veulent connaître « que l'histoire des grands et des rois, qui ne « sert à personne. — Mon père, repris-je, il « est aisé de juger à votre air et à votre dis- « cours que vous avez acquis une grande expé- « rience. Si vous en avez le temps, racontez- « moi, je vous prie, ce que vous savez des an- « ciens habitants de ce désert, et croyez que « l'homme même le plus dépravé par les pré- « jugés du monde aime à entendre parler du « bonheur que donnent la nature et la vertu. » Alors, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler diverses circonstances, après avoir appuyé quelque temps ses mains sur son front, voici ce que ce vieillard me raconta :

En 1726, un jeune homme de Normandie,

appelé M. de la Tour, après avoir sollicité en vain du service en France et des secours dans sa famille, se détermina à venir dans cette île pour y chercher fortune. Il avait avec lui une jeune femme qu'il aimait beaucoup, et dont il était également aimé. Elle était d'une ancienne et riche maison de sa province; mais il l'avait épousée en secret et sans dot, parce que les parents de sa femme s'étaient opposés à son mariage, attendu qu'il n'était pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette île, et il s'embarqua pour Madagascar, dans l'espérance d'y acheter quelques noirs, et de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar vers la mauvaise saison, qui commence a la mi-octobre; et peu de temps après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles qui y règnent pendant six mois de l'année, et qui empêcheront toujours les nations européennes d'y faire des établissements fixes. Les effets qu'il avait emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, restée à l'Ile-de-France, se trouva veuve, enceinte, et n'ayant pour tout bien au monde

qu'une négresse, dans un pays où elle n'avait ni crédit ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme après la mort de celui qu'elle avait uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une île presque déserte, dont le terrain était à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce; mais cherchant quelque gorge de montagne, quelque asile caché où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrants de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts; comme si des rochers étaient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvait apaiser les troubles malheureux de l'âme. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservait un à Mme de La Tour que ne donnent ni les richesses ni la grandeur : c'était une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeurait une femme vive, bonne et sensible; elle s'appelait Marguerite. Elle était née en Bretagne d'une famille honnête. Abandonnée de son mari, abandonnée de ses plus proches parents, réduite à la plus extrême indigence, elle s'était déterminée à quitter pour toujours le village où elle était née, et à aller pleurer ses malheurs aux colonies, loin de son pays, où elle ne pouvait plus goûter aucune consolation. Un vieux noir cultivait avec elle un petit coin de ce canton; un enfant né depuis quelques mois faisait déjà son bonheur.

Mme de La Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite, qui allaitait son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla en peu de mots de sa condition passée et de ses besoins présents. Marguerite, au récit de Mme de La Tour, fut émue de pitié; elle lui raconta ses malheurs et lui offrit en pleurant sa cabane et son amitié. Mme de La Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit en la serrant dans ses bras : « Ah ! Dieu veut finir mes peines, puis-

« qu'il vous inspire plus de bonté envers moi,
« qui vous suis étrangère, que jamais je n'en
« ai trouvé dans mes parents. »

Je connaissais Marguerite; et quoique je demeure à une lieue et demie d'ici, dans les bois, derrière la Montagne-Longue, je me regardais comme son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entières; mais dans les colonies nouvelles, on considère comme ses voisins ceux dont on n'est séparé que par des bois et des montagnes. Dans ce temps-là surtout, où cette île faisait peu de commerce aux Indes, le simple voisinage était un titre d'amitié, et l'hospitalité envers les étrangers, un devoir et un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avait une compagne, je fus la voir pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trouvai dans Mme de La Tour une personne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Elle était alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames qu'il convenait, pour l'intérêt de leurs enfants, et surtout pour empêcher l'établissement de quelque autre habitant, de

partager entre elles le fonds de ce bassin, qui contient environ vingt arpents. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage. J'en formai deux portions à peu près égales : l'une renfermait la partie supérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne, et qu'on appelle l'Embrasure, parce qu'elle ressemble en effet à une embrasure de canon. Le fonds de ce sol est si rempli de rochers et de ravins qu'à peine on peut y marcher; cependant il produit de grands arbres, et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la rivière des Lataniers jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisières de prairies, et un terrain assez uni, mais qui n'est guère meilleur que l'autre; car dans la saison des pluies il est marécageux, et dans les sécheresses il est dur comme du plomb : quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches. Après

avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut à Mme de La Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre furent contentes de leur lot; mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure, « afin, me dirent-elles, « que nous puissions toujours nous voir, nous « parler, et nous entr'aider. » Il fallait cependant à chacune d'elles une retraite particulière. La case de Marguerite se trouvait au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de Mme de La Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étaient à la fois dans le voisinage l'une de l'autre et sur la propriété de leurs familles. Moi-même j'ai coupé des palissades dans la montagne; j'ai apporté des feuilles de latanier des bords de la mer pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant ni porte ni couverture. Hélas ! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir ! Le temps, qui détruit si rapidement les monuments des empires, semble respecter dans ces déserts ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes était achevée, que Mme de La Tour accoucha d'une fille. J'avais été parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appelait Paul. Mme de La Tour me pria aussi de tenir sa fille sur les fonts sacrés conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. « Elle sera vertueuse, dit-elle, et « elle sera heureuse. On ne connaît le malheur « qu'en s'écartant de la vertu. »

Lorsque Mme de La Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites habitations commencèrent à être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnais de temps en temps, mais surtout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, était un noir iolof, encore robuste quoique déjà sur l'âge. Il avait de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivait indifféremment sur les deux habitations les terrains qui lui semblaient les plus fertiles, et y mettait les semences qui leur convenaient le mieux. Il semait du petit mil et du maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux, et, au pied des roches, des giraumonts, des cour-

ges et des concombres, qui se plaisent à y grimper. Il plantait dans les lieux secs des patates, qui y viennent très-sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines, où le grain est petit, mais excellent; le long de la rivière et autour des cases, des bananiers, qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits avec un bel ombrage, et enfin quelques plants de tabac pour charmer ses soucis et ceux de ses bonnes maîtresses. Il allait couper du bois à brûler dans la montagne, et casser des roches çà et et là dans les habitations, pour en aplanir les chemins. Il faisait tous ces ouvrages avec intelligence et activité, parce qu'il les faisait avec zèle. Il était fort attaché à Marguerite, et il ne l'était guère moins à Mme de La Tour, dont il avait épousé la négresse à la naissance de Virginie. Il aimait beaucoup sa femme, qui s'appelait Marie. Elle était née à Madagascar, d'où elle avait apporté quelque industrie, surtout celle de faire des paniers et des étoffes appelées pagnes, avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle était adroite, propre et très-fidèle. Elle avait soin de préparer à manger,

d'élever quelques poules, et d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis le superflu de ces deux habitations, qui était bien peu considérable. Si vous y joignez deux chèvres élevées près des enfants, et un gros chien qui veillait la nuit au dehors, vous aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filaient du matin au soir du coton. Ce travail suffisait à leur entretien et à celui de leurs familles ; mais d'ailleurs elles étaient si dépourvues de commodités étrangères, qu'elles marchaient nu-pieds dans leur habitation, et ne portaient de souliers que pour aller le dimanche de grand matin à la messe à l'église des Pamplemousses, que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis; mais elles se rendaient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parce qu'elles étaient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique? Si ces dames avaient un peu à souffrir au dehors, elles rentraient chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie et

Domingue les apercevaient de cette hauteur sur le chemin des Pamplemousses, qu'ils accouraient jusqu'au bas de la montagne pour les aider à la remonter. Elles lisaient dans les yeux de leurs esclaves la joie qu'ils avaient de les revoir. Elles trouvaient chez elles la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devaient qu'à leurs propres travaux, et des serviteurs pleins de zèle et d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, se donnant les doux noms d'amie, de compagne et de sœur, n'avaient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles était commun. Seulement, si d'anciens feux plus vifs que ceux de l'amitié se réveillaient dans leur âme, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeait vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutaient encore au bonheur de leur société. Leur amitié mutuelle redoublait à la vue de leurs enfants. Elles prenaient plaisir à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeaient de lait.

« Mon amie, disait Mme de La Tour, chacune « de nous aura deux enfants, et chacun de nos « enfants aura deux mères. »

Rien n'était comparable à l'attachement que se témoignaient ces deux enfants. Si Paul venait à se plaindre, on lui montrait Virginie; à sa vue il souriait et s'apaisait. Si Virginie souffrait, on en était averti par les cris de Paul; mais cette aimable fille dissimulait aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrît pas de sa douleur. Je n'arrivais point de fois ici que je ne les visse tous deux, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et sous les bras comme on représente la constellation des gémeaux.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner furent ceux de frère et de sœur. L'enfance, qui connaît des caresses plus tendres, ne connaît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt, tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie; Paul, sans cesse en action, bêchait le jardin avec Domingue, ou, une petite hache à la main, il le

suivait dans les bois ; et si, dans ses courses, une belle fleur, un bon fruit, ou un nid d'oiseau se présentaient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladait pour les apporter à sa sœur.

Toute leur étude était de s'entr'aider. Au reste, ils étaient ignorants comme des créoles et ne savaient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétaient pas de ce qui s'était passé dans des temps reculés et loin d'eux ; leur curiosité ne s'étendait pas au delà de cette montagne. Ils croyaient que le monde finissait où finissait leur île, et ils n'imaginaient rien d'aimable où ils n'étaient pas. L'affection de leurs mères occupait toute l'activité de leurs âmes. Jamais les sciences n'avaient fait couler leurs larmes, jamais les leçons d'un précepteur ne les avaient remplis d'ennui. On leur avait appris tout ce qui fait aimer la religion. On les voyait attentifs et recueillis à l'église ; partout où ils étaient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levaient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de leurs parents.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageaient avec leurs mères tous les

soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçait le retour de l'aurore, Virginie se levait, allait puiser de l'eau à la source voisine, et rentrait dans la maison pour préparer le déjeuner. Bientôt après, quand le soleil dorait les pitons de cette enceinte, Marguerite et son fils se rendaient chez Mme de La Tour : alors ils commençaient tous ensemble une prière, suivie du premier repas ; ils le prenaient devant la porte, assis sur l'herbe, sous un berceau de bananiers, qui leur fournissaient à la fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, et du linge de table dans leurs feuilles larges, longues et lustrées. Une nourriture saine et abondante développait rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignait dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur âme. Virginie n'avait que douze ans; déjà sa taille était plus qu'à demi formée; de grands cheveux blonds ombrageaient sa tête; ses yeux brillaient du plus tendre éclat. Pour Paul, on voyait déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des grâces de l'adolescence. Sa taille était plus élevée que celle de Virginie, son teint plus

rembruni, son nez plus aquilin, et ses yeux, qui étaient noirs, auraient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnaient autour comme des pinceaux, ne leur avaient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paraissait, il devenait tranquille et allait s'asseoir auprès d'elle. Souvent leur repas se passait sans qu'ils se dissent un mot. A leur silence et à la naïveté de leurs attitudes, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfants de Niobé; mais à leurs regards qui cherchaient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfants du ciel, pour ces esprits bienheureux dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées et l'amitié par des paroles.

Cependant Mme de La Tour, voyant sa fille se développer, sentait augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disait quelquefois : « Si je venais à mourir, que deviendrait Virginie « sans fortune ? »

Elle avait en France une tante, fille de qualité, riche et vieille, qui lui avait refusé si

durement des secours lorsqu'elle se fut mariée à M. de La Tour, qu'elle s'était bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduite. Mais, devenue mère, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, et l'embarras où elle se trouvait loin de son pays, dénuée de support, et chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle qui était d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier, et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avait jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivait donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étaient écoulées sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin, en 1738, trois ans après l'arrivée de M. de La Bourdonnaye dans cette île, Mme de La Tour apprit que ce gouverneur avait à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier cette fois d'y paraître mal vêtue, la joie maternelle

la mettant au-dessus du respect humain. M. de la Bourdonnaye lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandait à sa nièce qu'elle avait mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier; que les passions portaient avec elles leur punition; que la mort prématurée de son mari était un juste châtiment de Dieu; qu'elle avait bien fait de passer aux îles plutôt que de déshonorer sa famille en France; qu'elle était après tout dans un bon pays où tout le monde faisait fortune, excepté les paresseux.

Elle ajoutait par un post-scriptum que, toute réflexion faite, elle l'avait fortement recommandée à M. de La Bourdonnaye. Elle l'avait en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré : afin de justifier aux yeux du gouverneur sa dureté pour sa nièce, en feignant de la plaindre, elle l'avait calomniée.

Mme de La Tour fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de La Bourdonnaye, prévenu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation et de celle de sa fille, que par de durs monosyllabes. « Je verrai,... nous

« verrons;..... avec le temps;..... il y a bien « des malheureux..... Pourquoi indisposer une « tante respectable?..... C'est vous qui avez « tort. »

Mme de La Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur et plein d'amertume. En arrivant elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie : « Voilà le fruit « de onze ans de patience ! » Mais comme il n'y avait que Mme de La Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre et en fit la lecture devant toute la famille assemblée. A peine était-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité : « Qu'avons-nous besoin de tes pa- « rents ? Dieu nous a-t-il abandonnés ? C'est « lui seul qui est notre père. N'avons-nous pas « vécu heureuses jusqu'à ce jour ? Pourquoi « donc te chagriner? Tu n'as point de courage. » Et voyant Mme de La Tour pleurer, elle se jeta à son cou, et la serrant dans ses bras : « Chère amie ! s'écria-t-elle, chère amie ! » Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix. A ce spectacle, Virginie, fondant en larmes, pressait alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre sa bouche et contre

son cœur; et Paul, les yeux enflammés de colère, criait, serrait les poings, frappait du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit, Domingue et Marie accoururent, et l'on n'entendit plus dans la case que des cris de douleur : « Ah ! « madame !... ma bonne maîtresse !... ma « bonne mère !... ne pleurez pas ! » De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de Mme de La Tour. Elle prit Paul et Virginie dans ses bras, et elle leur dit d'un air content : « Mes enfants, vous êtes cause de ma peine, « mais vous faites toute ma joie. O mes chers « enfants ! le malheur ne m'est venu que de « loin; le bonheur est autour de moi. » Paul et Virginie ne la comprirent pas; mais quand ils la virent tranquille, ils sourirent et se mirent à la caresser. Ainsi ils continuèrent tous d'être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu de la belle saison.

Le bon naturel de ces enfants se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplemousses, une négresse marronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était dé-

charnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit : « Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une « pauvre esclave fugitive; il y a un mois que « j'erre dans ces montagnes, demi-morte de « faim, souvent poursuivie par des chasseurs « et par leurs chiens. Je fuis mon maître, qui « est un riche habitant de la Rivière-Noire : « il m'a traitée comme vous le voyez. » En même temps elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta : « Je voulais « aller me noyer; mais sachant que vous de- « meuriez ici, j'ai dit : Puisqu'il y a encore « de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas « encore mourir. » Virginie, tout émue, lui répondit : « Rassurez-vous, infortunée créature! « Mangez, mangez; » et elle lui donna le déjeuner de la maison qu'elle avait apprêté. L'esclave en peu de moments le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui dit : « Pauvre « misérable ! j'ai envie d'aller demander votre « grâce à votre maître : en vous voyant il sera

« touché de pitié. Voulez-vous me conduire « chez lui ? — Ange de Dieu ! repartit la né- « gresse, je vous suivrai partout où vous vou- « drez. » Virginie appela son frère, et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit par des sentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes, qu'ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières, qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne sur les bords de la Rivière-Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'était un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints. Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant; tous deux le prièrent, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus; mais quand il eut remarqué leur taille élégante et leurs belles têtes blondes, qu'il eut

entendu leur voix tremblante, ainsi que tout leur corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et, levant son rotin vers le ciel, il jura par un affreux serment qu'il pardonnait à son esclave, non pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'eux. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étaient descendus, et, parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : « Ma sœur, il est plus de « midi ; tu as faim et soif, nous ne trouverons « point ici à dîner : redescendons le morne, et « allons demander à manger au maître de l'es- « clave. — Oh ! non, mon ami, reprit Virgi- « nie; il m'a fait trop de peur. Souviens-toi de « ce que dit quelquefois maman : Le pain du « méchant remplit la bouche de gravier. — « Comment ferons-nous donc? dit Paul; ces « arbres ne produisent que de mauvais fruits. « Il n'y a pas seulement ici un tamarin ou un

« citron pour te rafraîchir. — Dieu aura pitié « de nous, reprit Virginie; il exauce la voix des « petits oiseaux qui lui demandent la nourri- « ture. » A peine avait-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent, et, après s'être désaltérés avec ces eaux, plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson qui croissait sur ses bords. Comme ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut parmi les arbres de la forêt un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger; mais, quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filaments, mais son aubier est si dur, qu'il fait rebrousser les meilleures haches, et Paul n'avait pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste : autre embarras, il n'avait point de briquet, et d'ailleurs, dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil.

La nécessité donne de l'industrie, et souvent les plus utiles découvertes ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs : avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche qu'il assujettit sous ses pieds ; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différente ; il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds, et le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de moments il vit sortir du point de contact de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie du chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal, remplis de joie par le souvenir de la

bonne action qu'ils avaient faite le matin; mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils se doutaient bien que leur longue absence de la maison jetterait leurs mères. Virginie revenait souvent sur cet objet. Cependant Paul, qui sentait ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderaient pas à tranquilliser leurs parents.

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés, car ils n'avaient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien, dit à Virginie : « Notre case est vers « le soleil du milieu du jour : il faut que nous « passions, comme ce matin, par-dessus cette « montagne que tu vois là-bas avec ses trois « pitons. Allons, marchons, mon amie ! » Cette montagne était celle des Trois-Mamelles *, ainsi nommée parce que ses trois pitons

* Il y a beaucoup de montagnes dont les sommets sont arrondis en forme de mamelles, et qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce sont en effet de véritables mamelles, car c'est d'elles que découlent beaucoup de rivières et de ruisseaux, qui répandent l'abondance sur la terre. Elles sont les sources des principaux fleuves qui l'arrosent, et elles fournissent constamment à leurs eaux, en attirant sans cesse les nuages autour du piton de rocher qui les surmonte à leur centre comme un mamelon. Nous avions indiqué ces prévoyances admirables de la nature dans nos Études précedentes.

en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la Rivière-Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étaient, coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa ainsi chargé sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux. « N'aie pas peur, lui disait-il; je me « sens bien fort avec toi. Si l'habitant de la « Rivière-Noire t'avait refusé la grâce de son « esclave, je me serais battu avec lui. — « Comment ! dit Virginie; avec cet homme si « grand et si méchant ! A quoi t'ai-je exposé ! « Mon Dieu ! qu'il est difficile de faire le bien ! « Il n'y a que le mal de facile à faire. » Quand Paul fut sur le rivage, il voulait continuer sa route, chargé de sa sœur, et il se flattait de monter ainsi la montagne des Trois-Mamelles,

qu'il voyait devant lui à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors : « Mon frère, « le jour baisse; tu as encore des forces, et « les miennes me manquent; laisse-moi ici, et « retourne seul à notre case pour tranquilliser « nos mères. — Oh ! non, dit Paul, je ne te « quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans « ces bois, j'allumerai du feu, j'abattrai un « palmiste, tu en mangeras le chou, et je te « ferai avec ses feuilles un ajoupa pour te mettre « à l'abri. » Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieil arbre, penché sur le bord de la rivière, de longues feuilles de scolopendre qui pendaient de son tronc; elle en fit des espèces de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avaient mis en sang; car, dans l'empressement d'être utile, elle avait oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche en s'appuyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frère.

Ils cheminaient ainsi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne des Trois-Mamelles, sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps ils quittèrent, sans s'en apercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avaient marché jusque alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches, qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre pour découvrir au moins la montagne des Trois-Mamelles : mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées, le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnait dans ces solitudes, et on n'y entendait d'autre bruit que le bramement des cerfs, qui venaient chercher leurs gîtes dans ces lieux

écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force : « Venez, venez au secours de deux infortunés ! » Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix.

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin ; il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu ; mais il n'y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors par son expérience toute la faiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit : « Ne pleure point, mon ami, si tu ne « veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui « suis la cause de toutes tes peines et de celles « qu'éprouvent maintenant nos mères. Il ne « faut rien faire, pas même le bien, sans con- « sulter ses parents. Oh ! j'ai été bien impru- « dente ! » Et elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : « Prions Dieu, mon « frère ; et il aura pitié de nous. » A peine avaient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. « C'est, dit Paul, le « chien de quelque chasseur qui vient, le soir, « tuer des cerfs à l'affût. » Peu après, les aboie-

ments du chien redoublèrent. « Il me semble, « dit Virginie, que c'est Fidèle, le chien de « notre case ; oui, je reconnais sa voix : serions- « nous si près d'arriver, et au pied de notre « montagne ? » En effet, un moment après, Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvaient revenir de leur surprise, ils aperçurent Domingue qui accourait à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleurait de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens : « O mes jeunes maîtres ! leur dit-il, que « vos mères ont d'inquiétude ! comme elles ont « été étonnées quand elles ne vous ont plus re- « trouvés au retour de la messe, où je les ac- « compagnais ! Marie, qui travaillait dans un « coin de l'habitation, n'a su nous dire où vous « étiez allés. J'allais, je venais autour de l'ha- « bitation, ne sachant moi-même de quel côté « vous chercher. Enfin, j'ai pris vos vieux ha- « bits à l'un et à l'autre, je les ai fait flairer à « Fidèle *, et sur-le-champ, comme si ce pauvre

* Ce trait de sagacité du noir Domingue et de son chien Fidèle, ressemble beaucoup à celui du sauvage Téwénissa et de son chien Oniath,

« animal m'eût entendu, il s'est mis à quêter « sur vos pas ; il m'a conduit, toujours en re- « muant la queue, jusqu'à la Rivière-Noire. « C'est là que j'ai appris d'un habitant que « vous lui aviez ramené une négresse marronne, « et qu'il vous avait accordé sa grâce ; mais « quelle grâce ! il me l'a montrée attachée, avec « une chaîne au pied, à un billot de bois, et « avec un collier de fer à trois crochets autour « du cou. De là, Fidèle, toujours quêtant, m'a « mené sur le morne de la Rivière-Noire, où il « s'est arrêté encore en aboyant de toute sa « force : c'était sur le bord d'une source, auprès « d'un palmiste abattu, et près d'un feu qui « fumait encore. Enfin il m'a conduit ici : nous « sommes au pied de la montagne des Trois- « Mamelles, et il y a encore quatre bonnes « lieues jusque chez nous. Allons, mangez, et « prenez des forces. » Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits et une grande calebasse remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscade, que leurs mères avaient préparée pour les fortifier

rapporté par M. de Crèvecœur dans son ouvrage plein d'humanité intitulé : *Lettres d'un cultivateur américain.*

et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois : « Oh ! qu'il « est difficile de faire le bien ! » Pendant que Paul et elle se rafraîchissaient, Domingue alluma du feu, et ayant cherché dans les rochers un bois tordu qu'on appelle bois de ronde, et qui brûle tout vert en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau, qu'il alluma, car il était déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route : Paul et Virginie ne pouvaient plus marcher, leurs pieds étaient enflés et tout rouges. Domingue ne savait s'il devait aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. « Où est le temps, leur « disait-il, où je vous portais tous deux à la « fois dans mes bras ? Mais maintenant vous « êtes grands, et je suis vieux ! » Comme il était dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe, s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit : « Bons petits blancs, n'ayez « pas peur ; nous vous avons vu passer ce « matin avec une négresse de la Rivière-Noire,

« vous alliez demander sa grâce à son mauvais « maître. En reconnaissance, nous vous repor- « terons chez vous sur nos épaules. » Alors il fit un signe, et quatre noirs marrons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules, et, Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route aux cris de joie de toute la troupe, qui les comblait de bénédictions. Virginie, attendrie, disait à Paul : « O mon ami ! jamais Dieu ne laisse un bienfait « sans récompense. »

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étaient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montaient, qu'ils entendirent des voix qui criaient : « Est-ce vous, mes enfants ? » Ils répondirent avec les noirs : « Oui, c'est nous ; » et bientôt ils aperçurent leurs mères et Marie, qui venaient au-devant d'eux avec des tisons flambants. « Malheureux enfants ! dit Mme de La « Tour, d'où venez-vous ? Dans quelles an- « goisses vous nous avez jetées ! — Nous ve- « nons, dit Virginie, de la Rivière-Noire,

Virginie disait à Paul : O mon ami, jamais
Dieu ne laisse un bienfait sans récompense.

« demander la grâce d'une pauvre esclave mar-
« ronne, à qui j'ai donné ce matin le déjeuner
« de la maison, parce qu'elle mourait de faim;
« et voilà que les noirs marrons nous ont ra-
« menés. » Mme de La Tour embrassa sa fille sans pouvoir parler, et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit : « Vous me payez de tout le mal que « j'ai souffert ! » Marguerite, ravie de joie, serrait Paul dans ses bras, et lui disait : « Et « toi aussi, mon fils, tu as fait une bonne « action. » Quand elles furent arrivées dans leurs cases avec leurs enfants, elles donnèrent bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournèrent dans leurs bois en leur souhaitant toute sorte de prospérités.

Chaque jour était pour ces familles un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie ni l'ambition ne les tourmentaient. Elles ne désiraient point au dehors une vaine réputation que donne l'intrigue et qu'ôte la calomnie ; il leur suffisait d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette île où, comme dans toutes les colonies européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus et même

leurs noms étaient ignorés; seulement, quand un passant demandait sur le chemin des Pamplemousses, à quelques habitants de la plaine : « Qui est-ce qui demeure là-haut dans ces pe-« tites cases ? » ceux-ci répondaient sans les connaître : « Ce sont de bonnes gens. » Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avaient banni de leurs conversations la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté ; car il est impossible de ne pas haïr les hommes si on les croit méchants, et de vivre avec les méchants si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-même. Mais, sans juger des hommes en particulier, elles ne s'entretenaient que des moyens de faire du bien à tous en général ; et, quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avaient une volonté perpétuelle qui les remplissait d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sau-

vages, elles étaient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissait point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissait de ravissement et de joie. Elles admiraient avec transport le pouvoir d'une Providence qui, par leurs mains, avait répandu au milieu de ces arides rochers l'abondance, les grâces, les plaisirs purs, simples et toujours renaissants.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze, avait embelli ce que le noir Domingo ne faisait que cultiver. Il allait avec lui dans les bois voisins déraciner des jeunes plants de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau vert; et de dattiers, dont le fruit est plein d'une crème sucrée qui a le parfum de la fleur d'orange; il plantait ces arbres, déjà grands, autour de cette enceinte. Il y avait semé des graines d'arbres qui, dès la seconde année, portent des fleurs et des fruits : tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches; le lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses girandoles gris de lin; le papayer,

dont le tronc sans branches, formé en colonne, hérissé de melons verts, porte un chapiteau de larges feuilles semblables à celles du figuier.

Il y avait planté encore des pépins et des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jaqs et de jam-roses. La plupart de ces arbres donnaient déjà à leur jeune maître de l'ombrage et des fruits. Sa main laborieuse avait répandu la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevaient sur les têtes noires des roches, et semblaient vouloir atteindre aux longues lianes chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendaient çà et là le long des escarpements de la montagne.

Il avait disposé ces végétaux de manière qu'on pouvait jouir de leur vue d'un seul coup d'œil. Il avait planté au milieu de ce bassin les herbes qui s'élèvent peu, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, et enfin les grands arbres qui en bordaient la circonférence ; de sorte que ce vaste enclos paraissait de son centre comme un amphithéâtre de verdure, de fruits et de

fleurs, renfermant des fleurs potagères, des lisières de prairie et des champs de riz et de blé. Mais, en assujettissant ces végétaux à son plan, il ne s'était pas écarté de celui de la nature : guidé par ses indications, il avait mis dans les lieux élevés ceux dont les semences sont volatiles, et sur le bord des eaux ceux dont les graines sont faites pour flotter : ainsi chaque végétal croissait dans son site propre, et chaque site recevait de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces roches formaient au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs qui répétaient, au milieu de la verdure, les arbres en fleurs, les rochers et l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étaient, pour la plupart, aussi accessibles au toucher qu'à la vue : à la vérité, nous l'aidions tous de nos conseils et de nos secours pour en venir à bout. Il avait pratiqué un sentier qui tournait autour de ce bassin, et dont plusieurs rameaux venaient se rendre de la circonférence au centre. Il avait tiré parti des lieux les plus raboteux, et accordé, par la plus heureuse harmonie, la facilité de la

promenade avec l'aspérité du sol, et les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrassent maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette île, il avait formé çà et là des pyramides, dans les assises desquelles il avait mêlé de la terre et des racines de rosiers, des poincillades, et d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les roches. En peu de temps ces pyramides sombres et brutes furent couvertes de verdure ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins, bordés de vieux arbres inclinés sur leurs bords, formaient des souterrains voûtés, inaccessibles à la chaleur, où l'on allait prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisait dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissait à l'abri des vents un arbre domestique chargé de fruits. Là, était une moisson; ici, un verger. Par cette avenue, on apercevait les maisons; par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques entrelacés de lianes, on ne distinguait en plein midi aucun objet; sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne, on découvrait tous ceux

de cet enclos, avec la mer au loin, où apparaissait quelquefois un vaisseau qui venait de l'Europe ou qui y retournait. C'était sur ce rocher que ces familles se rassemblaient le soir, et jouissaient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines et des dernières harmonies de la lumière et des ombres.

Rien n'était plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher, dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyait venir de bien loin, s'appelait la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul et Virginie, dans leurs jeux, y avaient planté un bambou, au haut duquel ils élevaient un petit mouchoir blanc pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'apercevaient, ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite : il me semble alors qu'une voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers

les siècles, et, s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, et que d'autres hommes, dans ces mêmes lieux, ont senti, pensé et souffert comme lui ; que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre âme dans les champs de l'infini, et lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine d'un empire.

J'écrivis donc sur le petit mât du pavillon de Paul et Virginie ces vers d'Horace :

... Fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter Iapyga.

« Que les frères d'Hélène, ces astres charmants, et que le « père des vents vous dirigent, et ne fassent souffler que le « zéphir. »

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un tatamaque, à l'ombre duquel Paul s'asseyait quelquefois pour regarder au loin la mer agitée :

Fortunatus est ille deos qui novit agrestes.

« Heureux celui qui ne connaît que les divinités champêtres. »

Et cet autre, au-dessus de la porte de la ca-

bane de Mme de La Tour, qui était leur lieu d'assemblée :

At secura quies, et nescia fallere vita.

« Ici est une conscience calme et une vie qui ne sait pas « tromper. »

Mais Virginie n'approuvait point mon latin; elle disait que ce que j'avais mis au pied de sa girouette était trop long et trop savant : « J'eusse « mieux aimé, ajoutait-elle, TOUJOURS AGITÉE, « MAIS CONSTANTE. — Cette devise, lui ré- « pondis-je, conviendrait encore mieux à la « vertu. » Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendaient leurs âmes sensibles à tout ce qui les environnait. Elles avaient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférents. Un cercle d'orangers, de bananiers et de jam-roses plantés autour d'une pelouse, au milieu de laquelle Virginie et Paul allaient quelquefois danser, se nommait la CONCORDE. Un vieux arbre à l'ombre duquel Mme de La Tour et Marguerite s'étaient raconté leurs malheurs, s'appelait LES PLEURS ESSUYÉS. Elles faisaient porter les noms de BRETAGNE et de NORMANDIE

à de petites portions de terre où elles avaient semé du blé, des fraises et des pois. Domingue et Marie, désirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appelaient ANGOLA et FOULLEPOINTE deux endroits où croissait l'herbe dont ils faisaient des paniers, et où ils avaient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenaient les douces illusions de leur pays, et en calmaient les regrets dans une terre étrangère. Hélas! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, et qui, semblable à un champ de la Grèce, n'offre plus que des ruines et des noms touchants.

Mais, de tout ce que renfermait cette enceinte, rien n'était plus agréable que ce qu'on appelait le REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ est un enfoncement d'où sort une fontaine qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis présent d'un coco des Indes qu'on m'avait donné. Elle planta ce

fruit sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produirait servît un jour d'époque à la naissance de son fils. Mme de La Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle fut accouchée de Virginie. Il naquit de ces deux fruits deux cocotiers, qui formaient toutes les archives de ces deux familles; l'un se nommait l'arbre de Paul, et l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crûrent tous deux dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassait au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçaient leurs palmes, et laissaient pendre leurs jeunes grappes de cocos au-dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avait laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avait orné. Sur ses flancs bruns et humides rayonnaient en étoiles vertes et noires de larges capillaires, et flottaient au gré des vents des touffes de scolopendre suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là croissaient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge; et des piments, dont les gousses,

couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhalaient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne pendaient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formaient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venaient passer la nuit. Au coucher du soleil on y voyait voler, le long des rivages de la mer, le corbigeau et l'alouette marine, et au haut des airs la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnaient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'Océan indien. Virginie aimait à se reposer sur les bords de cette fontaine décorée d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venait laver le linge de la famille à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menait paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparait des fromages avec leur lait, elle se plaisait à leur voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches comme sur un piédestal. Paul y apporta

de la forêt voisine des nids de toutes sortes d'oiseaux. Les pères et mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuait de temps en temps des grains de riz, de maïs et de millet; dès qu'elle paraissait, les merles siffleurs, les bengalis, dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage est couleur de feu, quittaient leurs buissons; des perruches, vertes comme des émeraudes, descendaient des lataniers voisins; des perdrix accouraient sous l'herbe : tous s'avançaient pêle-mêle jusqu'à ses pieds comme des poules. Paul et elle s'amusaient avec transport de leurs jeux et de leurs appétits.

Aimables enfants, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours, en vous exerçant aux bienfaits! Combien de fois, dans ce lieu, vos mères, vous serrant dans leurs bras, bénissaient le Ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres qui n'avaient coûté la vie à aucun animal! des cale-

basses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, de dattes, d'ananas, offraient à la fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies, et les sucs les plus agréables.

La conversation était aussi douce et aussi innocente que ces festins : Paul y parlait souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain. Il méditait toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étaient pas commodes ; là, on était mal assis ; ces jeunes berceaux ne donnaient pas assez d'ombrage.

Dans la saison pluvieuse, ils passaient le jour tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbes et des paniers de bambou. On voyait, rangés dans le plus grand ordre aux parois de la muraille, des râteaux, des haches, des bêches ; et auprès de ces instruments de l'agriculture, les productions qui en étaient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de blé et des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignait toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite

et par sa mère, y préparait des sorbets et des cordiaux avec le jus des cannes à sucre, des citrons et des cédrats.

La nuit venue, ils soupaient à la lueur d'une lampe; ensuite Mme de La Tour ou Marguerite racontait quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits, les âmes sensibles de leurs enfants s'enflammaient; ils priaient le Ciel de leur faire la grâce d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparaient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormaient au bruit de la pluie qui tombait par torrents sur la couverture de leurs cases, ou à celui des vents qui leur apportaient le murmure lointain des flots qui se brisaient sur le rivage. Elles bénissaient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoublait par celui du danger éloigné.

De temps en temps Mme de La Tour lisait publiquement quelque histoire touchante de

l'Ancien et du Nouveau Testament. Ils raisonnaient peu sur ces livres sacrés, car leur théologie était toute en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale toute en action, comme celle de l'Évangile. Ils n'avaient point de jours destinés aux plaisirs, et d'autres à la tristesse. Chaque jour était pour eux un jour de fête, et tout ce qui les environnait, un temple divin où ils admiraient sans cesse une intelligence infinie, toute-puissante et amie des hommes : ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême les remplissait de consolation pour le passé, de courage pour le présent, et d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avaient développé en elles-mêmes et dans leurs enfants ces sentiments que donne la nature pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'élève quelquefois dans l'âme la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paraissait triste, tous les autres se réunissaient autour de lui, et l'enlevaient aux pensées amères, plus par des sentiments que par des réflexions.

Chacun y employait son caractère particulier : Marguerite, une gaieté vive; Mme de la Tour, une théologie douce; Virginie, des caresses tendres; Paul, de la franchise et de la cordialité; Marie et Domingue même venaient à son secours. Ils s'affligeaient s'ils le voyaient affligé, et ils pleuraient s'ils le voyaient pleurer. Ainsi des plantes faibles s'entrelacent ensemble pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils allaient tous les dimanches à la messe à l'église de Pamplemousses, dont vous voyez le clocher là-bas, dans la plaine. Il y venait des habitants riches, en palanquin, qui s'empressèrent plusieurs fois de faire la connaissance de ces familles si unies, et de les inviter à des parties de plaisir. Mais elles repoussèrent toujours leurs offres avec honnêteté et respect, persuadées que les gens puissants ne recherchent les faibles que pour avoir des complaisants, et qu'on ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui, bonnes et mauvaises. D'un autre côté, elles n'évitaient pas avec moins de soin l'accointance des petits habitants, pour l'ordinaire jaloux, médisants et grossiers. Elles passèrent d'abord auprès des

uns pour timides, et, auprès des autres, pour fières; mais leur conduite réservée était accompagnée de marques de politesse si obligeantes, surtout envers les misérables, qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches et la confiance des pauvres.

Après la messe, on venait souvent les requérir de quelque bon office. C'était une personne affligée qui leur demandait des conseils, ou un enfant qui les priait de passer chez sa mère malade dans un des quartiers voisins. Elles portaient toujours avec elles quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitants, et elles y joignaient la bonne grâce, qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissaient surtout à bannir les peines de l'esprit, si intolérables dans la solitude et dans un corps infirme. Mme de La Tour parlait avec tant de confiance de la Divinité, que le malade, en l'écoutant, la croyait présente. Virginie revenait bien souvent de là les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie, car elle avait eu l'occasion de faire du bien. C'était elle qui préparait d'avance les remèdes nécessaires aux malades. Après ces visites d'humanité, elles

prolongeaient quelquefois leur chemin par la vallée de la Montagne-Longue, jusque chez moi, où je les attendais à dîner sur les bords de la petite rivière qui coule dans mon voisinage. Je me procurais pour ces occasions quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas indiens par ces douces et cordiales productions de l'Europe. D'autres fois nous nous donnions rendez-vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne sont guère ici que de grands ruisseaux; nous y apportions de l'habitation des provisions végétales, que nous joignions à celles que la mer nous fournissait en abondance. Nous pêchions sur ses rivages des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursins, des huîtres et des coquillages de toute espèce. Les sites les plus terribles nous procuraient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois, assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageait volontiers comme un poisson, s'avançait quelquefois sur les récifs au-devant

des lames ; puis, à leur approche, il fuyait sur le rivage devant leurs grandes volutes écumeuses et mugissantes, qui le poursuivaient bien avant sur la grève.

Nos repas étaient suivis de chants et de danses, Virginie chantait le bonheur de la vie champêtre et les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre, qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la manière des noirs, elle exécutait avec Paul une pantomime. La pantomime est le premier langage de l'homme, elle est connue de toutes les nations, elle est si naturelle et si expressive, que les enfants des blancs ne tardent pas à l'apprendre dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie, se rappelant, dans les lectures que lui faisait sa mère, les histoires qui l'avaient le plus touchée, en rendait les principaux événements avec beaucoup de naïveté. Tantôt, au son du tam-tam de Domingue, elle se présentait sur la pelouse, portant une cruche sur sa tête; elle s'avançait avec timidité à la source d'une fontaine voisine, pour y puiser de l'eau. Domingue et Marie, représentant les bergers de

Madian, lui en défendaient l'approche et feignaient de la repousser. Paul accourait à son secours, battait les bergers, et remplissait la cruche de Virginie; et, en la lui posant sur la tête, il lui mettait en même temps une couronne de fleurs rouges de pervenche. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeais du personnage de Raguël, et j'accordais à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois elle représentait l'infortunée Ruth, qui retourne veuve et pauvre dans son pays, où elle se trouve étrangère après une longue absence. Domingue et Marie contrefaisaient les moissonneurs. Virginie feignait de glaner çà et là sur leurs pas quelques épis de blé. Paul, imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeait; elle répondait en tremblant à ses questions. Bientôt, ému de pitié, il accordait l'hospitalité à l'innocence et un asile à l'infortune; il remplissait le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, et l'amenait devant nous comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenait en mariage malgré son indigence.

Ces drames étaient rendus avec tant de vérité,

qu'on se croyait transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orchestres convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène était pour l'ordinaire un carrefour d'une forêt, dont les percés formaient autour de nous plusieurs arcades de feuillage : nous étions, à leur centre, abrités de la chaleur pendant toute la journée ; mais quand le soleil était descendu à l'horizon, ses rayons, brisés par les troncs des arbres, divergeaient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses, qui produisaient le plus majestueux effet. Quelquefois son disque tout entier paraissait à l'extrémité d'une avenue, et la rendait tout étincelante de lumière. Le feuillage des arbres, éclairé en dessous de ses rayons safranés, brillait des feux de la topaze et de l'émeraude ; leurs troncs mousseux et bruns paraissaient changés en colonnes de bronze antique ; et les oiseaux, déjà retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluaient tous à la fois l'astre du jour par mille et mille chansons.

La nuit nous surprenait bien souvent dans

ces fêtes champêtres; mais la pureté de l'air et la douceur du climat nous permettaient de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs ni de près ni de loin. Chacun, le lendemain, retournait dans sa case, et la retrouvait dans l'état où il l'avait laissée. Il y avait alors tant de bonne foi et de simplicité dans cette île sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermaient point à la clef, et qu'une serrure était un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avait dans l'année des jours qui étaient pour Paul et Virginie des jours de plus grandes réjouissances : c'étaient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquait pas, la veille, de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment, qu'elle envoyait à de pauvres familles de blancs nés dans l'île, qui n'avaient jamais mangé de pain d'Europe, et qui, sans aucun secours de noirs, réduits à vivre de manioc au milieu des bois, n'avaient, pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étaient les

seuls présents que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation ; mais elle y joignait une bonne grâce qui leur donnait un grand prix. D'abord c'était Paul qui était chargé de les porter lui-même à ces familles, et elles s'engageaient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez Mme de La Tour et Marguerite. On voyait alors arriver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles, maigres, jaunes, et si timides qu'elles n'osaient lever les yeux. Virginie les mettait bientôt à leur aise ; elle leur servait des rafraîchissements, dont elle relevait la bonté par quelque circonstance particulière qui en augmentait, selon elle, l'agrément. Cette liqueur avait été préparée par Marguerite, cette autre par sa mère ; son frère avait cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageait Paul à les faire danser. Elle ne les quittait point qu'elle ne les vît contentes et satisfaites ; elle voulait qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. « On ne fait son bonheur, disait-elle, qu'en « s'occupant de celui des autres. » Quand elles s'en retournaient, elle les engageait d'emporter ce qui paraissait leur avoir fait plaisir, couvrant

la nécessité d'agréer ses présents du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquait trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissait, avec l'agrément de sa mère, quelques-uns des siens, et allait secrètement les déposer à la porte de leurs cases. Ainsi elle faisait le bien à l'exemple de la Divinité, cachant la bienfaitrice et montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre âme, circonscrite dans une petite sphère de connaissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles; mais la nature et le cœur sont inépuisables. Cette aimable famille n'avait ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se réglaient sur celles de la nature. Ils connaissaient les heures du jour par l'ombre des arbres; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits, et les années, par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répan-

daient les plus grands charmes dans leurs conversations. « Il est temps de dîner, disait Virginie à la famille ; les ombres des bananiers « sont à leurs pieds ; » ou bien : « La nuit « s'approche, les tamarins ferment leurs « feuilles. — Quand viendrez-vous nous voir ? « lui disaient quelques amies du voisinage. — « Aux cannes de sucre, répondait Virginie. « — Votre visite nous sera encore plus douce « et plus agréable, » reprenaient ces jeunes filles. Quand on l'interrogeait sur son âge et sur celui de Paul : « Mon frère, disait-elle, est de « l'âge du grand cocotier de la fontaine, et « moi, de celui du plus petit. Les manguiers « ont donné douze fois leurs fruits, et les « orangers vingt-quatre fois leurs fleurs, de- « puis que je suis au monde. » Leur vie semblait attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades ; ils ne connaissaient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde et de se résigner à la volonté de Dieu.

Cependant un de ces étés qui désolent de

temps à autre les terres situées entre les tropiques, vint étendre ici ses ravages : c'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil au capricorne échauffe pendant trois semaines l'Ile-de-France de ses feux verticaux. Le vent du sud, qui y règne presque toute l'année, ne soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts ; l'herbe était brûlée ; des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer ; seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient au coucher du soleil comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune, tout rouge, se levait dans un horizon embrumé d'une grandeur démesurée. Les troupeaux, abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissements. Le Cafre même qui les conduisait se couchait sur la terre pour y trouver la fraî-

cheur ; mais partout le sol était brûlant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes, qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortaient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons ; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrents écumeux se précipitaient le long des flancs de cette montagne : le fond de ce bassin était devenu une mer ; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île ; et l'entrée de ce vallon, une écluse par où sortaient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers.

Toute la famille tremblante priait Dieu dans la case de Mme de La Tour, dont le toit craquait horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte et les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguaient à tra-

vers les jointures de la charpente, tant les éclairs étaient vifs et fréquents. L'intrépide Paul, suivi de Domingue, allait d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, enfonçant là un pieu; il ne rentrait que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir, la pluie cessa ; le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire ; les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier désir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle, et lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, et ils sortirent ensemble de la case. L'air était frais et sonore. Des fumées blanches s'élevaient sur les croupes de la montagne, sillonnée çà et là de l'écume des torrents qui tarissaient de tous côtés. Pour le jardin, il était tout bouleversé par d'affreux ravins ; la plupart des arbres fruitiers avaient leurs racines en haut; de grands amas de sable couvraient les lisières des prairies, et avaient comblé le bassin de Virginie. Cependant les deux cocotiers étaient debout et bien verdoyants;

mais il n'y avait plus aux environs ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploraient par des chants plaintifs la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul : « Vous aviez apporté ici des oiseaux, « l'ouragan les a tués. Vous aviez planté ce « jardin, il est détruit. Tout périt sur terre ; « il n'y a que le ciel qui ne change point. » Paul répondit par un soupir, et tous deux portèrent leurs regards vers ce lieu de délices, le seul où il n'y ait point de larmes à essuyer.

Un jour Mme de La Tour dit à Marguerite : « Chère amie, tu vois dans quelle détresse nous nous trouvons ; nous n'avons guère que le nécessaire de chaque jour. Ton noir Domingue est bien cassé, Marie est infirme ; moi-même, depuis quinze ans, je suis fort affaiblie. On vieillit promptement dans les pays chauds, et encore plus vite dans le chagrin ; si le Ciel nous envoie quelque nouveau malheur, qu'allons-nous devenir ? Si notre fils Paul allait dans les Indes pour un peu de temps, le commerce lui fournirait de quoi acheter quelques esclaves,

et à son retour nous pourrions vivre tranquilles sur l'avenir de nos enfants. » Marguerite goûta fort le discours de Mme de La Tour, et elles se séparèrent en disant : « Nous en parlerons à notre voisin. »

En effet, ces dames me consultèrent, et je fus de leur avis. « Les mers de l'Inde sont belles, « leur dis-je. En prenant une saison favorable « pour passer d'ici aux Indes, c'est un voyage « de six semaines au plus, et d'autant de temps « pour en revenir. Nous ferons dans notre « quartier une pacotille à Paul, car j'ai des « voisins qui l'aiment beaucoup. Quand nous « ne lui donnerions que du coton brut, dont « nous ne faisons aucun usage, faute de mou- « lins pour l'éplucher; du bois d'ébène, si « commun ici qu'il sert au chauffage, et quel- « ques résines qui se perdent dans nos bois; « tout cela se vend assez bien aux Indes, et « nous est fort inutile ici. »

Je me chargeai de demander à M. de La Bourdonnaye une permission d'embarquement pour ce voyage, et, avant tout, je voulus en prévenir Paul. Mais quel fut mon étonnement lorsque ce jeune homme me dit, avec un bon

sens fort au-dessus de son âge : « Pourquoi « voulez-vous que je quitte ma famille pour je « ne sais quel projet de fortune? Y a-t-il un « commerce au monde plus avantageux que la « culture d'un champ qui rend quelquefois « cinquante et cent pour un? Si nous voulons « faire le commerce, ne pouvons-nous pas le « faire en portant notre superflu d'ici à la ville, « sans que j'aille courir aux Indes? Nos mères « me disent que Domingue est vieux et cassé; « mais moi, je suis jeune et je me renforce « chaque jour. Il n'a qu'à leur arriver, pen- « dant mon absence, quelque accident. Oh! « non, non, je ne saurais me résoudre à les « quitter. »

Sa réponse me jeta dans un grand embarras, et je ne savais quel parti prendre, lorsqu'un vaisseau arrivé de France apporta à Mme de La Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seraient jamais sensibles, l'avait frappée. Elle sortait d'une grande maladie dégénérée en langueur, et que l'âge rendait incurable. Elle mandait à sa nièce de repasser en France, ou, si sa santé ne lui permettait pas de faire un si long

voyage, elle lui enjoignait d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinait une bonne éducation, un parti à la cour et la donation de tous ses biens. Elle attachait, disait-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ces ordres.

A peine cette lettre fut-elle lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation. Domingue et Marie se mirent à pleurer. « Pour-
« riez-vous nous quitter maintenant? dit Mar-
« guerite à Mme de La Tour. — Non, mon
« amie ; non, mes enfants, reprit Mme de
« La Tour, je ne vous quitterai point; j'ai
« vécu avec vous, et c'est avec vous que je
« veux mourir. Je n'ai connu le bonheur que
« dans votre amitié. Si ma santé est dérangée,
« d'anciens chagrins en sont cause. J'ai été
« blessée au cœur par la dureté de mes parents
« et par la perte de mon cher époux ; mais
« depuis j'ai goûté plus de consolation et de
« félicité avec vous, sous ces pauvres cabanes,
« que jamais les richesses de ma famille ne
« m'en ont fait même espérer dans ma patrie. »

A ce discours, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Paul, serrant Mme de La Tour dans ses bras, lui dit : « Je ne vous quit-

« terai pas non plus ; je n'irai point aux Indes.
« Nous travaillerons tous pour vous, chère
« maman ; rien ne vous manquera jamais avec
« nous. »

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venaient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière du matin qui précédait le déjeuner, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançait vers l'habitation. C'était M. de La Bourdonnaye. Il entra dans la case, où toute la famille était à table. Virginie venait de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau. Elle y avait joint des patates chaudes et des bananes fraîches. Il y avait pour toute vaisselle des moitiés de calebasse, et pour linge des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à Mme de La Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchaient quelquefois de songer aux particulières, mais qu'elles avaient bien des droits sur lui. « Vous avez, ajouta-t-il, Madame, une
« tante de qualité et fort riche à Paris, qui vous
« réserve sa fortune et vous attend auprès

« d'elle. » Mme de La Tour répondit au gouverneur que sa santé altérée ne lui permettait pas d'entreprendre un si long voyage. « Au moins, reprit M. de La Bourdonnaye, pour « mademoiselle votre fille, vous ne sauriez sans « injustice la priver d'une si grande succession. « Je ne vous cache pas que votre tante a em- « ployé l'autorité pour la faire venir auprès « d'elle. Les bureaux m'ont écrit, à ce sujet, « d'user, s'il le fallait, de mon pouvoir; mais « ne l'exerçant que pour rendre heureux les « habitants de cette colonie, j'attends de votre « volonté seule un sacrifice de quelques années, « d'où dépend l'établissement de votre fille, « le bien-être de toute votre vie. Pourquoi « vient-on aux îles? n'est-ce pas pour y faire « fortune? N'est-il pas bien plus agréable de « l'aller trouver dans sa patrie? »

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portait un de ses noirs. « Voilà, ajouta-t-il, ce qui est destiné aux pré- « paratifs de voyage de mademoiselle votre « fille de la part de votre tante. » Ensuite il finit par reprocher avec bonté à Mme de La Tour de ne pas s'être adressée à lui dans ses besoins,

en la louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole, et dit au gouverneur : « Monsieur, ma mère s'est adressée à vous, « et vous l'avez mal reçue. — Avez-vous un autre « enfant, Madame? dit M. de La Bourdonnaye à « Mme de La Tour. — Non, Monsieur, reprit-« elle, celui-ci est le fils de mon amie; mais lui « et Virginie nous sont communs et également « chers. — Jeune homme, dit le gouverneur à « Paul, quand vous aurez acquis l'expérience « du monde, vous connaîtrez le malheur des « gens en place, vous saurez combien il est « facile de les prévenir, combien aisément ils « donnent au vice intrigant ce qui appartient « au mérite qui se cache. »

M. de La Bourdonnaye, invité par Mme de La Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il déjeuna, à la manière des créoles, de café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, et du zèle même de leurs vieux domestiques. « Il n'y a, « dit-il, ici que des meubles de bois, mais on « y trouve des visages sereins et des cœurs « d'or. » Paul, charmé de la popularité du

gouverneur, lui dit : « Je désire être votre « ami, car vous êtes un honnête homme. » M. de La Bourdonnaye reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main, et l'assura qu'il pouvait compter sur son amitié.

Après déjeuner, il prit Mme de La Tour en particulier, et lui dit qu'il se présentait une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France sur un vaisseau près de partir; qu'il la recommanderait à une dame de ses parentes qui y était passagère; qu'il fallait bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années. « Votre tante, ajouta-« t-il en s'en allant, ne peut pas traîner plus « de deux ans : ses amis me l'ont mandé. Son-« gez-y bien, la fortune ne vient pas tous les « jours. Consultez-vous. Tous les gens de bon « sens seront de mon avis. » Elle lui répondit que, « ne désirant désormais d'autre bonheur « dans le monde que celui de sa fille, elle lais-« serait son départ pour la France entièrement « à sa disposition. »

Quelque peine que Mme de La Tour dût éprouver en se séparant de sa fille, elle n'était

pas fâchée de faire pour toujours son bonheur; elle la prit donc à part, et lui dit : « Mon en-
« fant, nos domestiques sont vieux; Paul est
« bien jeune; Marguerite vient sur l'âge; je
« suis déjà infirme : si j'allais mourir, que
« deviendriez-vous, sans fortune, au milieu de
« ces déserts? Vous resteriez donc seule, n'ayant
« personne qui puisse vous être d'un grand
« secours, et obligée, pour vivre, de travailler
« sans cesse à la terre comme une mercenaire.
« Cette idée me pénètre de douleur. » Virginie lui répondit : « Dieu nous a condamnés au tra-
« vail. Vous m'avez appris à travailler et à le
« bénir chaque jour. Jusqu'à présent il ne nous
« a pas abandonnés, il ne nous abandonnera
« point encore. Sa providence veille particu-
« lièrement sur les malheureux. Vous me l'avez
« dit tant de fois, ma mère! Je ne saurais me
« résoudre à vous quitter. » Mme de La Tour, émue, reprit : « Je n'ai d'autre projet que de
« te rendre heureuse. »

Vers le soir, comme elle était seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'était un ecclésiastique missionnaire de l'île et confesseur de Mme de

La Tour et de Virginie. Il était envoyé par le gouverneur. « Mes enfants, dit-il en entrant, « Dieu soit loué! vous voilà riches. Vous pour- « rez écouter votre bon cœur, faire du bien « aux pauvres. Je sais ce que vous a dit M. de « La Bourdonnaye, et ce que vous lui avez « répondu. Bonne maman, votre santé vous « oblige de rester ici; mais vous, jeune demoi- « selle, vous n'avez point d'excuse. Il faut obéir « à la Providence, à nos vieux parents, même « injustes. C'est un sacrifice, mais c'est l'ordre « de Dieu. Il s'est dévoué pour nous; il faut, « à son exemple, se dévouer pour le bien de sa « famille. Votre voyage en France aura une « fin heureuse. Ne voulez-vous pas bien y aller, « ma chère demoiselle? »

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant : « Si c'est l'ordre de Dieu, je ne « m'oppose à rien. Que la volonté de Dieu soit « faite! » dit-elle en pleurant.

Le missionnaire sortit, et fut rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant Mme de La Tour m'envoya prier par Domingue de passer chez elle pour me consulter sur le départ de Virginie. Je ne fus point du

tout d'avis qu'on la laissât partir. Je tiens pour principes certains du bonheur qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, et que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tout, sans exception. Mais que pouvaient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune? D'ailleurs une autorité sacrée avait parlé; son parti était pris; elle ne me consulta donc que par bienséance, et elle ne délibéra plus depuis la décision de son confesseur. Marguerite même, qui s'était opposée fortement à son départ, ne fit plus d'objections.

Cependant le bruit s'était répandu dans l'île que la fortune avait visité ces rochers; on y vit grimper des marchands de toute espèce. Ils déployèrent, au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde : de superbes basins de Goudelour, des mouchoirs de Paliacate et de Mazulipatan, des mousselines de Daca, unies, rayées, brodées, transparentes comme le jour; des baftas de Surate d'un si beau blanc, des chittes de toutes couleurs et des plus rares, à fond sablé et à rameaux verts. Ils déroulèrent

de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir, des taffetas roses, des satins à pleine main, des pékins moelleux comme le drap, des nankins blancs et jaunes, et jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Mme de La Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui ferait plaisir; elle veilla seulement sur le prix et les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mère et à toute sa famille. « Ceci, disait-elle, était bon pour des meubles, « cela pour l'usage de Marie et de Domingue. » Enfin le sac de piastres était employé, qu'elle n'avait pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les présents qu'elle avait distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune, qui lui présageaient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit d'un air accablé : « Ma sœur « s'en va ; elle fait déjà les apprêts de son « voyage. Passez chez nous, je vous prie. Em-

« ployez votre crédit sur l'esprit de sa mère et « de la mienne pour la retenir. » Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations seraient sans effet.

Lorsque l'heure du souper fut venue, on se mit à table; chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu, et ne parla point. Virginie en sortit la première, et fut s'asseoir au lieu où nous sommes. Il faisait une de ces nuits délicieuses si communes entre les tropiques, et dont le plus habile pinceau ne rendrait pas la beauté. La lune paraissait au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages, que ses rayons dissipaient pas degrés. Sa lumière se répandait insensiblement sur les montagnes de l'île et sur leurs pitons, qui brillaient d'un vert argenté. Les vents retenaient leurs haleines. On entendait dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissaient sous l'herbe. Les étoiles étincelaient au ciel, et se réfléchissaient au sein de la mer, qui répétait leurs images tremblantes. Virginie parcourait

avec des regards distraits son vaste et sombre horizon, distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs. Elle aperçut à l'entrée du port une lumière et une ombre : c'étaient le fanal et le corps du vaisseau où elle devait s'embarquer pour l'Europe, et qui, prêt à mettre à la voile, attendait à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se mit à pleurer.

Je m'approchai d'elle en ce moment, et je lui dis : « Mademoiselle, vous partez, dit-on, dans trois jours. Vous ne craignez pas de vous exposer aux dangers de la mer,... de la mer, dont vous êtes si effrayée ! — Il faut, répondit Virginie, que j'obéisse à mes parents, à mon devoir. — Vous nous quitterez pour une parente éloignée que vous n'avez jamais vue ! — Hélas ! dit Virginie, je voulais rester ici toute ma vie ; ma mère ne l'a pas voulu. Elle m'a dit que la volonté de Dieu était que je partisse ; que la vie était une épreuve ;... oh ! c'est une épreuve bien dure ! bien dure ! — Quoi ! lui répondis-je, tant de raisons vous ont décidée, et aucune ne vous a retenue ! Sans doute ! il en est encore que vous ne dites pas. La richesse a de grands attraits ; mais pensez-vous à votre bonheur ? Dans

quelle terre aborderez-vous qui vous soit plus chère que celle où vous êtes née? Où formerez-vous une société plus aimable que celle qui vous aime? Comment vivrez-vous sans les caresses de votre mère, auxquelles vous êtes si accoutumée? Que deviendra-t-elle, elle-même, déjà sur l'âge, lorsqu'elle ne vous verra plus à ses côtés, à la table, dans la maison, à la promenade où elle s'appuyait sur vous? Que lui dirai-je quand je la verrai pleurer de votre absence? » Virginie voulut me répondre, mais elle ne put que pousser un soupir. Ses yeux étincelaient; la sueur coulait à grosses gouttes sur son visage, ses genoux tremblaient. J'appelai aussitôt Mme de La Tour, Marguerite et Paul, qui étaient assis à quelques pas de là sous des bananiers. Paul était plongé dans la plus profonde affliction, sa tête altière était baissée, et un torrent de pleurs coulait de ses yeux; sa mère, mêlant ses larmes aux siennes, le tenait embrassé sans pouvoir parler. Mme de La Tour, hors d'elle-même, me dit: « Je ne puis plus y tenir; mon âme est déchirée. Ce malheureux voyage n'aura pas lieu. Il y a huit jours que personne ici n'a dormi. »

Je dis à Paul : « Mon ami, votre sœur restera. Demain nous en parlerons au gouverneur : laissez reposer votre famille ; et venez passer cette nuit chez moi. Il est tard, il est minuit, la croix du sud est droite sur l'horizon. » Il se laissa emmener sans rien dire, et, après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour, et s'en retourna à son habitation.

Mais qu'est-il besoin de vous continuer plus longtemps le récit de cette histoire? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connaître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'est que d'un jour, et une partie de ce jour ne peut recevoir la lumière, que l'autre ne soit livrée aux ténèbres.

« Mon père, lui dis-je, je vous en conjure,
« achevez de me raconter ce que vous avez com-
« mencé d'une manière si touchante. Les images
« du bonheur nous plaisent, mais celles du
« malheur nous instruisent. Que devint cette
« infortunée famille? »

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l'habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardait vers la pleine

mer. Il lui cria, du plus loin qu'il l'aperçut: « Où est Virginie? » Marie tourna le dos vers son jeune maître, et se mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas, et courut au port. Il y apprit que Virginie s'était embarquée au point du jour, que son vaisseau avait mis à la voile aussitôt, et qu'on ne le voyait plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers paraisse derrière nous presque perpendiculaire, ces plateaux verts, qui en divisent la hauteur, sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné et inaccessible qu'on appelle le Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée et si escarpée, qu'elle est comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages, que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui, y entretiennent plusieurs ruisseaux, qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée située au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit

de leur chute. De ce lieu on voit une grande partie de l'île avec ses mornes surmontés de leurs pitons, entre autres Pieter-Booth et les Trois-Mamelles, avec leurs vallons remplis de forêts; puis la pleine mer, et l'île de Bourbon, qui est à quarante lieues de là vers l'occident. Ce fut de cette élévation que Paul aperçut le vaisseau qui emmenait Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large, comme un point noir au milieu de l'Océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer; et quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents, qui y agitent sans cesse les sommets des palmistes et des tatamaques. Leur murmure sourd et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, et inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, et les yeux fixés vers la terre. Je marchais après lui depuis le lever du soleil. Je le ramenai à son habitation, et son premier mouvement, en revoyant Mme de La Tour, fut de se plaindre amèrement qu'elle l'avait trompé. Mme de La Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au

moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major et du missionnaire, était venu chercher Virginie en palanquin, et que, malgré ses propres raisons, ses larmes et celles de Marguerite, tout le monde criant que c'était pour leur bien à tous, ils avaient emmené sa fille à demi mourante. « Au « moins, répondit Paul, si je lui avais fait mes « adieux, je serais tranquille à présent. » Et après quelques instants de silence : « O ma sœur, « s'écria-t-il, quelle cruelle séparation ! » Puis il se mit à pleurer, et toute la famille répondit à ses larmes par des larmes plus abondantes. Le bon noir Domingue parcourait la maison en sens divers. Il disait à ses chèvres et à leurs petits chevreaux, qui le suivaient en bêlant : « Que me « demandez-vous? vous ne reverrez plus avec « moi celle qui vous donnait à manger dans sa « main. » A la vue des oiseaux qui voltigeaient autour de lui, il s'écriait : « Pauvres oiseaux ! « vous n'irez pas au-devant de celle qui était « votre bonne nourrice. » En voyant Fidèle, qui flairait çà et là, il lui dit : « Oh ! tu ne la « retrouveras plus jamais. »

Plus d'un an et demi s'était écoulé sans que

Mme de La Tour eût des nouvelles de sa tante et de sa fille ; seulement elle avait appris, par une voie étrangère, que celle-ci était arrivée heureusement en France. Enfin elle reçut, par un vaisseau qui allait aux Indes, un paquet et une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable et indulgente fille, elle jugea qu'elle était fort malheureuse. Cette lettre peignait si bien sa situation et son caractère, que je l'ai retenue presque mot pour mot.

« Très-chère et bien-aimée maman,

« Je vous ai déjà écrit plusieurs lettres de « mon écriture ; et comme je n'en ai pas eu de « réponse, j'ai lieu de craindre qu'elles ne « vous soient pas parvenues. J'espère mieux de « celle-ci, par les précautions que j'ai prises « pour vous donner de mes nouvelles, et pour « recevoir des vôtres.

« J'ai versé bien des larmes depuis notre « séparation, moi qui n'avais presque jamais « pleuré que sur les maux d'autrui ! Ma « grand'tante fut bien surprise à mon arrivée, « lorsque, m'ayant questionnée sur mes talents,

« je lui dis que je ne savais ni lire ni écrire.
« Elle me demanda qu'est-ce que j'avais donc
« appris depuis que j'étais au monde ; et quand
« je lui eus répondu que c'était à avoir soin
« d'un ménage et à faire votre volonté, elle me
« répondit que j'avais reçu l'éducation d'une
« servante. Elle me mit dès le lendemain
« dans une pension auprès de Paris, où j'ai des
« maîtres de toute espèce : ils m'enseignent,
« entre autres choses, l'histoire, la géographie,
« la grammaire, les mathématiques ; mais j'ai
« de si faibles dispositions pour toutes ces
« sciences, que je ne profiterai pas beaucoup
« avec ces Messieurs. Je sens que je suis une
« pauvre créature qui a peu d'esprit, comme
« ils le font entendre. Cependant les bontés de
« ma tante ne se refroidissent point. Elle me
« donne des robes nouvelles à chaque saison.
« Elle a mis près de moi deux femmes de
« chambre, qui sont aussi bien parées que de
« grandes dames. Elle m'a fait prendre le titre
« de comtesse ; mais elle m'a fait quitter mon
« nom de La Tour, qui m'était aussi cher
« qu'à vous-même, par tout ce que vous m'avez
« raconté des peines que mon père a souffertes

« pour vous. Elle a remplacé votre nom de
« femme par celui de votre famille, qui m'est
« encore cher cependant, parce qu'il a été le
« vôtre. Me voyant dans une situation aussi
« brillante, je l'ai suppliée de vous envoyer
« quelques secours. Comment vous rendre sa
« réponse? Mais vous m'avez recommandé de
« vous dire toujours la verité. Elle m'a donc ré-
« pondu que peu ne vous servirait à rien, et
« que, dans la vie simple que vous menez,
« beaucoup vous embarrasserait. J'ai cherché
« d'abord à vous donner de mes nouvelles par
« une main étrangère, au défaut de la mienne;
« mais n'ayant, à mon arrivée ici, personne
« en qui je pusse prendre confiance, je me suis
« appliquée, nuit et jour, à apprendre à lire
« et à écrire : Dieu m'a fait la grâce d'en
« venir à bout en peu de temps. J'ai chargé de
« l'envoi de mes premières lettres les dames
« qui sont autour de moi ; j'ai lieu de croire
« qu'elles les ont remises à ma grand'tante.
« Cette fois, j'ai eu recours à une pensionnaire
« de mes amies : c'est sous son adresse ci-
« jointe que je vous prie de me faire passer vos
« réponses. Ma grand'tante m'a interdit toute

« correspondance au dehors, qui pourrait,
« selon elle, mettre obstacle aux grandes vues
« qu'elle a sur moi. Il n'y a qu'elle qui puisse
« me voir, ainsi qu'un vieux seigneur de ses
« amis.

« Je vis au milieu de l'éclat de la fortune, et je
« ne puis disposer d'un sou. On dit que, si j'a-
« vais de l'argent, cela tirerait à conséquence.
« Mes robes mêmes appartiennent à mes femmes
« de chambre, qui se les disputent avant que je
« les aie quittées. Au sein des richesses, je suis
« bien plus pauvre que je ne l'étais auprès de
« vous ; car je n'ai rien à donner. Lorsque j'ai
« vu que les grands talents que l'on m'enseig-
« gnait ne me procuraient pas la facilité de
« faire le plus petit bien, j'ai eu recours à mon
« aiguille, dont heureusement vous m'avez
« appris à faire usage. Je vous envoie donc
« plusieurs paires de bas de ma façon pour
« vous et maman Marguerite, un bonnet pour
« Domingue, et un des mouchoirs rouges pour
« Marie. Je joins à ce paquet des pépins et des
« noyaux des fruits de mes collations, avec des
« graines de toutes sortes d'arbres que j'ai
« cueillies, à mes heures de récréation, dans

« le parc de la pension. J'y ai ajouté aussi des « semences de violettes, de marguerites, de « bassinets, de coquelicots, de binets, de sca- « bieuses, que j'ai ramassées dans les champs. « Il y a dans les prairies de ce pays de plus « belles fleurs que dans les nôtres, mais per- « sonne ne s'en soucie. Je suis sûre que vous « et maman Marguerite serez plus contentes de « ce sac de graines que du sac de piastres « qui a été la cause de notre séparation et de « mes larmes. Ce sera une grande joie pour « moi si vous avez un jour la satisfaction de « voir des pommiers croître auprès des bana- « niers, et des hêtres mêler leur feuillage à « celui de nos cocotiers. Vous vous croirez dans « la Normandie que vous aimez tant.

« Vous m'avez enjoint de vous mander mes « joies et mes peines. Je n'ai plus de joie loin « de vous : pour mes peines, je les adoucis en « pensant que je suis dans un poste où vous « m'avez mise par la volonté de Dieu. Mais le « plus grand chagrin que j'y éprouve est que « personne ne me parle ici de vous, et que je « n'en puis parler à personne. Mes femmes de « chambre, ou plutôt celles de ma grand'tante,

« car elles sont plus à elle qu'à moi, me di-
« sent, lorsque je cherche à amener la con-
« versation sur des objets qui me sont si
« chers : Mademoiselle, souvenez-vous que
« vous êtes Française, et que vous devez ou-
« blier le pays des sauvages. Ah ! je m'oublie-
« rais plutôt moi-même que d'oublier le lieu où
« je suis née, et où vous vivez ! C'est ce pays-
« ci qui est pour moi un pays de sauvages ; car
« j'y vis seule, n'ayant personne à qui je puisse
« faire part de l'amour que vous portera jus-
« qu'au tombeau,

« Très-chère et bien-aimée maman,

« Votre obéissante et tendre fille,

« VIRGINIE DE LA TOUR. »

« Je recommande à vos bontés Marie et Do-
« mingue, qui ont pris tant de soins de mon
« enfance ; caressez pour moi Fidèle, qui m'a
« retrouvée dans les bois. »

Dans un post-scriptum, Virginie recommandait particulièrement à Paul deux espèces de graines : celles de violettes et de scabieuses. Elle lui donnait quelques instructions sur les caractères de ces plantes, et sur les lieux les

plus propres à les semer. « La violette, lui man-
« dait-elle, produit une petite fleur d'un violet
« foncé, qui aime à se cacher sous les buissons;
« mais son charmant parfum l'y fait bientôt
« découvrir. » Elle lui enjoignait de la semer sur le bord de la fontaine, au pied de son cocotier. « La scabieuse, ajoutait-elle, donne une
« jolie fleur d'un bleu mourant et à fond noir
« piqueté de blanc. On la croirait en deuil. On
« l'appelle aussi, pour cette raison, fleur de
« veuve. Elle se plaît dans les lieux âpres et
« battus des vents. » Elle le priait de la semer sur le rocher où elle avait passé la dernière nuit avec sa famille, et de donner à ce rocher le nom de Rocher des Adieux.

La lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle fit verser des larmes à toute la famille. Sa mère lui répondit au nom de la société, de rester ou de revenir à son gré, l'assurant qu'ils avaient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur depuis son départ, et que pour elle en particulier elle en était inconsolable.

Paul, qui depuis son départ avait aussi appris à lire et à écrire, lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assurait qu'il allait rendre le jardin

digne d'elle, et y mêler les plantes de l'Europe à celles de l'Afrique. Il lui envoyait des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignait, ajoutait-il, aucune autre semence de l'île, afin que le désir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la suppliait de se rendre au plus tôt aux vœux ardents de leur famille.

Paul sema avec le plus grand soin les graines européennes, et surtout celles de violettes et de scabieuses, dont les fleurs semblaient avoir quelque analogie avec le caractère et la situation de Virginie, qui les lui avait si particulièrement recommandées ; mais, soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur fût pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre, qui ne put venir à sa perfection.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue et demie d'ici, sur les bords d'une petite rivière qui coule le long de la Montagne-Longue. C'est là que je passe ma vie, seul, sans femme, sans enfants et sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins

malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes cherche la solitude. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés, divisées par tant de préjugés, l'âme est dans une agitation continuelle; elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse et misérable cherchent à se subjuguer les uns les autres. Mais dans la solitude elle dépose ces illusions étrangères qui la troublent; elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature et de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première limpidité, et, redevenue transparente, réfléchit, avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumière des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'âme. C'est dans la classe des solitaires que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie. Enfin, je la

crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paraît impossible d'y goûter un plaisir durable de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on se fait une solitude intérieure, d'où notre opinion sorte bien rarement, et où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul : il est lié avec tout le genre humain par ses besoins; il doit donc ses travaux aux hommes, il se doit aussi au reste de la nature. Mais comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux élément du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumière, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur, qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes, que j'ai voulu servir et qui m'ont persécuté.

Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe et quelques cantons de l'Amérique et de d'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température et par

ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt, au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres, qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté; ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitants si misérables; et, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde. Mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, et que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus, je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant sur le bord d'un torrent tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes, chacun d'eux

se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare, et il se plaint ensuite au Ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres misères. Ils m'écoutaient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderais à acquérir de la gloire ou de la fortune; mais voyant que je ne voulais leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvaient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur; ils blâmaient ma vie solitaire: ils prétendaient qu'eux seuls étaient utiles aux hommes, et ils s'efforçaient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais si je me communique à tout le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour servir de leçon à moi-même. Je repasse dans le calme présent les agitations passées de ma propre vie auxquelles j'ai donné tant de prix, les protections, la fortune, la réputation, les voluptés et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vus se dispu-

ter avec fureur ces chimères, et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière, qui se brisent en écumant contre les rochers de son lit et disparaissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps, vers l'océan de l'avenir, qui n'a plus de rivages; et, par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'aperçoive pas de mon ermitage, situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, surtout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au dehors. La rivière qui coule devant ma porte passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toutes sortes de feuillages : il y a des tatamaques, des bois d'ébène, et de ceux qu'on appelle ici bois de gomme, bois d'olive et bois de cannelle; des bosquets de palmistes élèvent çà et là leurs colonnes nues et longues de plus de cent pieds, surmontées à leurs sommets

d'un bouquet de palmes, et paraissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, qui, s'enlaçant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtements mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, plusieurs espèces d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensible, de régions inconnues, au delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette île, et opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses espèces de perruches, les pigeons bleus, appelés ici pigeons hollandais. Les singes, habitants domiciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris et verdâtre, et leur face toute noire; quelques-uns s'y suspendent par la queue et se balancent

en l'air; d'autres sautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'a effrayé ces paisibles enfants de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillements et des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres australes, que répètent au loin les échos de ces forêts. La rivière qui coule en bouillonnant sur son lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà et là dans ses eaux limpides leurs masses vénérables de verdure et d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitants; à mille pas de là, elle se précipite de différents étages de rocher, et forme à sa chute une nappe d'eau unie comme le cristal, qui se brise en tombant en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ces eaux tumultueuses, et, dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à la fois, et assourdissent comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux, entretient sur les bords de cette rivière, malgré les ardeurs de l'été, une verdure et une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île, sur le haut même des montagnes.

A quelque distance de là, est un rocher assez éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, et qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur et de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher, Mme de La Tour, Marguerite, Virginie, Paul et moi. Comme Virginie dirigeait toujours au bien d'autrui ses actions, même les plus communes, elle ne mangeait pas un fruit à la campagne, qu'elle n'en mît en terre les noyaux et les pépins. « Il en « viendra, disait-elle, des arbres qui donneront « leurs fruits à quelque voyageur, ou au moins « à un oiseau. » Un jour donc qu'elle avait mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après il y crût plusieurs papayers, parmi lesquels il y en avait un femelle, c'est-à-dire qui porte des fruits. Cet arbre n'était pas si haut que le genou de Virginie à son départ; mais, comme il croît vite, deux ans après il avait vingt pieds de hauteur, et son tronc était entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs de fruits mûrs. Paul, s'étant rendu par hasard dans ce

lieu, fut saisi d'étonnement en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avait vu planter. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas apercevoir de la rapidité de notre vie ; ils vieillissent avec nous d'une vieillesse insensible ; mais ce sont ceux que nous revoyons tout à coup, après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertissent de la vitesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris à la vue de ce grand papayer chargé de fruits qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, et d'y voir leurs enfants, qu'il avait laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes pères de famille. Paul se rendait souvent au pied de ce papayer pour y méditer sur la rapidité des choses humaines. Un jour je l'y trouvai accablé de mélancolie, et j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis point trop ennuyeux par mes longues digressions, pardonnables à mon âge et à mes dernières amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme ; et il vous sera aisé

de faire la différence des interlocuteurs, par le sens de ses questions et de mes réponses.

Il me dit :

« Je suis bien chagrin. Ma sœur Virginie est partie depuis deux ans et deux mois, et depuis huit mois et demi elle ne nous a pas donné de ses nouvelles. Elle est riche, je suis pauvre; elle m'a oublié. J'ai envie de m'embarquer : j'irai en France, j'y servirai le roi, j'y ferai fortune, et la grand'tante de Mlle de La Tour me permettra de la ramener au sein de sa famille.

LE VIEILLARD.

O mon ami ! ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez pas de naissance?

PAUL.

Ma mère me l'a dit, car, pour moi, je ne sais ce que c'est que la naissance. Je ne me suis jamais aperçu que j'en eusse moins qu'un autre, ni que les autres en eussent plus que moi.

LE VIEILLARD.

Le défaut de naissance vous ferme en France

le chemin aux grands emplois. Il y a plus : vous ne pouvez même être admis dans aucun corps distingué.

PAUL.

Vous m'avez dit plusieurs fois qu'une des causes de la grandeur de la France était que le moindre sujet pouvait y parvenir à tout, et vous m'avez cité beaucoup d'hommes célèbres qui, sortis de petits états, avaient fait honneur à leur patrie. Vous vouliez donc tromper mon courage?

LE VIEILLARD.

Mon fils, jamais je ne l'abattrai. Je vous ai dit la vérité sur les temps passés; mais les choses sont bien changées à présent; tout est devenu vénal en France; tout y est aujourd'hui le patrimoine d'un petit nombre de familles, ou le partage des corps. Le roi est un soleil que les grands et les corps environnent comme des nuages; il est presque impossible qu'un de ses rayons tombe sur vous. Autrefois, dans une administration moins compliquée, on a vu ces phénomènes. Alors les talents et le mérite se

sont développés de toutes parts, comme des terres nouvelles qui, venant à être défrichées, produisent avec tout leur suc. Mais les grands rois qui savent connaître les hommes et les choisir sont rares. Le vulgaire des rois ne se laisse aller qu'aux impulsions des grands et des corps qui les environnent.

PAUL.

Mais je trouverai peut-être un de ces grands qui me protégera.

LE VIEILLARD.

Pour être protégé des grands, il faut servir leur ambition ou leurs plaisirs. Vous n'y réussirez jamais, car vous êtes sans naissance et vous avez de la probité.

PAUL.

Mais je ferai des actions si courageuses, je serai si fidèle à ma parole, si exact dans mes devoirs, si zélé, si constant dans mon amitié, que je mériterai d'être adopté par quelqu'un d'eux, comme j'ai vu que cela se pratiquait dans les histoires anciennes que vous m'avez fait lire.

LE VIEILLARD.

O mon ami ! chez les Grecs et chez les Romains, même dans leur décadence, les grands avaient du respect pour la vertu; mais nous avons eu une foule d'hommes célèbres en tous genres sortis des classes du peuple, et je n'en sache pas un seul qui ait été adopté par une grande maison. La vertu, sans nos rois, serait condamnée en France à être éternellement plébéïenne. Comme je vous l'ai dit, ils la mettent quelquefois en honneur lorsqu'ils l'aperçoivent; mais aujourd'hui les distinctions qui lui étaient réservées ne s'accordent plus que pour de l'argent.

PAUL.

Au défaut d'un grand, je chercherai à plaire à un corps. J'épouserai entièrement son esprit et ses opinions; je m'en ferai aimer.

LE VIEILLARD.

Vous ferez donc comme les autres hommes, vous renoncerez à votre conscience pour parvenir à la fortune.

PAUL.

Oh non ! je ne chercherai jamais que la vérité.

LE VIEILLARD.

Au lieu de vous faire aimer, vous pourriez bien vous faire haïr. D'ailleurs les corps s'intéressent fort peu à la découverte de la vérité. Toute opinion est indifférente aux ambitieux, pourvu qu'ils gouvernent.

PAUL.

Que je suis infortuné! tout me repousse. Je suis condamné à passer ma vie dans un travail obscur ; je ne pourrai donc jamais rejoindre ma sœur? et il soupira profondément.

LE VIEILLARD.

Que Dieu soit votre unique patron, et le genre humain votre corps! Soyez constamment attaché à l'un et à l'autre. Les familles, les corps, les peuples, les rois ont leurs préjugés et leurs passions ; il faut souvent les servir par des vices : Dieu et le genre humain ne nous demandent que des vertus.

Mais pourquoi voulez-vous être distingué du reste des hommes? C'est un sentiment qui n'est pas naturel, puisque si chacun l'avait, chacun serait en état de guerre avec son voisin. Contentez-vous de remplir votre devoir dans l'état où la Providence vous a mis; bénissez votre sort, qui vous permet d'avoir une conscience à vous, et qui ne vous oblige pas, comme les grands, de mettre votre bonheur dans l'opinion des petits, et, comme les petits, de ramper sous les grands, pour avoir de quoi vivre. Vous êtes dans un pays et dans une condition où, pour subsister, vous n'avez besoin ni de tromper, ni de flatter, ni de vous avilir, comme font la plupart de ceux qui cherchent la fortune en Europe; où votre état ne vous interdit aucune vertu; où vous pouvez être impunément bon, vrai, sincère, instruit, patient, tempérant, chaste, indulgent, pieux, sans qu'aucun ridicule vienne flétrir votre sagesse, qui n'est encore qu'en fleur. Le Ciel vous a donné de la liberté, de la santé, une bonne conscience et des amis : les rois dont vous ambitionnez la faveur ne sont pas si heureux.

PAUL.

Avec l'étude et des livres on devient savant et célèbre : je m'en vais étudier. J'acquerrai de la science, je servirai utilement ma patrie par mes lumières, sans nuire à personne et sans en dépendre; je deviendrai fameux, et ma gloire n'appartiendra qu'à moi.

LE VIEILLARD.

Mon fils, les talents sont encore plus rares que la naissance et que les richesses, et sans doute ils sont de plus grands biens, puisque rien ne peut les ôter, et que partout ils nous concilient l'estime publique; mais ils coûtent cher. On ne les acquiert que par des privations en tout genre, par une sensibilité exquise qui nous rend malheureux au dedans et au dehors par les persécutions de nos contemporains. L'homme de robe n'envie point en France la gloire du militaire, ni le militaire celle de l'homme de mer; mais tout le monde y traversera votre chemin, parce que tout le monde s'y pique d'avoir de l'esprit. Vous servirez les hommes, dites-vous? Mais celui qui fait pro-

duire à un terrain une gerbe de blé de plus, leur rend un plus grand service que celui qui leur donne un livre.

PAUL.

Oh ! celle qui a planté ce papayer a fait aux habitants de ces forêts un présent plus utile et plus doux que si elle leur avait donné une bibliothèque.

LE VIEILLARD.

Mon fils, personne ne peut se flatter d'être utile aux hommes par un livre. Rappelez-vous quel a été le sort de la plupart des philosophes qui leur ont prêché la sagesse. Homère, qui l'a revêtue de vers si beaux, demandait l'aumône pendant sa vie. Socrate, qui donna aux Athéniens de si aimables leçons par ses discours et par ses mœurs, fut empoisonné juridiquement par eux. Son sublime disciple Platon fut livré à l'esclavage par l'ordre du prince même qui le protégeait; et, avant eux, Pythagore, qui étendait l'humanité jusqu'aux animaux, fut brûlé

vif par les Crotoniates. Que dis-je? la plupart même de ces noms illustres sont venus à nous, défigurés par quelques traits de satire qui les caractérisent, l'ingratitude humaine se plaisant à les reconnaître là; et si, dans la foule, la gloire de quelques-uns est venue nette et pure jusqu'à nous, c'est que ceux qui les ont portés ont vécu loin de la société de leurs contemporains : semblables à ces statues qu'on tire entières des champs de la Grèce et de l'Italie, et qui, pour avoir été ensevelies dans le sein de la terre, ont échappé à la fureur des barbares.

Vous voyez donc que, pour requérir la gloire orageuse des lettres, il faut bien de la vertu et être prêt à sacrifier sa propre vie. D'ailleurs, croyez-vous que cette gloire intéresse en France les gens riches? Ils se soucient bien des gens de lettres, auxquels la science ne rapporte ni dignités dans la patrie, ni gouvernements, ni entrée à la cour. On persécute peu dans ce siècle indifférent à tout, hors à la fortune et aux voluptés; mais les lumières et la vertu n'y mènent à rien de distingué, parce que tout est dans l'État le prix de l'argent. Autrefois elles trouvaient des récompenses assurées

dans les différentes places de la magistrature et de l'administration; aujourd'hui elles ne servent qu'à faire des livres. Mais ce fruit, peu prisé des gens du monde, est toujours digne de son origine céleste. C'est à ces mêmes livres qu'il est réservé particulièrement de donner de l'éclat à la vertu obscure, de consoler les malheureux, d'éclairer les nations et de dire la vérité même aux rois. C'est, sans contredit, la fonction la plus auguste dont le Ciel puisse honorer un mortel sur la terre. Quel est l'homme qui ne se console de l'injustice ou du mépris de ceux qui disposent de la fortune, lorsqu'il pense que son ouvrage ira, de siècle en siècle et de nations en nations, servir de barrière à l'erreur, et que, du sein de l'obscurité où il a vécu, il jaillira une gloire qui effacera celle de la plupart des rois, dont les monuments périssent dans l'oubli, malgré les flatteurs qui les élèvent et qui les vantent?

PAUL.

Je voudrais être savant, au moins pour connaître l'avenir.

LE VIEILLARD.

Qui voudrait vivre, mon fils, s'il connaissait l'avenir? Un seul malheur prévu nous donne tant de vaines inquiétudes! la vue d'un malheur certain empoisonnerait tous les jours qui le précèderaient. Il ne faut pas même trop approfondir ce qui nous environne; et le Ciel, qui nous donna la réflexion pour prévoir nos besoins, nous a donné les besoins pour mettre des bornes à notre réflexion.

PAUL.

Avec de l'argent, dites-vous, on acquiert en Europe des dignités et des honneurs. J'irai m'enrichir au Bengale, pour aller chercher ma sœur à Paris. Je vais m'embarquer.

LE VIEILLARD.

Quoi! vous quitteriez sa mère et la vôtre?

PAUL.

Vous m'avez vous-même donné le conseil de passer aux Indes.

LE VIEILLARD.

Virginie était alors ici. Mais vous êtes maintenant l'unique soutien de votre mère et de la sienne.

PAUL.

Virginie leur fera du bien par sa riche parente.

LE VIEILLARD.

Les riches n'en font guère qu'à ceux qui leur font honneur dans le monde. Ils ont des parents bien plus à plaindre que Mme de La Tour, qui, faute d'être secourus par eux, sacrifient leur liberté pour avoir du pain, et passent leur vie dans l'infortune.

PAUL.

Quel pays que l'Europe! Oh! il faut que Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle besoin d'avoir une parente riche? Elle était si contente sous ces cabanes! Reviens, Virginie, quitte tes hôtels et tes grandeurs. Reviens dans ces rochers, à l'ombre de ces bois et de nos cocotiers. Hélas!

tu es peut-être maintenant malheureuse ! » Et il se mettait à pleurer.

Un matin, au point du jour (c'était le 24 décembre 1745), Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon était le signalement d'un vaisseau qu'on voyait en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportait pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'était embarqué pour aller le reconnaître, suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé était *le Saint-Géran*, du port de sept cents tonneaux, commandé par un capitaine nommé M. Aubin; qu'il était à quatre lieues au large, et qu'il ne mouillerait au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, si le vent était favorable. Il n'en faisait point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportait de France. Il y en avait une pour Mme de La Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille, qui attendait son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air sans pou-

voir parler; et aussitôt tout le monde se rassembla chez Mme de La Tour pour entendre la lecture. Virginie mandait à sa mère qu'elle avait éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand'tante, qui l'avait voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, et enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettait d'arriver à l'Ile-de-France que dans la saison des ouragans; qu'elle avait essayé en vain de la fléchir, en lui représentant ce qu'elle devait à sa mère et aux habitudes du premier âge; qu'elle en avait été traitée de fille insensée, dont la tête était gâtée par les romans; qu'elle n'était maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille, et qu'elle eût satisfait cet ardent désir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote; mais qu'il s'était opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre, et d'une grosse mer qui régnait au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue, que toute la famille, transportée de joie, s'écria : « Virgi-« nie est arrivée! » Maîtres et serviteurs, tous s'embrassèrent. Mme de La Tour dit à Paul :

« Mon fils, allez prévenir notre voisin de l'ar-
« rivée de Virginie. » Aussitôt Domingue al-
luma un flambeau de bois de ronde, et Paul et
lui s'acheminèrent vers mon habitation.

Il pouvait être dix heures du soir, je venais d'éteindre ma lampe et de me coucher, lorsque j'aperçus à travers les palissades de ma cabane une lumière dans les bois. Bientôt après j'entendis la voix de Paul qui m'appelait. Je me lève, et à peine j'étais habillé, que Paul, hors de lui et tout essoufflé, me saute au cou en me disant : « Allons, allons, Virginie est arrivée.
« Allons au port, le vaisseau y mouillera au
« point du jour. »

Sur-le-champ nous nous mettons en route. Comme nous traversions les bois de la Montagne-Longue, et que nous étions déjà sur le chemin qui mène des Pamplemousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'était un noir qui s'avançait à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venait, et où il allait en si grande hâte. Il me répondit : « Je viens du quartier de l'île appelé
« la Poudre-d'Or : on m'envoie au Port avertir
« le gouverneur qu'un vaisseau de France est

« mouillé sous l'île d'Ambre. Il tire du canon « pour demander du secours, car la mer est « bien mauvaise. » Cet homme, ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul : « Allons vers le quartier « de la Poudre-d'Or, au-devant de Virginie ; il « n'y a que trois lieues d'ici. » Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisait une chaleur étouffante. La lune était levée ; on voyait autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel était d'une obscurité affreuse. On distinguait, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassaient vers le milieu de l'île, et venaient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant nous crûmes entendre rouler le tonnerre ; mais, ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étaient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvais douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après,

nous n'entendions plus tirer du tout, et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avait précédé.

Nous nous hâtions d'avancer sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre-d'Or. Les flots s'y brisaient avec un bruit épouvantable; ils en couvraient les rochers et les grèves d'écume d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avait tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitants s'étaient assemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitants nous raconta que dans l'après-midi il avait vu un vaisseau en pleine mer, porté sur l'île par des courants; que la nuit l'avait dérobé à sa vue; que, deux heures après le coucher du soleil, il l'avait entendu tirer du canon pour appeler du secours; mais que la mer était si

mauvaise, qu'on n'avait pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui; que bientôt après il avait cru apercevoir ses fanaux allumés, et que, dans ce cas, il craignait que le vaisseau, venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre et la petite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le coin de Mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis; que si cela était, ce qu'il ne pouvait toutefois affirmer, ce vaisseau était dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, et nous dit qu'il avait traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte, qu'il l'avait sondé, que la tenure et le mouillage en étaient très-bons, et que le vaisseau y était en parfaite sûreté, comme dans le meilleur port. « J'y mettrais toute ma « fortune, ajouta-t-il, et j'y dormirais aussi « tranquillement qu'à terre. » Un troisième habitant dit qu'il était impossible que ce vaisseau pût entrer dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvaient naviguer. Il assura qu'il l'avait vu mouiler au delà de l'île d'Ambre, en sorte que, si le vent venait à s'élever au matin, il serait le maître de pousser au large ou de gagner le port. D'autres habitants ouvrirent d'autres

opinions. Pendant qu'ils contestaient entre eux, suivant la coutume des créoles oisifs, Paul et moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour; mais il faisait trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui, d'ailleurs, était couverte de brume: nous n'entrevîmes au large qu'un nuage sombre, qu'on nous dit être l'île d'Ambre, située à un quart de lieue de la côte. On n'apercevait dans ce séjour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions, et quelques pitons de montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparaissaient de temps en temps au milieu des nuages qui circulaient autour.

Vers les sept heures du matin nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours : c'était le gouverneur, M. de La Bourdonnaye, qui arrivait à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils et d'un grand nombre d'habitants et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à la fois. A peine leur décharge fut faite, que nous aperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussitôt d'un coup de canon.

Nous jugeâmes que le vaisseau était à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous aperçûmes alors, à travers le brouillard, le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près que, malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandait la manœuvre, et les cris des matelots, qui crièrent trois fois *Vive le roi!* car c'est le cri des Français dans les dangers extrêmes, ainsi que dans les grandes joies : comme si, dans les dangers, ils appelaient leur prince à leur secours, ou comme s'ils voulaient témoigner alors qu'ils sont prêts à mourir pour lui.

Depuis le moment où *le Saint-Géran* aperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de La Bourdonnaye fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitants du voisinage chercher des vivres, des planches, des câbles et des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnés de leurs noirs chargés de provisions et d'agrès, qui venaient des habitations de la Poudre-d'Or, du quartier de Flaque

et de la rivière du Rempart. Un des plus anciens de ces habitants s'approcha du gouverneur et lui dit : « Monsieur, on a entendu toute la nuit des bruits sourds dans la montagne. Dans les bois, les feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse du vent, les oiseaux de marine se réfugient à terre : certainement tous ces signes annoncent un ouragan. — Eh bien ! mes amis, répondit le gouverneur, nous y sommes préparés, et sûrement le vaisseau l'est aussi. »

En effet, tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient, à leur centre, d'un noir affreux et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des paille-en-cul, des frégates, des coupeurs d'eau et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient, de tous les points de l'horizon, chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà l'ouragan ! » et dans l'instant un tourbillon affreux de vent en-

leva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. *Le Saint-Géran* parut alors à découvert, avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'Ile-de-France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et, à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue s'enlevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air; mais, dans ce mouvement, sa poupe venant à plonger disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage, dont il était séparé par de hauts-fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait se briser sur la côte s'avançait en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds

dans les terres; puis, venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent, qui en balayait la surface, les portait, par-dessus l'escarpement du rivage, à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva : les câbles de son avant rompirent; et comme il n'était plus retenu que par une seule ansière, il fut jeté sur les rochers à une demi-encâblure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras. « Mon « fils, lui dis-je, vous voulez périr? — Que « j'aille au secours de ma sœur, s'écria-t-il, « ou que je meure ! »

Comme le désespoir lui ôtait la raison, Domingue et moi nous lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers *le Saint-Géran,* tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder, car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie et à demi noyé. A peine ce jeune

homme avait-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer, cependant, entr'ouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la rejoindre. C'était Virginie. Elle nous avait reconnus sur le rivage. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur son cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

[illegible] voyant la mort inévitable, posa une main sur son cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux ! hélas ! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs, qu'un mouvement d'humanité avait portés à s'avancer vers Virginie. Je fis conduire Paul dans une maison voisine, tandis qu'accompagné du vieux Domingue, je cherchai le long du rivage si la mer n'y apporterait point le corps de Virginie ; mais, le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu accablés de consternation, tous l'esprit frappés d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avaient péri.

Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie et son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetait beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes, et l'un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage fut le corps de Virginie. Elle était à moitié couverte

de sable, dans l'attitude où nous l'avions vue périr. Ses traits n'étaient point sensiblement altérés; ses yeux étaient fermés, mais la sérénité était encore sur son front. A cette vue, je pleurai amèrement; pour Domingue, il se frappait la poitrine et perçait l'air de ses cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheur, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares, qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupaient de ce triste office, nous montâmes en tremblant à l'habitation. Nous y trouvâmes Mme de La Tour et Marguerite en prière, en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que Mme de La Tour m'aperçut, elle s'écria : « Où est ma fille, « ma chère fille, mon enfant? » Ne pouvant douter de son malheur à mon silence et à mes larmes, elle fut saisie tout à coup d'étouffements et d'angoisses douloureuses, sa voix ne faisait plus entendre que des soupirs et des sanglots. Pour Marguerite, elle s'écria : « Où est mon « fils? je ne vois point mon fils ! » et elle s'évanouit. Nous courûmes à elle, et, l'ayant fait revenir, je l'assurai que Paul était vivant,

et qu'elle le verrait bientôt. Elle ne reprit ses sens que pour s'occuper de son amie, qui tombait de temps en temps dans de longs évanouissements. Mme de La Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances, et, par leurs longues périodes, j'ai jugé qu'aucune douleur n'était égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvrait la connaissance, elle tournait des regards fixes et mornes vers le ciel. En vain son amie et moi nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres; elle paraissait insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, et il ne sortait de sa poitrine oppressée que de sourds gémissements.

A peine Mme de La Tour avait repris l'usage de ses sens, que Paul arriva, suivi de quelques habitants du village, et plongé dans la plus vive douleur. Son entrevue avec sa mère et Mme de La Tour, que j'avais d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que je n'osais espérer. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses mères. Elles se mirent l'une et l'autre auprès de lui, le saisirent dans leurs bras, le baisèrent, et leurs

larmes, qui avaient été suspendues jusque alors par l'excès de leur chagrin, commencèrent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long assoupissement succéda à l'état convulsif de leur douleur, et leur procura un repos léthargique semblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de La Bourdonnaye m'envoya avertir secrètement que le corps de Virginie avait été apporté à la ville par son ordre, et que de là on allait le transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussitôt au Port-Louis, où je trouvai des habitants de tous les quartiers rassemblés pour assister à ses funérailles, comme si l'île eût perdu en elle ce qu'elle avait de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avaient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, et tiraient du canon par de longs intervalles. Des grenadiers ouvraient la marche du convoi; ils portaient leurs fusils baissés. Leurs tambours, couverts de longs crêpes, ne faisaient entendre que des sons lugubres, et on voyait l'abattement peint dans les traits de ces guerriers, qui avaient tant de fois affronté la mort dans les

combats sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'île, vêtues de blanc et tenant des palmes à la main, portaient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfants le suivait en chantant des hymnes; après eux venait tout ce que l'île avait de plus distingué dans ses habitants et dans son état-major, à la suite duquel marchait le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avait ordonné pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avait fait si longtemps le bonheur, et que sa mort remplissait maintenant de désespoir, toute la pompe funèbre fut dérangée : les hymnes et les chants cessèrent; on n'entendit plus dans la plaine que des soupirs et des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines, pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapelets et des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une sainte. Les mères demandaient à Dieu une fille comme elle, les pau-

vres une amie aussi tendre, les esclaves une maîtresse aussi bonne.

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de la sépulture, des négresses de Madagascar et des Cafres de Mozambique déposèrent autour d'elle des paniers de fruits, et suspendirent des pièces d'étoffes aux arbres voisins, suivant l'usage de leur pays; les Indiennes du Bengale et de la côte Malabare apportèrent des cages pleines d'oiseaux, auxquels elles donnèrent la liberté sur son corps : tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations ! et tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit tous les cœurs compatissants autour de son tombeau !

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, et en écarter quelques filles de pauvres habitants, qui voulaient s'y jeter à toute force, disant qu'elles n'avaient plus de consolation à espérer dans ce monde, et qu'il ne leur restait qu'à mourir avec celle qui était leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemousses, sur son côté occidental, au pied d'une touffe de bambous, où, en venant à la messe avec sa

mère et Marguerite, elle aimait à se reposer assise à côté de celui qu'elle appelait son frère.

Au retour de cette pompe funèbre, M. de La Bourdonnaye monta ici, suivi d'une partie de son nombreux cortége. Il offrit à Mme de La Tour et à son amie tous les secours qui dépendaient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation, contre sa tante dénaturée; et s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler. « Je désirais, lui dit-il, votre bonheur et celui de votre famille; Dieu m'en est témoin. Mon ami, il faut aller en France; je vous y ferai avoir du service. Dans votre absence j'aurai soin de votre mère comme de la mienne. » En même temps il lui présenta la main, mais Paul retira la sienne, et détourna la tête pour ne pas le voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner tous les secours dont j'étais capable. Paul semblait anéanti par la douleur. Ses regards étaient éteints; il ne répondait rien à toutes les questions qu'on pouvait lui faire. Le chirurgien du gouverneur, qui avait pris le plus grand soin de lui et de ces dames, nous dit que, pour le tirer de sa noire

mélancolie, il fallait lui laisser faire tout ce qu'il lui plairait sans le contrarier en rien; qu'il n'y avait que ce seul moyen de le guérir.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le premier usage qu'il en fit fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdais pas de vue, je me mis en marche après lui, et je dis à Domingue de prendre des vivres et de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendait cette montagne, sa joie et ses forces semblaient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplemousses; et quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée; là il s'agenouilla, et, levant les yeux au ciel, il fit une longue prière. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers Dieu faisait voir que son âme commençait à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue et moi, nous nous mîmes à genoux à son exemple, et nous priâmes avec lui. Ensuite il se leva, et prit sa route vers le nord de l'île, sans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je savais

qu'il ignorait non-seulement où on avait déposé le corps de Virginie, mais même s'il avait été retiré de la mer, je lui demandai pourquoi il avait été prier Dieu au pied de ces bambous; il me répondit : « Nous y avons été si souvent ! »

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là je l'engageai, par mon exemple, à prendre quelque nourriture; ensuite nous dormîmes sur l'herbe au pied d'un arbre. Le lendemain, je crus qu'il se déterminerait à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque temps dans la plaine l'église des Pamplemousses avec ses longues avenues de bambous, et il fit quelques mouvements comme pour y retourner; mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pénétrai son intention, et je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes, sur le milieu du jour, au quartier de la Poudre-d'Or. Il descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avait péri *le Saint-Géran*. A la vue de l'île d'Ambre, et de son canal alors uni comme un miroir, il s'écria : « Virginie ! ô ma chère Virginie ! » et

aussitôt il tomba en défaillance. Domingue et moi, nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer; mais, l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur et la nôtre par de si cruels ressouvenirs, il prit une autre direction. Enfin, pendant huit jours, il se rendit dans tous les lieux où il s'était trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avait été demander la grâce de l'esclave de la Rivière-Noire; il revit ensuite les bords de la rivière des Trois-Mamelles, où elle s'assit, ne pouvant plus marcher, et la partie du bois où elle s'était égarée. Tous les lieux qui lui rappelaient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa tendre sœur; la rivière de la Montagne-Longue, ma petite maison, la cascade voisine, le papayer qu'elle avait planté, les pelouses où elle aimait à courir, les carrefours de la forêt où elle se plaisait à chanter, firent tour à tour couler ses larmes; et les mêmes échos qui avaient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs ne répétaient plus maintenant que ces mots dou-

loureux : « Virginie ! ô ma chère Virginie ! »

Dans cette vie sauvage et vagabonde, ses yeux se cavèrent, son teint jaunit, et sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs, et que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappelaient de si tristes souvenirs, et de le transférer dans quelque endroit de l'île où il eût beaucoup de dissipation. Pour cet effet, je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Williams, où il n'avait jamais été. L'agriculture et le commerce répandaient dans cette partie de l'île beaucoup de mouvement et de variété. Il y avait des troupes de charpentiers qui équarrissaient des bois, et d'autres qui les sciaient en planches; des voitures allaient et venaient le long de ces chemins; de grands troupeaux de bœufs et de chevaux y paissaient dans de vastes pâturages, et la campagne y était parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettait en plusieurs lieux la culture de diverses espèces de végétaux de l'Europe. On y voyait çà et là des moissons de blé dans la plaine, des tapis de

fraisiers dans les éclaircies des bois, et des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en donnant de la tension aux nerfs, y était même favorable à la santé des blancs. De ces hauteurs, situées vers le milieu de l'île et entourées de grands bois, on n'apercevait ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'église des Pamplemousses, ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes mêmes, qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus, du côté des plaines de Williams, qu'un long promontoire en ligne droite et perpendiculaire, d'où s'élèvent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines que je conduisis Paul. Je le tenais sans cesse en action, marchant avec lui au soleil et à la pluie, de jour et de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, et de donner le change à ses réflexions, par l'ignorance du lieu où nous étions, et du chemin que nous avions perdu. Mais tous les moyens que je tentais pour le distraire étaient inutiles.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mère et Mme de La Tour dans un état de langueur qui avait encore augmenté. Marguerite était la plus abattue. Les caractères vifs, sur lesquels glissent les peines légères, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit : « O mon bon voisin ! il m'a « semblé, cette nuit, voir Virginie vêtue de « blanc, au milieu de bocages et de jardins « délicieux. Elle m'a dit : Je jouis d'un bon- « heur digne d'envie. Ensuite elle s'est appro- « chée de Paul d'un air riant, et l'a enlevé avec « elle. Comme je m'efforçais de retenir mon « fils, j'ai senti que je quittais moi-même la « terre, et que je le suivais avec un plaisir inex- « primable. Alors j'ai voulu dire adieu à mon « amie; aussitôt je l'ai vue qui nous suivait avec « Marie et Domingue. Mais ce que je trouve « encore de plus étrange, c'est que Mme de « La Tour a fait, cette même nuit, un songe « accompagné des mêmes circonstances. »

Je lui répondis : « Mon amie, je crois que « rien n'arrive dans le monde sans la permis- « sion de Dieu. Les songes annoncent quelque- « fois la vérité. »

Mme de La Tour me fit le récit d'un songe tout à fait semblable qu'elle avait eu cette même nuit. Je n'avais jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la superstition ; je fus donc frappé de la concordance de leur songe, et je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vînt à se réaliser. Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi, entre autres Alexandre, César, les Scipion, les deux Caton et Brutus, qui n'étaient pas des esprits faibles. L'Ancien et le Nouveau Testament nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin, à cet égard, que de ma propre expérience, et j'ai éprouvé plus d'une fois que les songes sont des avertissements que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnements des choses qui surpassent la lumière de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant, si la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme a bien le pouvoir de faire parvenir ses

intentions jusqu'au bout du monde par des moyens secrets et cachés, pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploierait-elle pas de semblables pour la même fin? Un ami console son ami par une lettre qui traverse une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations, et vient apporter de la joie et de l'espérance à un seul homme; pourquoi le souverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie secrète, au secours d'une âme vertueuse qui ne met sa confiance qu'en lui seul? A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté, lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur?

Pourquoi douter des songes? La vie, remplie de tant de projets passagers et vains, est-elle autre chose qu'un songe?

Quoi qu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de Virginie. Marguerite vit venir sa fin, huit jours après celle de son fils, avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à Mme de La Tour, « dans l'espérance, lui dit-elle, d'une

« douce et éternelle réunion. La mort est le « plus grand des biens, ajouta-t-elle; on doit « la désirer. Si la vie est une punition, on doit « en souhaiter la fin; si c'est une épreuve, on « doit la demander courte. »

Le gouvernement prit soin de Domingue et de Marie, qui n'étaient plus en état de servir, et qui ne survécurent pas longtemps à leurs maîtresses. Pour le pauvre Fidèle, il était mort de langueur, à peu près dans le même temps que son maître.

J'amenai chez moi Mme de La Tour, qui se soutenait au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'âme incroyable. Elle avait consolé Paul et Marguerite jusqu'au dernier instant, comme si elle n'avait eu que leur malheur à supporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parlait chaque jour comme d'amis chéris qui étaient dans le voisinage. Cependant elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle priait Dieu de les lui pardonner, et d'apaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprîmes qu'elle était tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris, par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux, qu'elle était agitée de vapeurs qui lui rendaient la vie et la mort également insupportables. Tantôt elle se reprochait la fin prématurée de sa petite-nièce, et la perte de sa mère qui s'en était suivie. Tantôt elle s'applaudissait d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disait-elle, avaient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli : « Que n'envoie-t-on, « s'écriait-elle, ces fainéants périr dans nos « colonies ? »

Elle ajoutait que les idées d'humanité, de vertu, de religion, adoptées par tous les peuples, n'étaient que des inventions de la politique de leurs princes; puis se jetant tout à coup dans une extrémité opposée, elle s'abandonnait à des terreurs superstitieuses qui la remplissaient de frayeurs mortelles. Souvent son imagination lui représentait des campagnes de feu, des montagnes ardentes, où des spectres hideux erraient en l'appelant à grands cris. Elle se jetait aux

genoux de ses directeurs, et elle imaginait contre elle-même des tortures et des supplices ; car le Ciel, le juste Ciel, envoie aux âmes cruelles, même en cette vie, des supplices effroyables.

Ainsi elle parla plusieurs années, tour à tour athée et superstitieuse, ayant également en horreur la mort et la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence, fut le sujet même auquel elle avait sacrifié les sentiments de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passerait après elle à des parents qu'elle haïssait. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie ; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeur auxquels elle était sujette, la firent enfermer comme folle et mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses mêmes achevèrent sa perte ; et comme elles avaient endurci le cœur de celle qui les possédait, elles dénaturèrent de même le cœur de ceux qui les désiraient. Elle mourut donc, et, ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison pour connaître qu'elle était dépouillée et méprisée par les mêmes personnes qu'elle aurait voulu dépouiller.

On a mis auprès de Virginie, au pied des

mêmes roseaux, son ami Paul, et autour d'eux leurs tendres mères et leurs fidèles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles tertres, ni gravé d'inscription à leurs vertus; mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie; mais si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse, à consoler la pauvreté mécontente de son sort, à nourrir dans les jeunes cœurs le goût des biens naturels, l'amour du travail et la crainte des richesses.

La voix du peuple, qui se tait sur les monuments élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé LA PASSE DU SAINT-GÉRAN, du nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous apercevez à trois lieues d'ici, à demi couverte des flots de la mer, que *le Saint-Géran* ne

put doubler, la veille de l'ouragan, pour entrer dans le port, s'appelle le Cap Malheureux; et voici devant nous, au bout de ce vallon, la Baie du Tombeau, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable, comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille, et rendre les derniers devoirs à sa pudeur sur les mêmes rivages qu'elle avait honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis! mères infortunées! chère famille! ces bois qui vous donnaient leurs ombrages, ces fontaines qui coulaient pour vous, ces coteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever ces humbles cabanes. Vos chèvres sont devenues sauvages, vos vergers sont détruits, vos oiseaux sont enfuis, et on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfants, comme un voyageur qui erre sur la terre, où je suis resté seul.

En disant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes ; et les miennes avaient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

FIN DE PAUL ET VIRGINIE.

LA

CHAUMIÈRE

INDIENNE

AVANT-PROPOS

Voici un petit conte indien qui renferme plus de vérités que bien des histoires. Je l'avais destiné à augmenter la relation d'un voyage à l'Ile-de-France, publiée en 1773, et que je me propose de faire réimprimer avec des additions. Comme j'y parle des Indiens qui sont dans cette île, j'avais voulu y joindre un tableau des mœurs de ceux qui sont dans l'Inde, d'après des notes assez intéressantes que je m'étais procurées. J'en avais donc formé un épisode, que j'avais lié à une anecdote historique qui en fait le commencement. C'est à l'occasion d'une compagnie de savants anglais, envoyés il y a une trentaine d'années dans diverses

parties du monde, pour y recueillir des lumières sur plusieurs objets de science : j'y parle d'un d'entre eux, qui vint aux Indes pour concourir aux progrès de la vérité. Mais comme cet épisode formait un hors-d'œuvre dans mon ouvrage, j'ai jugé à propos de le publier séparément.

Je proteste ici que je n'ai eu aucune intention de jeter quelque ridicule sur les académies, quoique j'aie beaucoup à m'en plaindre, non par rapport à ma personne, mais à cause des intérêts de la vérité, qu'elles persécutent souvent quand elle contrarie leurs systèmes. Je suis d'ailleurs trop redevable à plusieurs savants anglais qui, sans me connaître, et par le seul amour des sciences, ont honoré mes *Études de la Nature* de leurs plus glorieux suffrages, qu'ils n'ont pas craint de publier, comme on peut le voir entre autres dans un extrait de leurs journaux rapporté par le *Moniteur français* le 9 février 1790. Le caractère que j'ai donné à un de leurs confrères est une preuve non équivoque de mon estime pour eux. Certainement j'ai dû regarder comme une démarche qui mérite toute la reconnaissance de leur nation, d'avoir cherché à importer des lumières des pays étrangers en Angleterre, ainsi que je considère celle d'en avoir ex-

porté d'Angleterre dans des pays sauvages, par les voyages de Cook et de Banks, comme digne de toute celle du genre humain. La première a été imitée depuis par le Danemark, et la seconde par la France; mais toutes deux bien malheureusement, puisque de douze savants voyageurs danois il n'en est revenu qu'un seul dans sa patrie, et que l'on n'a aucune nouvelle des deux vaisseaux de guerre français employés à cette mission d'humanité, et commandés par l'infortuné de Lapérouse. Ce n'est donc point la science elle-même que je blâme; mais j'ai voulu faire voir que les corps savants, par leur ambition, leur jalousie et leurs préjugés, ne servent que trop souvent d'obstacles à ses progrès.

Je me suis proposé un but encore plus utile, c'est de remédier aux maux dont l'humanité est affligée aux Indes. Ma devise est de secourir les malheureux, et j'étends ce sentiment à tous les hommes. Si la philosophie est venue autrefois des Indes en Europe, pourquoi ne retournerait-elle pas aujourd'hui de l'Europe civilisée aux Indes devenues barbares à leur tour? Il vient de se former à Calcutta une société de savants anglais, qui détruiront peut-être un jour les préjugés de l'Inde, et, par ce bienfait, compenseront les maux qu'y

ont apportés les guerres et le commerce des Européens. Pour moi, qui n'influe sur rien, afin de donner plus de faveur et de grâces à mes arguments, j'ai tâché de les revêtir de celles d'un conte. C'est avec des contes qu'on rend partout les hommes attentifs à la vérité.

Nous sommes tous d'Athène en ce point, et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

La Fontaine, liv. VIII, fab. 4.

LA

CHAUMIÈRE

INDIENNE.

Il y a environ trente ans qu'il se forma à Londres une compagnie de savants anglais qui entreprit d'aller chercher, dans diverses parties du monde, des lumières sur toutes les sciences, afin d'éclairer les hommes et de les rendre plus heureux. Elle était défrayée par une compagnie de souscripteurs de la même nation, composée de négociants, de lords, d'universités et de la famille royale d'Angleterre, à laquelle se joignirent quelques souverains du nord de l'Europe. Ces savants étaient au nombre de vingt, et la société royale de Londres avait donné à chacun d'eux un volume contenant l'état des questions dont il devait porter les solutions. Ces questions montaient au nombre de

trois mille cinq cents. Quoiqu'elles fussent toutes différentes pour chacun de ces docteurs, et convenables au pays où ils devaient voyager, elles étaient toutes liées entre elles, en sorte que la lumière répandue sur l'une devait nécessairement s'étendre sur toutes les autres. Le président de la société royale, qui les avait rédigées à l'aide de ses confrères, avait fort bien senti que l'éclaircissement d'une difficulté dépend souvent de la solution d'une autre, et celle-ci, d'une précédente; ce qui mène, dans la recherche de la vérité, bien plus loin qu'on ne pense. Enfin, pour me servir des expressions mêmes employées par le président dans leurs instructions, c'était le plus superbe édifice encyclopédique qu'aucune nation eût encore élevé aux progrès des connaissances humaines; ce qui prouve bien, ajoutait-il, la nécessité de corps académiques, pour mettre de l'ensemble dans les vérités dispersées par toute la terre.

Chacun de ces savants voyageurs avait, outre son volume de questions à éclaircir, la commission d'acheter, chemin faisant, les manuscrits les plus rares en tout genre, ou au moins de ne

rien épargner pour s'en procurer de bonnes copies. Pour cela, leurs souscripteurs leur avaient procuré à tous des lettres de recommandation pour les consuls, ministres et ambassadeurs de la Grande-Bretagne, qu'ils devaient trouver sur leur route, et, ce qui vaut encore mieux, de bonnes lettres de change, endossées par les plus fameux banquiers de Londres.

Le plus savant de ces docteurs, qui savait l'hébreu, l'arabe et l'indou, fut envoyé par terre aux Indes orientales, le berceau de tous les arts et de toutes les sciences. Il prit d'abord son chemin par la Hollande, et visita successivement la synagogue d'Amsterdam et le synode de Dordrecht; en France, la Sorbonne et l'Académie des sciences de Paris; en Italie, quantité d'académies, de muséums et de bibliothèques, entre autres le muséum de Florence, la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, et, à Rome, celle du Vatican. Étant à Rome, il balança si, avant de se diriger vers l'Orient, il irait en Espagne consulter la fameuse université de Salamanque; mais il aima mieux s'embarquer tout droit pour la Turquie. Il passa à Constantinople, où, pour son argent, un effendi le mit à même de feuilleter

tous les livres de la mosquée de Sainte-Sophie. De là il fut en Égypte, chez les cophtes ; puis chez les maronites du mont Liban, les moines du mont Carmel ; de là, à Sana, en Arabie ; ensuite à Ispahan, à Kandahar, Delhi, Agra ; enfin, après trois ans de course, il arriva sur les bords du Gange, à Bénarès, l'Athènes des Indes, où il conféra avec les brames. Sa collection d'anciennes éditions, de livres originaux, de manuscrits rares, de copies, d'extraits et d'annotations en tout genre, se trouva alors la plus considérable qu'aucun particulier eût jamais faite. Il suffit de dire qu'elle composait quatre-vintg-dix ballots pesant ensemble neuf mille cinq cent quarante-cinq livres, poids de Troyes (1). Il était sur le point de s'embarquer pour Londres avec une riche cargaison de lumières, plein de joie d'avoir surpassé les espérances de la société royale, lorsqu'une réflexion toute simple vint l'accabler de chagrin.

Il pensa qu'après avoir conféré avec les rabbins juifs, les ministres protestants, les surintendants des églises luthériennes, les docteurs

(1) Le poids de Troyes, autrement dit livre de Troyes en Troyenne (en anglais *pound Troy*) est de douze onces, poids de marc.

catholiques, les académiciens de Paris, de la Crusca, des Arcade, et de vingt-quatre autres des plus célèbres académies d'Italie; les papas grecs, les molahs turcs, les verbiests arméniens, les scidres et les casys persans, les cheiks arabes, les anciens parsis, les pandects indiens; loin d'avoir éclairci aucune des trois mille cinq cents questions de la société royale, il n'avait contribué qu'à en multiplier les doutes; et comme elles étaient toutes liées les unes aux autres, il s'ensuivait, au contraire de ce qu'avait pensé son illustre président, que l'obscurité d'une solution obscurcissait l'évidence d'une autre; que les vérités les plus claires étaient devenues tout à fait problématiques, et qu'il était même impossible d'en démêler aucune dans ce vaste labyrinthe de réponses et d'autorités contradictoires.

Le docteur en jugeait par un simple aperçu. Parmi ces questions, il y en avait à résoudre deux cents sur la théologie des Hébreux; quatre cent quatre-vingts sur celles des diverses communions de l'Église grecque et de l'Église romaine; trois cent douze sur l'ancienne religion des brames; cinq cent huit sur la langue san-

scrite ou sacrée ; trois sur l'état actuel du peuple indien ; deux cent onze sur le commerce des Anglais aux Indes ; sept cent vingt-neuf sur les anciens monuments des îles d'Éléphanta et de Salsette, dans le voisinage de l'île Bombay ; cinq sur l'antiquité du monde; six cent soixante-treize sur l'origine de l'ambre gris et sur les propriétés de diverses espèces de bézoards ; une sur la cause non encore examinée du cours de l'océan Indien, qui flue six mois vers l'orient et six mois vers l'occident ; et trois cent soixante-dix-huit sur les sources et les inondations périodiques du Gange. A cette occasion, le docteur était invité de recueillir, sur sa route, tout ce qu'il pourrait touchant les sources et les inondations du Nil, qui occupaient les savants de l'Europe depuis tant de siècles. Mais il jugea cette matière suffisamment débattue, et étrangère d'ailleurs à sa mission. Or, sur chacune des questions proposées par la société royale, il apportait, l'une dans l'autre, cinq solutions différentes, qui, pour les trois mille cinq cents questions, donnaient dix-sept mille cinq cents réponses ; et, en supposant que chacun de ses dix-neuf confrères en rapportât autant de son

côté, il s'ensuivait que la société royale aurait trois cent cinquante mille difficultés à résoudre avant de pouvoir établir aucune vérité sur une base solide. Ainsi toute leur collection, loin de faire converger chaque proposition vers un centre commun, suivant les termes de leurs instructions, les ferait au contraire diverger l'une de l'autre, sans qu'il fût possible de les rapprocher. Une autre réflexion faisait encore plus de peine au docteur : c'est que, quoiqu'il eût employé dans ses laborieuses recherches tout le sang-froid de son pays, et une politesse qui lui était particulière, il s'était fait des ennemis implacables de la plupart des docteurs avec lesquels il avait argumenté. Que deviendra donc, disait-il, le repos de mes compatriotes, quand je leur aurai rapporté dans mes quatre-vingt-dix ballots, au lieu de la vérité, de nouveaux sujets de doutes et de disputes ?

Il était au moment de s'embarquer pour l'Angleterre, plein de perplexité et d'ennui, lorsque les brames de Bénarès lui apprirent que le brame supérieur de la fameuse pagode de Jagrenat, ou Jagernat, située sur la côte d'Orixa, au bord de la mer, près d'une des em-

bouchures du Gange, était seul capable de résoudre toutes les questions de la société royale de Londres. C'était en effet le plus fameux pandect, ou docteur, dont on eût jamais ouï parler : on venait le consulter de toutes les parties de l'Inde et de plusieurs royaumes de l'Asie.

Aussitôt le docteur anglais partit pour Calcutta, et s'adressa au directeur de la compagnie anglaise des Indes, qui, pour l'honneur de sa nation et la gloire des sciences, lui donna, pour le porter à Jagrenat, un palanquin à tendelets de soie cramoisie, à glands d'or, avec deux relais de vigoureux coulis, ou porteurs, de quatre hommes chacun ; deux portefaix, un porteur d'eau, un porteur de gargoulette, pour le rafraîchir; un porteur de pipe, un porteur d'ombrelle, pour le couvrir du soleil le jour; un masalchi, ou porte-flambeau, pour la nuit; un fendeur de bois, deux cuisiniers, deux chameaux et leurs conducteurs, pour porter ses provisions et ses bagages; deux pions, ou coureurs, pour l'annoncer; quatre cipayes, ou reispoutes, montés sur des chevaux persans pour l'escorter, et un porte-étendard, avec son étendard aux armes d'Angleterre. On eût pris le docteur, avec son

bel équipage, pour un commis de la compagnie des Indes. Il y avait cependant cette différence que le docteur, au lieu d'aller chercher des présents, était chargé d'en faire. Comme on ne paraît point, aux Indes, les mains vides devant les personnes constituées en dignité, le directeur lui avait donné, aux frais de sa nation, un beau télescope et un tapis de pied de Perse pour le chef des brames, des chites superbes pour sa femme, et trois pièces de taffetas de la Chine, rouges, blanches et jaunes, pour faire des écharpes à ses disciples. Les présents chargés sur les chameaux, le docteur se mit en route dans son palanquin, avec le livre de la société royale.

Chemin faisant, il pensait à la question par laquelle il débuterait avec le chef des brames de Jagrenat; s'il commencerait par une des trois cent soixante-dix-huit qui avaient rapport aux sources et aux inondations du Gange, ou par celle qui regardait le cours alternatif et semi-annuel de la mer des Indes, qui pouvait servir à découvrir les sources et les mouvements périodiques de l'Océan par tout le globe. Mais, quoique cette question intéressât la physique

infiniment plus que toutes celles qui avaient été faites depuis tant de siècles sur les sources et les accroissements même du Nil, elle n'avait pas encore attiré l'attention même des savants de l'Europe. Il préférait donc d'interroger le brame sur l'universalité du déluge, qui a excité tant de disputes, ou, en remontant plus haut, s'il est vrai que le soleil ait changé plusieurs fois son cours, se levant à l'occident et se couchant à l'orient, suivant la tradition des prêtres de l'Égypte, rapportée par Hérodote; et même sur l'époque de la création de la terre, à laquelle les Indiens donnent plusieurs millions d'années d'antiquité. Quelquefois il trouvait qu'il serait plus utile de le consulter sur la meilleure sorte de gouvernement à donner à une nation, et même sur les droits de l'homme, dont il n'y a de code nulle part; mais ces dernières questions n'étaient pas dans son livre.

Cependant, disait le docteur, avant tout, il me semblerait à propos de demander au pandect indien par quel moyen on peut trouver la vérité; car, si c'est avec la raison, comme j'ai tâché de le faire jusqu'à présent, la raison varie chez tous les hommes: je dois lui demander

aussi où il faut chercher la vérité, car, si c'est dans les livres, ils se contredisent tous; et enfin s'il faut communiquer la vérité aux hommes, car, dès qu'on la leur fait connaître, on se brouille avec eux. Voilà trois questions préalables auxquelles notre illustre président n'a pas pensé. Si le brame de Jagrenat peut me les résoudre, j'aurai la clef de toutes les sciences, et, ce qui vaut encore mieux, je vivrai en paix avec tout le monde.

C'est ainsi que le docteur raisonnait avec lui-même. Après dix jours de marche, il arriva sur les bords du golfe du Bengale; il rencontra sur sa route quantité de gens qui revenaient de Jagrenat, tous enchantés de la science du chef des pandects, qu'ils venaient de consulter. Le onzième jour, au soleil levant, il aperçut la fameuse pagode de Jagrenat, bâtie sur le bord de la mer, qu'elle semblait dominer avec ses grands murs rouges et ses galeries, ses dômes et ses tourelles de marbre blanc. Elle s'élevait au centre de neuf avenues d'arbres toujours verts, qui divergent vers autant de royaumes. Chacune de ces avenues est formée d'une espèce d'arbre différente, de palmiers arecs, de tecques, de coco-

tiers, de manguiers, de lataniers, d'arbres de camphre, de bambous, de badamiers, d'arbres de sandal; et se dirige vers Ceylan, Golconde, l'Arabie, la Perse, le Thibet, la Chine, le royaume d'Ava, celui de Siam, et les îles de la mer des Indes. Le docteur arriva à la pagode par l'avenue de bambous, qui côtoie le Gange et les îles enchantées de son embouchure. Cette pagode, quoique bâtie dans une plaine, est si élevée, que l'ayant aperçue le matin, il ne put s'y rendre que vers le soir. Il fut véritablement frappé d'admiration quand il considéra de près sa magnificence et sa grandeur. Ses portes de bronze étincelaient des rayons du soleil couchant, et les aigles planaient autour de son faîte, qui se perdait dans les nues. Elle était entourée de grands bassins de marbre blanc, qui réfléchissaient au fond de leurs eaux transparentes ses dômes, ses galeries et ses portes : tout autour régnaient de vastes cours, et des jardins environnés de grands bâtiments où logeaient les brames qui la desservaient.

Les pions du docteur coururent l'annoncer, et aussitôt une troupe de jeunes bayadères sortit d'un des jardins, et vint au-devant de lui

en chantant et en dansant au son des tambours de basque. Elles avaient pour colliers des cordons de fleurs de mougris, et pour ceintures des guirlandes de fleurs de frangipanier. Le docteur, entouré de leurs parfums, de leurs danses et de leur musique, s'avança jusqu'à la porte de la pagode, au fond de laquelle il aperçut, à la clarté de plusieurs lampes d'or et d'argent, la statue de Jagrenat, la septième incarnation de Brama, en forme de pyramide, sans pieds et sans mains, qu'il avait perdus en voulant porter le monde pour le sauver *. A ses pieds étaient prosternés, la face contre terre, des pénitents, dont les uns promettaient, à haute voix, de se faire accrocher, le jour de sa fête, à son char, par les épaules ; et les autres, de se faire écraser sous ses roues. Quoique le spectacle de ces fanatiques, qui poussaient de profonds gémissements en prononçant leurs horribles vœux, inspirât une sorte de terreur, le docteur se préparait à entrer dans la pagode, lorsqu'un vieux brame, qui en gardait la porte, l'arrêta, et lui demanda quel était le sujet qui l'amenait.

* Voyez Kircher.

Lorsqu'il l'eut appris, il dit au docteur : « Qu'at-
« tendu sa qualité de frangui ou d'impur, il
« ne pouvait se présenter, ni devant Jagrenat,
« ni devant son grand prêtre, qu'il n'eût été
« lavé trois fois dans un des lavoirs du temple,
« et qu'il n'eût rien sur lui qui fût de la dé-
« pouille d'aucun animal ; mais surtout ni poil
« de vache, parce qu'elle est adorée des bra-
« mes ; ni poil de porc, parce qu'il leur est en
« horreur. — Comment ferai-je donc ? lui ré-
« pondit le docteur. J'apporte en présent, au
« chef des brames, un tapis de Perse, de poil
« de chèvre d'Angora ; des étoffes de la Chine,
« qui sont de soie. — Toutes choses, repartit le
« brame, offertes au temple de Jagrenat ou à
« son grand prêtre, sont purifiées par le don
« même ; mais il n'en peut être ainsi de vos
« habillements. » Il fallut donc que le docteur ôtât son surtout de laine d'Angleterre, ses souliers de peau de chèvre, et son chapeau de castor. Ensuite le vieux brame l'ayant lavé trois fois, le revêtit d'une toile de coton couleur de sandal, et le conduisit à l'entrée de l'appartement du chef des brames. Le docteur se préparait à y entrer, tenant sous son bras le livre

des questions de la société royale, lorsque son introducteur lui demanda de quelle matière ce livre était couvert. « Il est relié en veau, répondit le docteur. — Comment ! dit le brame hors de lui, ne vous ai-je pas prévenu que la vache était adorée des brames? et vous osez vous présenter devant leur chef avec un livre couvert de la peau d'un veau ! » Le docteur aurait été obligé d'aller se purifier dans le Gange, s'il n'eût abrégé toute difficulté en présentant quelques pagodes, ou pièces d'or, à son introducteur. Il laissa donc le livre des questions dans son palanquin; mais il s'en consolait en lui-même, en disant : « Au bout du compte, je n'ai que trois questions à faire à ce docteur indien. Je serai content s'il m'apprend par quel moyen on doit chercher la vérité, où on peut la trouver, et s'il faut la communiquer aux hommes. »

Le vieux brame introduisit donc le docteur anglais, revêtu de sa toile de coton, nu-tête et nu-pieds, chez le grand prêtre de Jagrenat, dans un vaste salon soutenu par des colonnes de bois de sandal. Les murs en étaient verts, étant corroyés de stuc mêlé de bouse de vache,

si brillant et si poli, qu'on pouvait s'y mirer. Le plancher était couvert de nattes très-fines de six pieds de long sur autant de large. Au fond du salon était une estrade entourée d'une balustrade de bois d'ébène, et sur cette estrade on entrevoyait, à travers un treillis de cannes d'Inde vernies en rouges, le vénérable chef des pandects avec sa barbe blanche, et trois fils de coton passés en bandoulière, suivant l'usage des brames. Il était assis sur un tapis jaune, les jambes croisées, dans un état d'immobilité si parfaite, qu'il ne remuait pas même les yeux. Quelques-uns de ses disciples chassaient des mouches autour de lui avec des éventails de queue de paon; d'autres brûlaient dans des cassolettes d'argent des parfums de bois d'aloès, et d'autres jouaient du tympanon sur un mode très-doux. Le reste, en grand nombre, parmi lesquels étaient des faquirs, des joguis et des santons, était rangé sur plusieurs files, des deux côtés de la salle, dans un profond silence, les yeux fixés en terre, et les bras croisés sur la poitrine.

Le docteur voulut d'abord s'avancer jusqu'au chef des pandects pour lui faire son compli-

ment ; mais son introducteur le retint à neuf nattes de là, en lui disant que les omrahs, ou grands seigneurs indiens, n'allaient pas plus loin ; que les rajahs, ou souverains de l'Inde, ne s'avançaient qu'à six nattes ; les princes, fils du Mogol, à trois ; et qu'on n'accordait qu'au Mogol l'honneur d'approcher jusqu'au vénérable chef, pour lui baiser les pieds.

Cependant plusieurs brames apportèrent jusqu'au pied de l'estrade le télescope, les chites, les pièces de soie et le tapis, que les gens du docteur avaient déposés à l'entrée de la salle ; et le vieux brame y ayant jeté les yeux, sans donner aucune marque d'approbation, on les emporta dans l'intérieur des appartements.

Le docteur anglais allait commencer un fort beau discours en langue indoue, lorsque son introducteur le prévint qu'il devait attendre que le grand prêtre l'interrogeât. Il le fit donc asseoir sur ses talons, les jambes croisées comme un tailleur, suivant l'usage du pays. Le docteur murmurait en lui-même de tant de formalités ; mais que ne fait-on pas pour trouver la vérité, après être venu la chercher aux Indes ?

Dès que le docteur se fut assis, la musique

se tut, et, après quelques moments d'un profond silence, le chef des pandects lui fit demander pourquoi il était venu à Jagrenat.

Quoique le grand prêtre de Jagrenat eût parlé en langage indou assez distinctement pour être entendu d'une partie de l'assemblée, sa parole fut portée par un faquir, qui la donna à un autre, et cet autre à un troisième, qui la rendit au docteur. Celui-ci répondit dans la même langue : « Qu'il était venu à Jagrenat consulter le chef des brames, sur sa grande réputation, pour savoir de lui par quel moyen on pourrait connaître la vérité. »

La réponse du docteur fut apportée au chef des pandects par les mêmes interlocuteurs qui avaient été chargés de la demande. Il en fut ainsi du reste du colloque.

Le vieux chef des pandects, après s'être un peu recueilli, répondit : « La vérité ne se peut connaître que par le moyen des brames. » Alors toute l'assemblée s'inclina, en admirant la réponse de son chef.

« Où faut-il chercher la vérité ? reprit assez vivement le docteur anglais. — Toute vérité, répondit le vieux docteur indien, est renfermée

dans les quatre beths, écrits il y a cent vingt mille ans dans la langue sanscrite, dont les seuls brames ont l'intelligence. »

A ces mots tout le salon retentit d'applaudissements.

Le docteur, reprenant son sang-froid, dit au grand prêtre de Jagrenat : « Puisque Dieu a renfermé la vérité dans les livres dont l'intelligence n'est réservée qu'aux brames, il s'ensuit donc que Dieu en a interdit la connaissance à la plupart des hommes, qui ignorent même s'il existe des brames : or, si cela était, Dieu ne serait pas juste.

— Brama l'a voulu ainsi, reprit le grand prêtre. On ne peut rien opposer à la volonté de Brama. »

Les applaudissements de l'assemblée redoublèrent. Dès qu'ils se furent apaisés, l'Anglais proposa sa troisième question :

« Faut-il communiquer la vérité aux hommes?

— Souvent, dit le vieux pandect, c'est prudent de la cacher à tout le monde; mais c'est un devoir de la dire aux brames.

— Comment! s'écria le docteur anglais en colère, il faut dire la vérité aux brames, qui

ne la disent à personne! En vérité, les brames sont bien injustes. »

A ces mots, il se fit un tumulte épouvantable dans l'assemblée. Elle avait entendu sans murmurer taxer Dieu d'injustice, mais il n'en fut pas de même quand elle s'entendit appliquer ce reproche. Les pandects, les faquirs, les santons, les joguis, les brames et leurs disciples voulaient argumenter tous à la fois contre le docteur anglais; mais le grand prêtre de Jagrenat fit cesser le bruit en frappant des mains et disant d'une voix très-distincte : « Les brames ne disputent point contre les docteurs de l'Europe. » Alors, s'étant levé, il se retira aux acclamations de toute l'assemblée, qui murmurait hautement contre le docteur, et lui aurait peut-être fait un mauvais parti sans la crainte des Anglais, dont le crédit est tout-puissant sur les bords du Gange. Le docteur étant sorti du salon, son introducteur lui dit : « Notre très-vénérable père vous aurait fait présenter, suivant l'usage, le sorbet, le betel et les parfums; mais vous l'avez fâché. — Ce serait à moi à me fâcher, reprit le docteur, d'avoir pris tant de peines inutiles. Mais de quoi donc votre chef

a-t-il à se plaindre ? — Comment ! reprit l'introducteur, vous voulez disputer contre lui ! Ne savez-vous pas qu'il est l'oracle des Indes, et que chacune de ses paroles est un rayon d'intelligence ? — Je ne m'en serais jamais douté, » dit le docteur en prenant son surtout, ses souliers et son chapeau. Le temps était à l'orage, et la nuit s'approchait ; il demanda à la passer dans un des logements de la pagode ; mais on lui refusa d'y coucher à cause qu'il était frangui. Comme la cérémonie l'avait fort altéré, il demanda à boire. On lui apporta de l'eau dans une gargoulette ; mais, dès qu'il y eut bu, on la cassa, parce que, comme frangui, il l'avait souillée en buvant à même Alors le docteur, très-piqué, appela ses gens, prosternés en adoration sur les degrés de la pagode ; et, étant remonté dans son palanquin, il se remit en route par l'allée des bambous, le long de la mer, à l'entrée de la nuit, et sous un ciel couvert de nuages. Chemin faisant, il se disait à lui-même : « Le proverbe indien est bien vrai : Tout Européen qui vient aux Indes gagne de la patience s'il n'en a pas, et il la perd s'il en a. Pour moi, j'ai perdu la mienne. Comment ! je ne pourrai

savoir par quel moyen on peut trouver la vérité, où il faut la chercher, et s'il faut la communiquer aux hommes? L'homme est donc condamné par toute la terre aux erreurs et aux disputes? c'était bien la peine de venir aux Indes consulter les brames! »

Pendant que le docteur raisonnait ainsi dans son palanquin, il survint un de ces ouragans qu'on appelle aux Indes un typhon. Le vent venait de la mer, et, faisant refluer les eaux du Gange, les brisait en écume contre les îles de son embouchure. Il enlevait de leurs rivages des colonnes de sable, et de leurs forêts des nuées de feuilles, qu'il emportait pêle-mêle à travers le fleuve et les campagnes, jusqu'au haut des airs. Quelquefois il s'engouffrait dans l'allée des bambous, et, quoique ces roseaux indiens fussent aussi élevés que les plus grands arbres, il les agitait comme l'herbe des prairies. On voyait, à travers les tourbillons de poussière et de feuilles, leur longue avenue toute ondoyante, dont une partie se renversait à droite et à gauche jusqu'à terre, tandis que l'autre se relevait en gémissant. Les gens du docteur, dans la crainte d'en être écrasés, ou d'être submergés

par les eaux du Gange, qui débordaient déjà leurs rivages, prirent leur chemin à travers les champs, en se dirigeant au hasard vers les hauteurs voisines. Cependant la nuit vint; et ils marchaient depuis trois heures dans l'obscurité la plus profonde, ne sachant où ils allaient, lorsqu'un éclair, fendant les nues et blanchissant tout l'horizon, leur fit voir bien loin sur leur droite la pagode de Jagrenat, les îles du Gange, la mer agitée, et tout près, devant eux, un petit vallon et un bois entre deux collines. Ils coururent s'y réfugier, et déjà le tonnerre faisait entendre ses lugubres roulements lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée du vallon. Il était flanqué de rochers et rempli de vieux arbres d'une grosseur prodigieuse. Quoique la tempête courbât leurs cimes avec d'horribles mugissements, leurs troncs monstrueux étaient inébranlables comme les rochers qui les environnaient. Cette portion de forêt antique paraissait l'asile du repos; mais il était difficile d'y pénétrer. Des rotins qui serpentaient à son orée couvraient le pied de ces arbres, et des lianes qui s'élançaient d'un tronc à l'autre ne présentaient de tous côtés qu'un rempart de feuillages où pa-

raissaient quelques cavernes de verdure, mais qui n'avaient point d'issue. Cependant les reispoutes s'y étant ouvert un passage avec leurs sabres, tous les gens de la suite y entrèrent avec le palanquin. Ils s'y croyaient à l'abri de l'orage, lorsque la pluie, qui tombait à verse, forma autour d'eux mille torrents. Dans cette perplexité, ils aperçurent, sous les arbres, dans le lieu le plus étroit du vallon, une lumière et une cabane. Le malsachi y courut pour allumer son flambeau; mais il revint un peu après, hors d'haleine, criant : « N'approchez pas d'ici, il y a un paria ! » Aussitôt la troupe effrayée cria : « Un paria ! un paria ! » Le docteur, croyant que c'était quelque animal féroce, mit la main sur ses pistolets. « Qu'est-ce qu'un paria? demanda-t-il à son porte-flambeau. — C'est, lui répondit celui-ci, un homme qui n'a ni foi ni loi. — C'est, ajouta le chef des reispoutes, un Indien de caste si infâme, qu'il est permis de le tuer, si on en est seulement touché. Si nous entrons chez lui, nous ne pouvons, de neuf lunes, mettre les pieds dans aucune pagode, et pour nous purifier, il faudra nous baigner neuf fois dans le Gange, et nous faire laver autant

de fois, de la tête aux pieds, d'urine de vache, par la main d'un brame. » Tous les Indiens s'écrièrent : « Nous n'entrerons point chez un paria. — Comment, dit le docteur à son porte-flambeau, avez-vous su que votre compatriote était paria, c'est-à-dire sans foi ni loi? — C'est, répondit le porte-flambeau, que, lorsque j'ai ouvert sa cabane, j'ai vu qu'il était couché avec son chien sur la même natte que sa femme, à laquelle il présentait à boire dans une corne de vache. » Tous les gens de la suite du docteur répétèrent : « Nous n'entrerons point chez un paria. — Restez ici si vous voulez, leur dit l'Anglais; pour moi, toutes les castes de l'Inde me sont égales lorsqu'il s'agit de me mettre à l'abri de la pluie. »

En disant ces mots, il sauta en bas de son palanquin, et prenant sous son bras son livre de questions avec son sac de nuit, et à la main ses pistolets et sa pipe, il s'en vint tout seul à la porte de la cabane. A peine y eut-il frappé, qu'un homme d'une physionomie fort douce vint lui en ouvrir la porte, et s'éloigna de lui aussitôt en lui disant : « Seigneur, je ne suis qu'un pauvre paria, qui ne suis pas digne de

vous recevoir; mais si vous jugez à propos de vous mettre à l'abri chez moi, vous m'honorerez beaucoup. — Mon frère, lui répondit l'Anglais, j'accepte de bon cœur votre hospitalité. » Cependant le paria sortit avec une torche à la main, une charge de bois sec sur son dos, et un panier plein de cocos et de bananes sous son bras; il s'approcha des gens de la suite du docteur, qui étaient à quelque distance de là, sous un arbre, et leur dit : « Puisque vous ne voulez pas me faire l'honneur d'entrer chez moi, voilà des fruits enveloppés de leurs écorces, que vous pouvez manger sans être souillés, et voilà du feu pour vous sécher et vous préserver des tigres. Que Dieu vous conserve! » Il rentra aussitôt dans sa cabane, et dit au docteur : « Seigneur, je vous le répète, je ne suis qu'un malheureux paria; mais comme à votre teint blanc et à vos habits je vois que vous n'êtes pas Indien, j'espère que vous n'aurez pas de répugnance pour les aliments que vous présentera votre pauvre serviteur. » En même temps il mit à terre, sur une natte, des mangues, des pommes de crème, des ignames, des patates cuites sous la cendre, des bananes gril-

lées, et un pot de riz accommodé au sucre et au lait de coco ; après quoi il se retira sur sa natte, auprès de sa femme et de son enfant, endormi près d'elle dans un berceau. « Homme vertueux, lui dit l'Anglais, vous valez beaucoup mieux que moi, puisque vous faites du bien à ceux qui vous méprisent. Si vous ne m'honorez pas de votre présence sur cette même natte, je croirai que vous me prenez moi-même pour un homme méchant, et je sors à l'instant de votre cabane, dussé-je être noyé par la pluie ou dévoré par les tigres. »

Le paria vint s'asseoir sur la même natte que son hôte, et ils se mirent tous deux à manger. Cependant le docteur jouissait du plaisir d'être en sûreté au milieu de la tempête. La cabane était inébranlable : outre qu'elle était dans le plus étroit du vallon, elle était bâtie sous un arbre de war ou figuier des banians, dont les branches, qui poussent des paquets de racines à leurs extrémités, forment autant d'arcades qui appuient le tronc principal. Le feuillage de cet arbre était si épais, qu'il n'y passait pas une goutte de pluie ; et, quoique l'ouragan fît entendre ses terribles mugissements entremêlés

des éclats de la foudre, la fumée du foyer qui sortait par le milieu du toit, et la lumière de la lampe, n'étaient pas même agitées. Le docteur admirait autour de lui le calme de l'Indien et de sa femme, encore plus profond que celui de ces éléments. Leur enfant, noir et poli comme l'ébène, dormait dans son berceau ; sa mère le berçait avec son pied, tandis qu'elle s'amusait à lui faire un collier avec des pois d'angoles rouges et noirs. Le père jetait alternativement sur l'un et sur l'autre des regards pleins de tendresse. Enfin, jusqu'au chien prenait part au bonheur commun ; couché avec un chat auprès du feu, il entr'ouvrait de temps en temps les yeux et soupirait en regardant son maître.

Dès que l'Anglais eut cessé de manger, le paria lui présenta un charbon de feu pour allumer sa pipe; et, ayant pareillement allumé la sienne, il fit un signe à sa femme, qui apporta sur sa natte deux tasses de coco, et une grande calebasse pleine de punch, qu'elle avait préparé pendant le souper, avec de l'eau, de l'arack, du jus de citron et du jus de canne de sucre.

Pendant qu'ils fumaient et buvaient alternativement, le docteur dit à l'Indien : « Je vous

crois un des hommes les plus heureux que j'aie jamais rencontrés, et par conséquent un des plus sages. Permettez-moi de vous faire quelques questions. Comment êtes-vous si tranquille au milieu d'un si terrible orage? Vous n'êtes cependant à couvert que par un arbre, et les arbres attirent la foudre. — Jamais, répondit le paria, la foudre n'est tombée sur un figuier des banians. — Voilà qui est fort curieux, reprit le docteur; c'est sans doute parce que cet arbre a une électricité négative comme le laurier? — Je ne vous comprends pas, repartit le paria, mais ma femme croit que c'est parce que le dieu Brama se mit un jour à l'abri sous son feuillage : pour moi, je pense que Dieu, dans ces climats orageux, ayant donné au figuier des banians un feuillage fort épais, et des arcades pour y mettre les hommes à l'abri de l'orage, il ne permet pas qu'ils soient atteints du tonnerre. — Votre réponse est bien religieuse, repartit le docteur. Ainsi c'est votre confiance en Dieu qui vous tranquillise. La conscience rassure mieux que la science. Dites-moi, je vous prie, de quelle secte vous êtes, car vous n'êtes d'aucune de celles des Indes, puisque aucun

Indien ne veut communiquer avec vous. Dans la liste des castes savantes que je devais consulter sur ma route, je n'y ai point trouvé celle des parias. Dans quel canton de l'Inde est votre pagode? — Partout, répondit le paria : ma pagode c'est la nature; j'adore son auteur au lever du soleil, et je le bénis à son coucher. Instruit par le malheur, jamais je ne refuse mon secours à un plus malheureux que moi. Je tâche de rendre heureux ma femme, mon enfant, et même mon chat et mon chien. J'attends la mort à la fin de ma vie, comme un doux sommeil à la fin du jour. — Dans quel livre avez-vous puisé ces principes? demanda le docteur. — Dans la nature, répondit l'Indien; je n'en connais pas d'autre. — Ah ! c'est un grand livre, dit l'Anglais; mais qui vous a appris à y lire? — Le malheur, reprit le paria : étant d'une caste réputée infâme dans mon pays, ne pouvant être Indien, je me suis fait homme; repoussé par la société, je me suis réfugié dans la nature. — Mais dans votre solitude vous avez au moins quelques livres? reprit le docteur. — Pas un seul, dit le paria, je ne sais même ni lire ni écrire. — Vous vous êtes épargné bien des

doutes, dit le docteur en se frottant le front. Pour moi, j'ai été envoyé d'Angleterre, ma patrie, pour chercher la vérité chez les savants de quantité de nations, afin d'éclairer les hommes et de les rendre plus heureux; mais, après bien des recherches vaines et des disputes fort graves, j'ai conclu que la recherche de la vérité était une folie, parce que, quand on la trouverait, on ne saurait à qui la dire sans se faire beaucoup d'ennemis. Parlez-moi sincèrement, ne pensez-vous pas comme moi? — Quoique je ne sois qu'un ignorant, répondit le paria, puisque vous me permettez de dire mon avis, je pense que tout homme est obligé de chercher la vérité pour son propre bonheur; autrement il sera avare, ambitieux, superstitieux, méchant, anthropophage même, suivant les préjugés ou les intérêts de ceux qui l'auront élevé. »

Le docteur, qui pensait toujours aux trois questions qu'il avait proposées au chef des pandects, fut ravi de la réponse du paria. « Puisque vous croyez, lui dit-il, que tout homme est obligé de chercher la vérité, dites-moi donc d'abord de quel moyen on doit se servir pour la trouver; car nos sens nous trompent, et notre

raison nous égare encore davantage. La raison diffère presque chez tous les hommes; elle n'est, je crois, au fond que l'intérêt particulier de chacun d'eux : voilà pourquoi elle est si variable par toute la terre. Il n'y a pas deux religions, deux nations, deux tribus, deux familles, que dis-je? il n'y a pas deux hommes qui pensent de la même manière. Avec quel sens donc doit-on chercher la vérité, si celui de l'intelligence n'y peut servir? — Je crois, répondit le paria, que c'est avec un cœur simple. Les sens et l'esprit peuvent se tromper, mais un cœur simple, encore qu'il puisse être trompé, ne trompe jamais.

— Votre réponse est profonde, dit le docteur. Il faut d'abord chercher la vérité avec son cœur, et non avec son esprit. Les hommes sentent tous de la même manière, et ils raisonnent différemment, parce que les principes de la vérité sont dans la nature, et que les conséquences qu'ils en tirent sont dans leurs intérêts. C'est donc avec un cœur simple qu'on doit chercher la vérité; car un cœur simple n'a jamais feint d'entendre ce qu'il n'entendait pas, et de croire ce qu'il ne croyait pas. Il n'aide point à se tromper

ni à tromper ensuite les autres : ainsi un cœur simple, loin d'être faible comme ceux de la plupart des hommes séduits par leurs intérêts, est fort et tel qu'il convient pour chercher la vérité et pour la garder. — Vous avez développé mon idée bien mieux que je n'aurais fait, reprit le paria. La vérité est comme la rosée du ciel : pour la conserver pure, il faut la recueillir dans un vase pur.

— C'est fort bien dit, homme sincère, reprit l'Anglais; mais le plus difficile reste à trouver. Où faut-il chercher la vérité? Un cœur simple dépend de nous, mais la vérité dépend des autres hommes. Où la trouvera-t-on, si ceux qui nous environnent sont séduits par leurs préjugés ou corrompus par leurs intérêts, comme ils le sont pour la plupart? J'ai voyagé chez beaucoup de peuples, j'ai fouillé leurs bibliothèques, j'ai consulté leurs docteurs, et je n'ai trouvé partout que contradictions, doutes et opinions mille fois plus variées que leurs langages. Si donc on ne trouve pas la vérité dans les plus célèbres dépôts des connaissances humaines, où faudra-t-il l'aller chercher? A quoi servira d'avoir un cœur simple parmi des hom-

mes qui ont l'esprit faux et le cœur corrompu? — La vérité me serait suspecte, répondit le paria, si elle ne venait à moi que par le moyen des hommes : ce n'est point parmi eux qu'il faut la chercher, c'est dans la nature. La nature est la source de tout ce qui existe; son langage n'est point inintelligible et variable comme celui des hommes et de leurs livres. Les hommes font des livres, mais la nature fait des choses. Fonder la vérité sur un livre, c'est comme si on la fondait sur un tableau ou sur une statue, qui ne peut intéresser qu'un pays, et que le temps altère chaque jour. Tout livre est l'art d'un homme, mais la nature est l'art de Dieu.

— Vous avez bien raison, reprit le docteur; la nature est la source des vérités naturelles; mais où est, par exemple, la source des vérités historiques, si ce n'est dans les livres? Comment donc s'assurer aujourd'hui de la vérité d'un fait arrivé il y a deux mille ans? Ceux qui nous les ont transmis étaient-ils sans préjugés, sans esprit de parti? avaient-ils un cœur simple? D'ailleurs les livres mêmes qui nous le transmettent n'ont-ils pas besoin de copistes, d'imprimeurs, de commentateurs, de traducteurs,

et tous ces gens là n'altèrent-ils pas plus ou moins la vérité? Comme vous le dites fort bien, un livre n'est que l'art d'un homme. Il faut donc renoncer à toute vérité historique, puisqu'elle ne peut nous parvenir que par le moyen des hommes, sujets à l'erreur. — Qu'importe à notre bonheur, dit l'Indien, l'histoire des choses passées? L'histoire de ce qui est, est l'histoire de ce qui a été et de ce qui sera.

— Fort bien, dit l'Anglais; mais vous conviendrez que les vérités morales sont nécessaires au bonheur du genre humain. Comment donc les trouver dans la nature? Les animaux s'y font la guerre, s'entre-tuent et se dévorent; les éléments mêmes combattent contre les éléments : les hommes en agiront-ils de même entre eux? — Oh! non, répondit le bon paria; mais chaque homme trouvera la règle de sa conduite dans son propre cœur, si son cœur est simple. La nature y a mis cette loi : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas que les autres vous fissent. — Il est vrai, reprit le docteur, elle a réglé les intérêts du genre humain sur les nôtres; mais les vérités religieuses, comment les découvrira-t-on parmi tant de tra-

ditions et de cultes qui divisent les nations? — Dans la nature même, répondit le paria *; si nous la considérons avec un cœur simple, nous y verrons Dieu dans sa puissance, son intelligence et sa bonté; et comme nous sommes faibles, ignorants et misérables, en voilà assez pour nous engager à l'adorer, à le prier et à l'aimer toute notre vie, sans disputer.

— Admirablement! repartit l'Anglais; mais maintenant, dites-moi, quand on a découvert une vérité, faut-il en faire part aux autres hommes? Si vous la publiez, vous serez persécuté par une infinité de gens qui vivent dans l'erreur contraire, en assurant que cette erreur même est la vérité, et que tout ce qui tend à la détruire est l'erreur elle-même. — Il faut, répondit le paria, dire la vérité aux hommes qui ont le cœur simple, c'est-à-dire aux gens de bien qui la cherchent, et non aux méchants qui la repoussent. La vérité est une perle fine, et le mé-

* C'est un idolâtre qui parle, et qui ne peut plaire à Dieu qu'en suivant les lois de la nature; de plus, c'est un idolâtre irrité de la conduite des hommes à son égard. La religion catholique exige un autre ordre de croyances et inspire d'autres sentiments.

chant un crocodile qui ne peut la mettre à ses oreilles, parce qu'il n'en a pas. Si vous jetez une perle à un crocodile, au lieu de s'en parer, il voudra la dévorer ; il se cassera les dents, et de fureur il se jettera sur vous.

— Il ne me reste qu'une objection à vous faire, dit l'Anglais, c'est qu'il s'ensuit de ce que vous venez de dire, que les hommes sont condamnés à l'erreur, quoique la vérité leur soit nécessaire ; car, puisqu'ils persécutent ceux qui la leur disent, quel est le docteur qui osera les instruire? — Celui, répondit le paria, qui persécute lui-même les hommes pour la leur apprendre : le malheur. — Oh ! pour cette fois, homme de la nature, reprit l'Anglais, je crois que vous vous trompez. Le malheur jette les hommes dans la superstition ; il abat le cœur et l'esprit. Plus les hommes sont misérables, plus ils sont vils, crédules et rampants. — C'est qu'ils ne sont pas assez malheureux, repartit le paria. Le malheur ressemble à la montagne noire de Bember, aux extrémités du royaume brûlant de Lahor : tant que vous la montez, vous ne voyez devant vous que de stériles rochers ; mais quand vous êtes au sommet, vous apercevez le ciel

sur votre tête, et à vos pieds le royaume de Cachemire.

— Charmante et juste comparaison ! reprit le docteur; chacun, en effet, a dans la vie sa montagne à grimper. La vôtre, vertueux solitaire, a dû être bien rude, car vous êtes élevé pardessus tous les hommes que je connais. Vous avez donc été bien malheureux ? Mais, dites-moi d'abord, pourquoi votre caste est-elle si avilie dans l'Inde, et celle des brames si honorée ? Je viens de chez le supérieur de la pagode de Jagrenat, qui ne pense pas plus que son idole, et qui se fait adorer comme un dieu. — C'est, répondit le paria, parce que les brames disent que, dans l'origine, ils sont sortis de la tête du dieu Brama, et que les parias sont descendus de ses pieds. Ils ajoutent, de plus, qu'un jour Brama, en voyageant, demanda à manger à un paria, qui lui présenta de la chair humaine; depuis cette tradition, leur caste est honorée, et la nôtre est maudite dans toute l'Inde. Il ne nous est pas permis d'approcher des villes, et tout naïre ou reispoute peut nous tuer, si nous l'approchons seulement à la portée de notre haleine. — Par saint George ! s'écria l'Anglais,

voilà qui est bien fou et bien injuste ! Comment les brames ont-ils pu persuader une pareille sottise aux Indiens ? — En la leur apprenant dès l'enfance, dit le paria, et en la leur répétant sans cesse ; les hommes s'instruisent comme les perroquets. — Infortuné, dit l'Anglais, comment avez-vous fait pour vous tirer de l'abîme de l'infamie où les brames vous avaient jeté en naissant ? Je ne trouve rien de plus désespérant pour un homme que de le rendre vil à ses propres yeux : c'est lui ôter la première des consolations; car la plus sûre de toutes est celle qu'on trouve à rentrer en soi-même.

— Je me suis dit d'abord, reprit le paria : L'histoire du dieu Brama est-elle bien vraie ? il n'y a que les brames, intéressés à se donner une origine céleste, qui la racontent. Ils ont sans doute imaginé qu'un paria avait voulu rendre Brama anthropophage, pour se venger des parias qui refusaient de croire ce qu'ils débitaient de leur sainteté. Enfin, je me dis : Je suppose que je sois haï de Dieu, qui me fait du bien ; je veux tâcher de me rendre agréable à lui, en faisant, à son exemple, du bien à ceux que je devrais haïr.

— Mais, lui demanda l'Anglais, comment faisiez-vous pour vivre, étant repoussé de tout le monde? — D'abord, dit l'Indien, je me dis : Si tout le monde est ton ennemi, sois à toi-même ton ami. Ton malheur n'est pas au-dessus des forces d'un homme. Quelque grande que soit la pluie, un petit oiseau n'en reçoit qu'une goutte à la fois. J'allais dans les bois et le long des rivières chercher à manger ; mais je n'y recueillais le plus souvent que quelque fruit sauvage, et j'avais à craindre les bêtes féroces : ainsi je connus que la nature n'avait presque rien fait pour l'homme seul, et qu'elle avait attaché mon existence à cette même société qui me rejetait de son sein. Je fréquentais alors des champs abandonnés, qui sont en grand nombre dans l'Inde, et j'y rencontrais toujours quelque plante comestible qui avait survécu à la ruine de ses cultivateurs. Je voyageais ainsi de province en province, assuré de trouver partout ma subsistance dans les débris de l'agriculture.

Quand je trouvais les semences de quelque végétal utile, je les ressemais, en disant : Si ce n'est pas pour moi, ce sera pour d'autres. Je me trouvais moins misérable en voyant que je

pouvais faire quelque bien. Il y avait une chose que je désirais passionnément : c'était d'entrer dans quelques villes. J'admirais de loin leurs remparts et leurs tours, le concours prodigieux de barques sur leurs rivières, et de caravanes sur leurs chemins, chargées de marchandises qui y abordaient de tous les points de l'horizon ; les troupes de gens de guerre qui y venaient monter la garde du fond des provinces ; les marches des ambassadeurs avec leurs suites nombreuses, qui y arrivaient des royaumes étrangers pour y notifier des événements heureux, ou pour y faire des alliances. Je m'approchais le plus qu'il m'était permis de leurs avenues, contemplant avec étonnement les longues colonnes de poussière que tant de voyageurs y faisaient lever, et je tressaillais de désir à ce bruit confus qui sort des grandes villes, et qui, dans les campagnes voisines, ressemble au murmure des flots qui se brisent sur les rivages de la mer. Je me disais : Une congrégation d'hommes de tant d'États différents, qui mettent en commun leur industrie, leurs richesses et leur joie, doit faire d'une ville un séjour de délices. Mais s'il ne m'est pas permis d'en appro-

cher pendant le jour, qui m'empêche d'y entrer pendant la nuit ? Une faible souris, qui a tant d'ennemis, va et vient où elle veut à la faveur des ténèbres, elle passe de la cabane du pauvre dans le palais des rois. Pour jouir de la vie, il suffit de la lumière des étoiles : pourquoi me faut-il celle du soleil ? C'était aux environs de Delhi que je faisais ces réflexions ; elles m'enhardirent au point que j'entrai dans la ville avec la nuit : j'y pénétrai par la porte de Lahor. D'abord je parcourus une longue rue solitaire, formée, à droite et à gauche, de maisons bordées de terrasses, portées par des arcades, où sont les boutiques des marchands. De distance à autre, je rencontrais de grands caravansérais bien fermés, et de vastes bazars ou marchés, où régnait le plus grand silence. En approchant de l'intérieur de la ville, je traversai le superbe quartier des omrahs, rempli de palais et de jardins situés le long de la Gemma. Tout y retentissait du bruit des instruments et des chansons des bayadères, qui dansaient sur le bord du fleuve, à la lueur des flambeaux. Je me présentai à la porte d'un jardin pour jouir d'un si doux spectacle ; mais j'en fus re-

poussé par des esclaves qui en chassaient les misérables à coups de bâton. En m'éloignant du quartier des grands, je passai près de plusieurs pagodes de ma religion, où un grand nombre d'infortunés, prosternés à terre, se livraient aux larmes. Je me hâtai de fuir à la vue de ces monuments de la superstition et de la terreur. Plus loin, les voix perçantes des mollahs, qui annonçaient du haut des airs les heures de la nuit, m'apprirent que j'étais au pied des minarets d'une mosquée. Près de là étaient les factoreries des Européens, avec leurs pavillons, et des gardiens qui criaient sans cesse : *Kaber-dar!* Prenez garde à vous ! Je côtoyai ensuite un grand bâtiment, que je reconnus pour une prison, au bruit des chaînes et aux gémissements qui en sortaient; j'entendis bientôt les cris de la douleur dans un vaste hôpital, d'où l'on sortait des chariots pleins de cadavres. Chemin faisant, je rencontrai des voleurs qui fuyaient le long des rues, des patrouilles de gardes qui couraient après eux; des groupes de mendiants qui, malgré les coups de rotin, sollicitaient aux portes des palais quelques débris de leurs festins; et enfin, après une longue marche dans la

même rue, je parvins à une place immense, qui entoure la forteresse habitée par le Grand Mogol. Elle était couverte de tentes de rajahs ou nababs de sa garde, et de leurs escadrons, distingués les uns des autres par des flambeaux, des étendards et de longues cannes terminées par des queues de vaches du Tibet. Un large fossé, plein d'eau et hérissé d'artillerie, faisait, comme la place, le tour de la forteresse. Je considérai, à la clarté des feux de la garde, les tours du château qui s'élevaient jusqu'aux nues, et la longueur de ses remparts qui se perdaient dans l'horizon. J'aurais bien voulu y pénétrer, mais de grands korahs ou fouets, suspendus à des poteaux, m'ôtèrent même le désir de mettre le pied dans la place. Je me tins donc à une de ses extrémités, auprès de quelques nègres esclaves, qui me permirent de me reposer auprès d'un feu autour duquel ils étaient assis. De là je considérai avec admiration le palais impérial, et je me dis : C'est donc ici que demeure le plus heureux des hommes ! c'est pour son obéissance que tant de religions prêchent; pour sa gloire, que tant d'ambassadeurs arrivent; pour ses trésors, que tant de

provinces s'épuisent; pour ses voluptés, que tant de caravanes voyagent; et pour sa sûreté, que tant d'hommes armés veillent en silence!

« Pendant que je faisais ces réflexions, de grands cris de joie se firent entendre dans toute la place, et je vis passer huit chameaux décorés de banderoles. J'appris qu'ils étaient chargés de têtes de rebelles, que les généraux du Mogol lui envoyaient de la province du Décan, où un de ses fils, qu'il en avait nommé gouverneur, lui faisait la guerre depuis trois ans. Un peu après arriva, à bride abattue, un courrier monté sur un dromadaire; il venait annoncer la perte d'une ville frontière de l'Inde, par la trahison d'un de ses commandants qui l'avait livrée au roi de Perse. A peine ce courrier était passé, qu'un autre, envoyé par le gouverneur du Bengale, vint apporter la nouvelle que les Européens, auxquels l'empereur avait accordé, pour le bien du commerce, un comptoir à l'embouchure du Gange, y avaient bâti une forteresse, et s'y étaient emparés de la navigation du fleuve. Quelques moments après l'arrivée de ces deux courriers, on vit sortir du château un officier à la tête d'un détachement

des gardes. Le Mogol lui avait ordonné d'aller dans le quartier des omrahs, d'en amener trois des principaux, chargés de chaînes, accusés d'être d'intelligence avec les ennemis de l'État. Il avait fait arrêter la veille un mollah qui faisait dans ses discours l'éloge du roi de Perse, et disait hautement que l'empereur des Indes était infidèle, parce que, contre la loi de Mahomet, il buvait du vin. Enfin, on assurait qu'il venait de faire étrangler et jeter dans la Gemma une de ses femmes et deux capitaines de sa garde, convaincus d'avoir trempé dans la rébellion de son fils. Pendant que je réfléchissais sur ces tragiques événements, une longue colonne de feu s'éleva tout à coup des cuisines du sérail; ses tourbillons de fumée se confondaient avec les nuages, et sa lueur rouge éclairait les tours de la forteresse, ses fossés, la place, les minarets des mosquées, et s'étendait jusqu'à l'horizon. Aussitôt les grosses timbales de cuivre et les karnas, ou grands hautbois de la garde, sonnèrent l'alarme avec un bruit épouvantable : des escadrons de cavalerie se répandirent dans la ville, enfonçant les portes des maisons voisines du château, et forçant, à grands coups de

korahs, leurs habitants d'accourir au feu. J'éprouvai aussi moi-même combien le voisinage des grands est dangereux aux petits. Les grands sont comme le feu, qui brûle même ceux qui lui jettent de l'encens, s'ils en approchent de trop près. Je voulus m'échapper, mais toutes les avenues de la place étaient fermées. Il m'eût été impossible d'en sortir, si, par la providence de Dieu, le côté où je m'étais mis n'eût été celui du sérail. Comme les eunuques en déménageaient les femmes sur des éléphants, ils facilitèrent mon évasion ; car, si partout les gardes obligeaient, à coups de fouet, les hommes de venir au secours du château, les éléphants, à coups de trompe, les forçaient de s'en éloigner. Ainsi, tantôt poursuivi par les uns, tantôt poursuivi par les autres, je sortis de cet affreux chaos, et, à la clarté de l'incendie, je gagnai l'autre extrémité du faubourg, où, sous des huttes, loin des grands, le peuple reposait en paix de ses travaux. Ce fut là que je commençai à respirer; je me dis : J'ai donc vu une ville ! j'ai vu la demeure des maîtres des nations ! Oh ! de combien de maîtres ne sont-ils pas eux-mêmes les esclaves ! Ils obéissent,

jusque dans le temps du repos, aux voluptés, à l'ambition, à la superstition, à l'avarice; ils ont à craindre, même dans le sommeil, une foule d'êtres misérables et malfaisants dont ils sont entourés : des voleurs, des mendiants, des courtisanes, des incendiaires, et jusqu'à leurs soldats, leurs grands et leurs prêtres. Que doit-ce être d'une ville pendant le jour, si elle est ainsi troublée pendant la nuit? Les maux de l'homme croissant avec ses jouissances, combien l'empereur, qui les réunit toutes, n'est-il pas à plaindre! Il a à redouter les guerres civiles et étrangères, et les objets mêmes qui font sa consolation et sa défense, ses généraux, ses gardes, ses mollahs, ses femmes et ses enfants. Les fossés de sa forteresse ne sauraient arrêter les fantômes de la superstition; ni ses éléphants, si bien dressés, repousser loin de lui les noirs soucis. Pour moi, je ne crains rien de tout cela; aucun tyran n'a d'empire sur mon corps ni sur mon âme; je peux servir Dieu suivant ma conscience, et je n'ai rien à redouter d'aucun homme, si je ne me tourmente moi-même : en vérité un paria est moins malheureux qu'un empereur. En disant ces mots,

les larmes me vinrent aux yeux, et, tombant à genoux, je remerciai le Ciel qui, pour m'apprendre à supporter mes maux, m'en avait montré de plus intolérables que les miens.

« Depuis ce temps, je n'ai fréquenté dans Delhi que les faubourgs. De là je voyais les étoiles éclairer les habitations des hommes et se confondre avec leurs feux, comme si le ciel et la ville n'eussent fait qu'un même domaine. Quand la lune venait éclairer ce paysage, j'y apercevais d'autres couleurs que celles du jour; j'admirais les tours, les maisons et les arbres, à la fois argentés et couverts de crêpes, qui se reflétaient au loin dans les eaux de la Gemma; je parcourais en liberté de grands quartiers solitaires et silencieux, et il me semblait alors que toute la ville était à moi : cependant l'humanité m'y aurait refusé une poignée de riz, tant les brames m'y avaient rendu odieux ! Ne pouvant donc trouver à vivre parmi les vivants, je cherchais parmi les morts; j'allais dans les cimetières manger sur les tombeaux les mets offerts par la piété des parents. C'était dans ces lieux que j'aimais à réfléchir; je me disais : C'est ici la ville de paix ; ici ont disparu la puis-

sance et l'orgueil, l'innocence et la vertu sont en sûreté ; ici sont mortes toutes les craintes de la vie, même celle de mourir ; c'est ici l'hôtellerie où pour toujours le charretier a dételé, et où le paria repose. Dans ces pensées, je trouvais la mort désirable, et je venais à mépriser la terre ; je considérais l'orient, d'où sortait à chaque instant une multitude d'étoiles. Quoique leurs destins me fussent inconnus, je sentais qu'ils étaient liés avec ceux des hommes, et que la nature, qui a fait ressortir à leurs besoins tant d'objets qu'ils ne voient pas, y avait au moins attaché ceux qu'elle offrait à leur vue. Mon âme s'élevait donc dans le firmament avec les astres ; et, lorsque l'aurore venait joindre à leurs douces et éternelles clartés ses teintes de rose, je me croyais aux portes du ciel. Mais, dès que ses feux doraient les sommets des pagodes, je disparaissais comme une ombre ; j'allais, loin des hommes, me reposer dans les champs au pied d'un arbre, où je m'endormais au chant des oiseaux.

— Homme sensible et infortuné, dit l'Anglais, votre récit est bien touchant. Croyez-moi, la plupart des villes ne méritent d'être vues que

la nuit. Après tout, la nature a des beautés nocturnes qui ne sont pas les moins touchantes; un poëte fameux de mon pays n'en a pas célébré d'autres. Mais, dites-moi, comment enfin avez-vous fait pour vous rendre heureux à la lumière du jour?

— C'était déjà beaucoup d'être heureux la nuit, reprit l'Indien. Mais si la solitude a ses jouissances, elle a ses privations; elle paraît à l'infortuné un port tranquille, d'où il voit s'écouler les passions des autres hommes sans en être ébranlé; mais, pendant qu'il se félicite de son immobilité, le temps l'entraîne lui-même. On ne jette point l'ancre dans le fleuve de la vie; il emporte également celui qui lutte contre son cours et celui qui s'y abandonne, le sage comme l'insensé; et tous deux arrivent à la fin de leurs jours, l'un après en avoir abusé, et l'autre sans en avoir joui. Je ne voulais pas être plus sage que la nature, ni trouver mon bonheur hors des lois qu'elle a prescrites à l'homme. Je désirais surtout un ami à qui je pusse communiquer mes plaisirs et mes peines. Je le cherchai longtemps parmi mes égaux; mais je n'y vis que des envieux. Cependant j'en trouvai un

sensible, reconnaissant, fidèle et inaccessible aux préjugés : à la vérité, ce n'était pas dans mon espèce, mais dans celle des animaux : c'était ce chien que vous voyez. On l'avait exposé, tout petit, au coin d'une rue, où il était près de mourir de faim. Il me toucha de compassion : je l'élevai; il s'attacha à moi, et je m'en fis un compagnon inséparable. Ce n'était pas assez; il me fallait un ami plus malheureux qu'un chien, qui connût tous les maux de la société humaine, et qui m'aidât à les supporter; qui ne désirât que les biens de la nature, et avec qui je pusse en jouir. Ce n'est qu'en s'entrelaçant que deux faibles arbrisseaux résistent à l'orage. La Providence combla mes désirs en me donnant une bonne femme. Ce fut à la source de mes malheurs que je trouvai celle de mon bonheur. Une nuit que j'étais au cimetière des brames, j'aperçus, au clair de la lune, une jeune bramine, à demi couverte de son voile jaune. A l'aspect d'une femme du sang de mes tyrans, je reculai d'horreur ; mais je m'en rapprochai de compassion, en voyant le soin dont elle était occupée. Elle mettait à manger sur un tertre qui couvrait les cendres de sa mère, brûlée depuis peu toute

vive, avec le corps de son père, suivant l'usage de sa caste; et elle y brûlait de l'encens, pour appeler son ombre. Les larmes me vinrent aux yeux, en voyant une personne plus infortunée que moi. Je me dis : Hélas! je suis lié des liens de l'infamie, mais tu l'es de ceux de la gloire. Au moins je vis tranquille au fond de mon précipice; et toi, toujours tremblante sur le bord du tien. Le même destin qui t'a enlevé ta mère, te menace aussi de t'enlever un jour. Tu n'as reçu qu'une vie, et tu dois mourir de deux morts : si ta propre mort ne te fait descendre au tombeau, celle de ton époux t'y entraînera toute vivante. Je pleurais, et elle pleurait : nos yeux baignés de larmes se rencontrèrent, et se parlèrent comme ceux des malheureux; elle détourna les siens, s'enveloppa de son voile, et se retira. La nuit suivante, je revins au même lieu. Cette fois, elle avait mis une plus grande provision de vivres sur le tombeau de sa mère : elle avait jugé que j'en avais besoin; et, comme les brames empoisonnent souvent leurs mets funéraires pour empêcher les parias de les manger, pour me rassurer sur l'usage des siens, elle n'y avait apporté que des fruits. Je

fus touché de cette marque d'humanité; et pour lui témoigner le respect que je portais à son offrande filiale, au lieu de prendre ses fruits, j'y joignis des fleurs; c'étaient des pavots, qui exprimaient la part que je prenais à sa douleur. La nuit suivante, je vis avec joie qu'elle avait approuvé mon hommage, les pavots étaient arrosés, et elle avait mis un nouveau panier de fruits. Quelques nuits s'écoulèrent sans que je la visse paraître, et je commençais déjà à former de tristes conjectures. Pendant plusieurs nuits je la cherchai inutilement auprès du tombeau, et déjà je me livrais à la plus amère douleur, en me voyant ainsi méprisé et abandonné de tous les hommes, lorsqu'elle se présenta à mes yeux languissante et abattue. « Infortunée que je suis, me dit-elle, bientôt je ne serai plus. Il faut, à l'exemple de ma mère, que j'accompagne au bûcher mon époux qui vient de mourir : il était vieux, je l'épousai enfant : adieu, retire-toi, et oublie-moi, dans trois jours je ne serai qu'un peu de cendre. » En disant ces mots elle soupira. Pour moi, pénétré de douleur, je lui dis : « Malheureuse bramine! la nature a rompu les liens que la so-

ciété vous avait donnés ; achevez de rompre ceux de la superstition : vous le pouvez en me prenant pour votre époux. — Quoi ! reprit-elle en pleurant, j'échapperais à la mort pour vivre avec toi dans l'opprobre ! Non, laisse-moi mourir. — A Dieu ne plaise, m'écriai-je, que je ne vous tire de vos maux que pour vous plonger dans les miens ! Chère bramine, fuyons ensemble au fond des forêts, il vaut encore mieux se fier aux tigres qu'aux hommes. Mais le Ciel, dans qui j'espère, ne nous abandonnera pas. Fuyons ; la nuit, ton malheur, ton innocence, tout nous favorise. Hâtons-nous, veuve infortunée ; déjà ton bûcher se prépare, et ton époux mort t'y appelle. Pauvre liane renversée ! appuie-toi sur moi, je serai ton palmier. » Alors elle jeta, en gémissant, un regard sur le tombeau de sa mère, puis vers le ciel. Aussitôt je la saisis par le bras, et nous nous mîmes en route Je jetai son voile dans le Gange, pour faire croire à ses parents qu'elle s'y était noyée. Nous marchâmes pendant plusieurs nuits le long du fleuve, nous cachant le jour dans des rizières. Enfin nous arrivâmes dans cette contrée que la guerre autrefois a dépeuplée d'habitants.

Je pénétrai au fond de ce bois, où j'ai bâti cette cabane et planté un petit jardin : nous y vivons très-heureux. Je révère ma femme comme le soleil, et je l'aime comme la lune. Dans cette solitude, nous nous tenons lieu de tout : nous étions méprisés de tout le monde; mais, comme nous nous estimons mutuellement, les louanges que je lui donne ou celles que j'en reçois nous paraissent plus douces que les applaudissements d'un peuple. » En disant ces mots, il regardait son enfant dans son berceau, et sa femme qui versait des larmes de joie.

Le docteur, en essuyant les siennes, dit à son hôte : « En vérité, ce qui est honneur chez les hommes est souvent digne de leur mépris, et ce qui est méprisé d'eux mérite souvent d'en être honoré. Mais Dieu est juste; vous êtes mille fois plus heureux dans votre obscurité que le chef des brames de Jagrenat dans toute sa gloire. Il est exposé, ainsi que sa caste, à toutes les révolutions de la fortune ; c'est sur les brames que tombent la plupart des fléaux des guerres civiles et étrangères qui désolent votre beau pays depuis tant de siècles; c'est à eux qu'on s'adresse souvent pour avoir des contri-

butions forcées, à cause de l'empire qu'ils exercent sur l'opinion des peuples. Mais, ce qu'il y a de plus cruel pour eux, ils sont les premières victimes de leur religion inhumaine. A force de prêcher l'erreur, ils s'en pénètrent eux-mêmes au point de perdre le sentiment de la vérité, de la justice, de l'humanité, de la piété ; ils sont liés des chaînes de la superstition dont ils veulent captiver leurs compatriotes ; ils sont forcés à chaque instant de se laver, de se purifier et de s'abstenir d'une multitude de jouissances innocentes ; enfin, ce qu'on ne peut dire sans horreur, par une suite de leurs dogmes barbares, ils voient brûler vives leurs parentes, leurs mères, leurs sœurs et leurs propres filles : ainsi les punit la nature, dont ils ont violé les lois. Pour vous, il vous est permis d'être sincère, bon, juste, hospitalier, pieux ; et vous échappez aux coups de la fortune et aux maux de l'opinion par votre humiliation même. »

Après cette conversation, le paria prit congé de son hôte pour le laisser reposer, et se retira, avec sa femme et le berceau de son enfant, dans une petite pièce voisine.

Le lendemain, au lever de l'aurore, le doc-

teur fut réveillé par le chant des oiseaux nichés dans les branches du figuier d'Inde, et par les voix du paria et de sa femme, qui faisaient ensemble la prière du matin. Il se leva, et fut bien fâché, lorsque le paria et sa femme ouvrant leur porte pour lui souhaiter le bonjour, il vit qu'il n'y avait d'autre lit dans la cabane que le lit conjugal, et qu'ils avaient veillé toute la nuit pour le lui céder. Après qu'ils lui eurent fait le salam, ils se hâtèrent de lui préparer le déjeuner. Pendant ce temps-là, il fut faire un tour dans le jardin; il le trouva, ainsi que la cabane, entouré des arcades du figuier d'Inde, si entrelacées, qu'elles formaient une haie impénétrable même à la vue. Il apercevait seulement au-dessus de leur feuillage les flancs rouges du rocher qui flanquait le vallon tout autour de lui; il en sortait une petite source qui arrosait ce jardin planté sans ordre. On y voyait pêle-mêle des mangoustans, des orangers, des cocotiers, des litchis, des durions, des manguiers, des jacquiers, des bananiers, et d'autres végétaux tout chargés de fleurs ou de fruits. Leurs troncs mêmes en étaient couverts; le bétel serpentait autour du palmier arec, et le poivrier le long

de la canne à sucre. L'air était embaumé de leurs parfums. Quoique la plupart des arbres fussent encore dans l'ombre, les premiers rayons de l'aurore éclairaient déjà leurs sommets; on y voyait voltiger des colibris étincelants comme des rubis et des topazes, tandis que des bengalis et des sensa-soulé, ou cinq cents voix, cachés sous l'humide feuillée, faisaient entendre sur leurs nids leurs doux concerts. Le docteur se promenait sous ces charmants ombrages, loin des pensées savantes et ambitieuses, lorsque le paria vint l'inviter à déjeuner. « Votre jardin est délicieux, dit l'Anglais; je ne lui trouve d'autre défaut que d'être trop petit; à votre place, j'y ajouterais un boulingrin, et je l'étendrais dans la forêt. — Seigneur, lui répondit le paria, moins on tient de place, plus on est à couvert : une feuille suffit au nid de l'oiseau-mouche. » En disant ces mots, ils entrèrent dans la cabane, où ils trouvèrent dans un coin la femme du paria, qui allaitait son enfant : elle avait servi le déjeuner. Après un repas silencieux, le docteur se préparant à partir, l'Indien lui dit : « Mon hôte, les campagnes sont encore inondées des pluies de la nuit, les chemins sont

impraticables, passez ce jour avec nous. — Je ne peux, dit le docteur; j'ai trop de monde avec moi. — Je le vois, reprit le paria, vous avez hâte de quitter le pays des brames pour retourner dans celui des chrétiens, dont la religion fait vivre tous les hommes en frères. » Le docteur se leva en souriant. Alors le paria fit un signe à sa femme, qui, les yeux baissés et sans parler, présenta au docteur une corbeille de fleurs et de fruits. Le paria, prenant la parole pour elle, dit à l'Anglais : « Seigneur, excusez notre pauvreté; nous n'avons pour parfumer nos hôtes, suivant l'usage de l'Inde, ni ambre gris ni bois d'aloès, nous n'avons que des fleurs et des fruits; mais j'espère que vous ne mépriserez pas cette petite corbeille remplie par les mains de ma femme; il n'y a ni pavots ni soucis, mais du jasmin, du mougris et des bergamottes, symbole, par la durée de leurs parfums, de notre affection, dont le souvenir nous restera, lors même que nous ne vous verrons plus. » Le docteur prit la corbeille, et dit au paria : « Je ne saurais trop reconnaître votre hospitalité, et vous témoigner toute l'estime que je vous porte; acceptez cette montre d'or; elle

est de Graham, le plus fameux horloger de Londres; on ne la remonte qu'une fois par an. » Le paria lui répondit : « Seigneur, nous n'avons pas besoin de montre, nous en avons une qui va toujours et qui ne se dérange jamais : c'est le soleil. — Ma montre sonne les heures, ajouta le docteur. — Nos oiseaux les chantent, repartit le paria. — Au moins, dit le docteur, recevez ces cordons de corail pour faire des colliers rouges à votre femme à votre enfant. — Ma femme et mon enfant, répondit l'Indien, ne manqueront jamais de colliers rouges, tant que notre jardin produira des pois d'angoles. — Acceptez donc, dit le docteur, ces pistolets pour vous défendre des voleurs dans votre solitude. — La pauvreté, dit le paria, est un rempart qui éloigne de nous les voleurs; l'argent dont vos armes sont garnies suffirait pour les attirer. Au nom de Dieu qui nous protége, et de qui nous attendons notre récompense, ne nous enlevez pas le prix de notre hospitalité! — Cependant, reprit l'Anglais, je désirerais que vous conservassiez quelque chose de moi. — Eh bien! mon hôte, répondit le paria, puisque vous le voulez, j'oserai vous proposer un échange : donnez-

moi votre pipe et recevez la mienne ; lorsque je fumerai dans la vôtre, je me rappellerai qu'un pandect européen n'a pas dédaigné d'accepter l'hospitalité chez un pauvre paria. » Aussitôt le docteur lui présenta sa pipe de cuir d'Angleterre, dont l'embouchure était d'ambre jaune, et reçut en retour celle du paria, dont le tuyau était de bambou, et le fourneau de terre cuite.

Ensuite il appela ses gens, qui étaient tous morfondus de leur mauvaise nuit passée ; et, après avoir embrassé le paria, il monta dans son palanquin. La femme du paria, qui pleurait, resta sur la porte de la cabane, tenant son enfant dans ses bras ; mais son mari accompagna le docteur jusqu'à la sortie du bois, en le comblant de bénédictions. « Que Dieu soit votre récompense, lui disait-il, pour votre bonté envers les malheureux ! que je lui sois en sacrifice pour vous ! qu'il vous ramène heureusement en Angleterre, ce pays de savants et d'amis, qui cherchent la vérité par tout le monde pour le bonheur des hommes ! » Le docteur lui répondit : « J'ai parcouru la moitié du globe, et je n'ai vu partout que l'erreur et la

discorde; je n'ai trouvé la vérité et le bonheur que dans votre cabane. » En disant ces mots, ils se séparèrent l'un de l'autre en versant des larmes. Le docteur était déjà bien loin dans la campagne, qu'il voyait encore le bon paria au pied d'un arbre, qui lui faisait signe des mains pour lui dire adieu.

Le docteur, de retour à Calcutta, s'embarqua pour Chandernagor, d'où il fit voile pour l'Angleterre. Arrivé à Londres, il remit les quatre-vingt-dix ballots de ses manuscrits au président de la société royale, qui les déposa au muséum britannique, où les savants et les journalistes s'occupent encore aujourd'hui à en faire des traductions, des éloges, des diatribes, des critiques et des pamphlets. Quant au docteur, il garda pour lui les trois réponses du paria sur la vérité. Il fumait souvent dans sa pipe; et, quand on le questionnait sur ce qu'il avait appris de plus utile dans ses voyages, il répondait: « Il faut chercher la vérité avec un cœur simple; on ne la trouve que dans la nature *; on ne doit la dire qu'aux gens de bien. »

* Ce langage convient parfaitement à un idolâtre, qui n'a

d'autre règle de conduite que la loi naturelle. Un chrétien cherche la vérité dans l'Évangile, il l'apprend de son pasteur, et il n'a pas besoin pour cela d'entreprendre de longs voyages, comme le docteur anglais. On doit annoncer la vérité à tous les hommes, quels qu'ils soient, surtout quand il s'agit des vérités religieuses, et qu'on peut espérer quelque succès. Alors, un véritable apôtre ne redoute ni les persécutions ni la mort.

FIN DE LA CHAUMIÈRE INDIENNE.

MORCEAUX CHOISIS

DES

ÉTUDES DE LA NATURE

MORCEAUX CHOISIS

DES

ÉTUDES DE LA NATURE

LES NUAGES.

J'ai aperçu dans les nuages des tropiques, principalement sur la mer et dans les tempêtes, toutes les couleurs qu'on peut voir sur la terre. Il y en avait alors de cuivrées, de brunes, de noires, de grises, de livides. Quant à celles qui y paraissent dans les jours sereins, il y en a de si vives et de si éclatantes, qu'on n'en verra jamais de semblables dans aucun palais, quand on rassemblerait toutes les pierreries du Mogol. Quelquefois les vents alizés du nord-ouest ou du sud-est, qui y soufflent constamment, cardent les nuages comme si c'étaient des flocons de soie, puis ils les chassent à l'occident, en les croisant les uns sur les autres comme les mailles

d'un panier à jour. Ils jettent sur les côtés de ce réseau les nuages qu'ils n'ont pas employés, et qui ne sont pas en petit nombre; ils les roulent en énormes masses blanches comme la neige, les contournent sur leurs bords en forme de croupes, et les entassent les uns sur les autres comme les Cordilières du Pérou, en leur donnant des formes de montagnes, de cavernes et de rochers; ensuite, vers le soir, ils calmissent un peu, comme s'ils craignaient de déranger leur cuvrage. Quand le soleil vient à descendre derrière ce magnifique réseau, on voit passer par toutes ses losanges une multitude de rayons lumineux qui y font un tel effet, que les deux côtés de chaque losange qui en sont éclairés paraissent relevés d'un filet d'or, et les deux autres, qui devraient être dans l'ombre, sont teints d'un superbe nacarat. Quatre ou cinq gerbes de lumière, qui s'élèvent du soleil couchant jusqu'au zénith, bordent de franges d'or les sommets indécis de cette barrière céleste, et vont frapper des reflets de leurs feux les pyramides des montagnes aériennes collatérales, qui semblent alors être d'argent et de vermillon. C'est dans ce moment qu'on aperçoit, au milieu

de leurs croupes redoublées, une multitude de vallons qui s'étendent à l'infini, en se distinguant à leur ouverture par quelque nuance de couleur de chair ou de rose. Ces vallons célestes présentent, dans leurs divers contours, des teintes inimitables de blanc, ou des ombres qui se plongent, sans se confondre, sur d'autres ombres. Vous voyez çà et là, sortir des flancs caverneux de ces montagnes, des fleuves de lumière, qui se précipitent en lingots d'or et d'argent sur des rochers de corail. Ici, ce sont de sombres rochers, percés à jour, qui laissent apercevoir par leurs ouvertures le bleu pur du firmament; là, ce sont de longues grèves sablées d'or, qui s'étendent sur de riches fonds du ciel, ponceaux, écarlates, et verts comme l'émeraude. La réverbération de ces couleurs occidentales se répand sur la mer, dont elle glace les flots azurés, de safran et de pourpre. Les matelots, appuyés sur les passavants du navire, admirent en silence ces paysages aériens. Quelquefois ce spectacle sublime se présente à eux à l'heure de la prière, et semble les inviter à élever leurs cœurs comme leurs vœux vers les cieux. Il change à chaque instant : bientôt ce qui était

lumineux est simplement coloré, et ce qui était coloré est dans l'ombre. Les formes en sont aussi variables que les nuances; ce sont tour à tour des îles, des hameaux, des collines plantées de palmiers, de grands ponts qui traversent des fleuves, des campagnes d'or, d'améthystes, de rubis, ou plutôt ce n'est rien de tout cela : ce sont des couleurs et des formes célestes qu'aucun pinceau ne peut rendre, ni aucune langue exprimer.

RÉFLEXIONS SUR MON FRAISIER.

La nature est infiniment étendue; non-seulement son histoire générale, mais celle de la plus petite plante est bien au-dessus des forces humaines. Voici à quelle occasion je m'en suis convaincu.

Un jour d'été, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus sur un fraisier qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai pendant trois semaines trente espèces toutes

différentes; mais il en vint à la fin en si grand nombre et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très-amusante, parce que je manquais de loisir, et, pour dire la vérité, d'expression.

Les mouches que j'avais observées étaient distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de bleues, de vertes, etc. Les unes avaient la tête arrondie comme un turban; d'autres, allongée en pointe de clou; à quelques-unes, elle paraissait obscure comme un point de velours noir; elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes: quelques-unes en avaient de longues et de brillantes comme des lames de nacre; d'autres, de courtes et de larges, qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir. Les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre; celles-ci volaient en tourbillonnant, à la manière des papillons; celles-là s'élevaient en l'air, en se dirigeant contre le vent

par un mécanisme à peu près semblable à celui des cerfs-volants de papier, qui s'élèvent en formant avec l'axe du vent un angle, je crois, de 22 degrés et demi. Les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs; d'autres, simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil. Mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient absolument inconnues, car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leurs corps. Il y en avait beaucoup d'immobiles, et qui étaient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes les tribus des autres insectes qui étaient attirés sur mon fraisier : telles que les limaçons qui se nichaient sous les feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les scarabées qui en labouraient les racines, les petits vers qui trouvaient le moyen de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire dans l'épaisseur d'une feuille, les guêpes et les mouches à miel qui bourdonnaient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui léchaient les pucerons, enfin les araignées qui, pour at-

traper ces différentes proies, tendaient des filets dans le voisinage...

En examinant les feuilles de ce végétal au moyen d'une lentille de verre, qui grossissait médiocrement, je les ai trouvées divisées par compartiments hérissés de poils, séparés par des canaux et parsemés de glandes. Ces compartiments m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés, de fourchus, de creusés en tuyaux, de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueur; et leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paraissaient remplis d'un fluide brillant... Or Dieu n'a rien fait en vain. Quand il dispose un lieu propre à être habité, il y met des animaux; il n'est pas borné par la petitesse de l'espace. Il en a mis, avec des nageoires, dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre, que le physicien Leuwenhoek en a compté des milliers... On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes, comme les bestiaux dans nos prairies; qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent, dans

leurs glandes façonnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idée. Les anthères jaunes des fleurs suspendues sur des filets blancs leur présentent de doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire; les corolles, des voûtes de rubis et de topazes, d'une grandeur incommensurable; les nectaires, des fleuves de sucre; les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes, que l'architecture et l'orfévrerie des hommes n'ont pas encore imités.

Je ne dis point ceci par conjecture, car un jour, ayant examiné au microscope des fleurs de thym, j'y distinguai, avec la plus grande surprise, de superbes amphores à long cou, du goulot desquelles semblaient sortir des lingots d'or fondu. Je n'ai jamais observé la simple corolle de la plus petite fleur, que je ne l'aie vue composée d'une manière admirable, demi-transparente, parsemée de brillants, et teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent sous leurs riches reflets doivent avoir d'autres idées que nous de la lumière et des autres phéno-

mènes de la nature. Une goutte de rosée, qui filtre dans les tuyaux capillaires et diaphanes d'une plante, leur présente des milliers de jets d'eau; fixée en boule à l'extrémité d'un de ses poils, un océan sans rivage; évaporée dans l'air, une mer aérienne.

IL FAUT LIRE DANS LE LIVRE DE LA NATURE.

Les botanistes, pour me donner une idée des variétés de la germination, me montrent, dans des bocaux, une longue suite de graines nues, de toutes les formes; mais c'est la capsule qui les conserve, les aigrettes qui les ressèment, la branche élastique qui les élance au loin, qu'il m'importait d'examiner. Pour me montrer le caractère d'une fleur, ils me la font voir sèche, décolorée et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état que je reconnaîtrai un lis? N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste, et réfléchissant dans les eaux ses beaux calices plus blancs que l'ivoire, que j'admirerai le roi des vallées? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante quand elle est mouchetée comme des gouttes de corail, par de petits scarabées écar-

lates hémisphériques, piquetés de noir, qui y cherchent presque toujours un asile? Qui est-ce qui peut reconnaître dans une rose sèche la reine des fleurs? Il faut la voir lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure; que le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, et que l'aurore l'a couverte de ses pleurs. Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude; c'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par ses charmes et par sa rapidité, elle porte, comme lui, le danger autour d'elle et le repentir dans son sein.

Quel spectacle nous présentent nos collections d'animaux dans nos cabinets? En vain l'art de Daubenton * leur rend une apparence de vie : quelque industrie qu'on emploie pour conserver leurs formes, leur attitude roide et immobile, leurs yeux fixes et mornes, leurs poils hérissés nous disent que les traits de la mort les ont frappés. C'est là que la beauté même

* Anatomiste célèbre, le premier qui ait été autorisé en France à faire un cours public d'histoire naturelle; il est mort le 1er janvier 1800.

inspire de l'horreur, tandis que les objets les plus laids sont agréables lorsqu'ils sont à la place où Dieu les a mis. J'ai vu plus d'une fois, avec plaisir, des crabes sur le sable s'efforcer d'entamer avec leurs tenailles un gros coco, ou un singe velu se balancer au haut d'un arbre à l'extrémité d'une liane toute chargée de gousses et de fleurs brillantes. Nos livres sur la nature n'en sont que le roman, et nos cabinets que le tombeau.

LE SOLEIL.

Voyez comme le soleil environne constamment de ses rayons une moitié de la terre, tandis que la nuit couvre l'autre de son ombre. Il n'y a pas un point des deux hémisphères où ne paraisse tour à tour une ombre, un crépuscule, une aurore, un midi, un occident chargé de feux, et une nuit tantôt constellée, tantôt ténébreuse. Les saisons s'y donnent la main comme les heures du jour. Le printemps, couronné de fleurs, y devance le char du soleil; l'été l'environne de ses moissons, l'automne le suit avec sa corne chargée de fruits. En vain l'hiver et la nuit, retirés sur les pôles du monde, veulent

donner des bornes à sa magnifique carrière ; en vain ils élèvent du sein des mers australes et boréales de nouveaux continents qui ont leurs vallées, leurs montagnes et leurs clartés : le père du jour renverse de ses flèches de feu ces ouvrages fantastiques, et, sans sortir de son trône, il reprend l'empire de l'univers. Rien n'échappe à sa chaleur féconde. Du sein de l'Océan il élève dans les airs les fleuves qui vont couler dans les deux mondes. Il ordonne aux vents de les distribuer sur les îles et sur les continents. Ces invisibles enfants de l'air les transportent sous mille formes capricieuses. Tantôt ils les étendent dans le ciel comme des voiles d'or et des pavillons de soie, tantôt ils les roulent en forme d'horribles dragons et de lions rugissants qui vomissent les feux du tonnerre. Ils les versent sur les montagnes d'autant de manières différentes, en rosées, en pluies, en grêles, en neiges, en torrents impétueux. Quelque bizarres que paraissent leurs services, chaque partie de la terre n'en reçoit, tous les ans, que sa portion d'eau accoutumée. Chaque fleuve remplit son urne, et chaque naïade sa coquille. Chemin faisant, ils déploient

sur les plaines liquides de la mer la variété de leurs caractères. Les uns rident à peine la surface de ses flots; les autres la sillonnent en onde d'azur; d'autres les bouleversent en mugissant, et couvrent d'écume les hauts promontoires.

DIEU SEUL.

Les riches et les puissants croient qu'on est misérable et hors du monde quand on ne vit pas comme eux; mais ce sont eux qui, vivant loin de la nature, vivent hors du monde. Ils vous trouveraient, ô éternelle beauté toujours ancienne et toujours nouvelle! ô vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement! s'ils vous cherchaient seulement au dedans d'eux-mêmes. Si vous étiez un amas stérile d'or, ou un roi victorieux qui ne vivra pas demain, ils vous apercevraient et vous attribueraient la puissance de leur donner quelque plaisir. Votre nature vaine occuperait leur vanité. Vous seriez un objet proportionné à leurs pensées craintives et rampantes. Mais, parce que vous êtes trop au dedans d'eux, où ils ne rentrent jamais, et trop magnifique au dehors, où vous vous répandez dans l'infini, vous leur

êtes un Dieu caché. Ils vous ont perdu en se perdant. L'ordre et la beauté même que vous avez répandus sur toutes vos créatures, comme des degrés pour élever l'homme à vous, sont devenus des voiles qui vous dérobent à leurs yeux malades; ils n'en ont plus que pour voir des ombres. La lumière les éblouit. Ce qui n'est rien est tout pour eux; ce qui est tout ne leur semble rien. Cependant qui ne vous voit pas n'a rien vu, qui ne vous goûte point n'a jamais rien senti : il est comme s'il n'était pas, et sa vie entière n'est qu'un songe malheureux.

Moi-même, ô mon Dieu ! égaré par une éducation trompeuse, j'ai cherché un vain bonheur dans le système des sciences, dans les armes, dans la faveur des grands, quelquefois dans de frivoles et dangereux plaisirs. Dans toutes ces agitations, je courais après le malheur, tandis que le bonheur était auprès de moi. Quand j'étais loin de ma patrie, je soupirais après des biens que je n'y avais pas; et cependant vous me faisiez connaître les biens sans nombre que vous avez répandus sur la terre, qui est la patrie du genre humain. Je m'inquiétais de ne tenir ni à aucun grand, ni à aucun corps; et j'ai

été protégé par vous dans mille dangers où ils ne peuvent rien. Je m'attristais de vivre seul et sans considération, et vous m'avez appris que la solitude valait mieux que le séjour des cours, et que la liberté était préférable à la grandeur.

Je m'affligeais de n'avoir pas trouvé d'épouse qui eût été la compagne de ma vie et l'objet de mon amour, et votre sagesse m'invitait à marcher vers elle, et me montrait dans chacun de ses ouvrages une Vénus immortelle. Je n'ai cessé d'être heureux que quand j'ai cessé de me fier à vous. O mon Dieu! donnez à ces travaux d'un homme, je ne dis pas la durée ou l'esprit de vie, mais la fraîcheur du moindre de vos ouvrages! Que leurs grâces divines passent dans mes écrits, et ramènent mon siècle à vous, comme elles m'y ont ramené moi-même! Contre vous toute puissance est faiblesse, avec vous toute faiblesse devient puissance. Quand les rudes aquilons ont ravagé la terre, vous appelez le plus faible des vents; à votre voix le zéphyr souffle, la verdure renaît, les douces primevères et les humbles violettes colorent d'or et de pourpre le sein des noirs rochers.

LA TERRE AU MOIS D'AVRIL.

Dans nos climats tempérés on voit se développer, dès les premiers jours d'avril, au milieu des sombres forêts, les réseaux de la pervenche et ceux de l'*anemona nemorosa*, qui recouvrent d'un long tapis vert et lustré les mousses et les feuilles desséchées par l'année précédente. Cependant à l'orée des bois on voit déjà fleurir les primevères, les violettes et les marguerites, qui bientôt disparaissent en partie, pour faire place, en mai, à l'hyacinthe bleue, à la croisette jaune, qui sent le miel, au muguet parfumé, au genêt doré, au bassinet doré et vernissé, et au trèfle rouge et blanc, si bien allié aux graminées. Bientôt les orties blanches et jaunes, les fleurs du fraisier, celles du sceau-de-Salomon, sont remplacées par les coquelicots et les bluets, qui éclosent dans des oppositions ravissantes; les églantiers épanouissent leurs guirlandes fraîches et variées, les fraises se colorent, les chèvrefeuilles parfument les airs; on voit ensuite les vipérines d'un bleu pourpré, les bouillons-blancs, avec leurs longues que-

nouilles de fleurs soufrées et odorantes, les scabieuses abattues des vents, les ansérines, les champignons et les asclépias, qui restent bien avant dans l'hiver, où végètent des mousses de la plus tendre verdure.

Toutes les fleurs paraissent successivement sur la même scène. Le gazon, dont la couleur est uniforme, sert de fond à ce riche tableau.

Quand ces plantes ont fleuri et donné leurs graines, la plupart s'enfoncent et se cachent pour renaître avec d'autres printemps. Il y en a qui durent toute l'année, comme la pâquerette et le pissenlit; d'autres s'épanouissent pendant cinq jours, après lesquels elles disparaissent entièrement : ce sont les éphémères de la végétation.

Les agréments de nos forêts ne le cèdent pas à ceux de nos champs. Si les bois ne renouvellent point leurs arbres avec les saisons, chaque espèce présente, dans le cours de l'année, les progrès de la prairie. D'abord les buissons donnent leurs fleurs; les chèvrefeuilles déroulent leur tendre verdure; l'aubépine parfumée se couronne de nombreux bouquets; les ronces laissent pendre leurs grappes d'un bleu mourant;

les mérisiers sauvages embaument les airs, et semblent couverts de neige au milieu du printemps; les néfliers entr'ouvrent leurs larges fleurs aux extrémités d'un rameau cotonneux; les ormes donnent leurs fruits; les hêtres développent leurs superbes feuillages; et enfin le chêne majestueux se couvre le dernier de ses feuilles épaisses, qui doivent résister à l'hiver.

Comme dans les vertes prairies les fleurs se détachent du fond par l'éclat de leurs couleurs, de même les rameaux fleuris des arbrisseaux se detachent du feuillage des grands arbres. L'hiver présente de nouveaux accords, car alors les fruits noirs du troëne, la mûre d'un bleu sombre, le fruit de corail de l'églantier, la baie du myrtille brillent souvent au sein des neiges, et offrent aux petits oiseaux leur nourriture et un asile pendant la saison rigoureuse.

Mais comment exprimer les ravissantes harmonies des vents qui agitent le sommet des graminées, et changent la prairie en une mer de verdure et de fleurs; et celles des forêts, où les chênes antiques agitent leurs sommets vénérables; le bouleau, ses feuilles pendantes, et les sombres sapins, leurs longues flèches toujours

vertes ! Du sein de ces forêts s'échappent de doux murmures, et s'exhalent mille parfums qui influent sur les qualités de l'air. Le matin, au lever de l'aurore, tout est chargé de gouttes de rosée qui argentent les flancs des collines et les bords des ruisseaux ; tout se meut au gré des vents; de longs rayons de soleil dorent les cimes des arbres et traversent les forêts. Cependant des êtres d'un autre ordre, des nuées de papillons peints de mille couleurs volent sans bruit sur les fleurs; ici, l'abeille et le bourdon murmurent; là, des oiseaux font leurs nids; les airs retentissent de mille chansons. Les notes monotones du coucou et de la tourterelle servent de basse aux ravissants concerts du rossignol et aux accords vifs et gais de la fauvette. La prairie a aussi ses oiseaux: les cailles qui couvent sous les herbes, les alouettes qui s'élèvent vers le ciel au-dessus de leurs nids ; on en entend de tous côtés les accents maternels. Oh ! qu'il est doux alors de quitter les cités, qui ne retentissent que du bruit des marteaux des ouvriers et de celui des lourdes charrettes, ou des carrosses qui menacent l'homme à pied, pour errer dans les bois, sur les col-

lines, au fond des vallons, sur des pelouses plus douces que les tapis de la Savonnerie, et qu'embellissent chaque jour de nouvelles fleurs et de nouveaux parfums !

LES TOMBEAUX.

Un tombeau est un monument placé sur les limites des deux mondes. Il nous présente d'abord la fin des vaines inquiétudes de la vie et l'image d'un éternel repos; ensuite il élève en nous le sentiment confus d'une immortalité heureuse, dont les probabilités augmentent à mesure que celui dont il nous rappelle la mémoire a été plus vertueux. C'est là que se fixe notre vénération ; et cela est si vrai, que, quoiqu'il n'y ait aucune différence entre la cendre de Socrate et celle de Néron, personne ne voudrait avoir dans ses bosquets celle de l'empereur romain, quand même elle serait renfermée dans une urne d'argent; et qu'il n'y a personne qui ne mît celle du philosophe dans le lieu le plus honorable de son appartement, quand elle ne serait que dans un vase d'argile.

C'est donc par cet instinct intellectuel pour la vertu que les tombeaux des grands hommes

nous inspirent une vénération si touchante. C'est par le même sentiment que ceux qui renferment des objets qui ont été aimables nous donnent tant de regrets. Voilà pourquoi nous sommes émus à la vue du petit tertre qui couvre les cendres d'un enfant aimable par le souvenir de son innocence ; voilà encore pourquoi nous voyons avec tant d'attendrissement une tombe sous laquelle repose une jeune femme, l'amour et l'espérance de sa famille par ses vertus. Il ne faut pas, pour rendre recommandables ces monuments, des marbres, des bronzes, des dorures : plus ils sont simples, plus ils donnent d'énergie au sentiment de la mélancolie. Ils font plus d'effet pauvres que riches, antiques que modernes, avec des détails d'infortune qu'avec des titres d'honneur, avec des attributs de la vertu qu'avec ceux de la puissance.

C'est surtout à la campagne que leur impression se fait vivement sentir : une simple fosse fait souvent plus verser de larmes que les catafalques dans les cathédrales ; c'est là que la douleur prend de la sublimité : elle s'élève avec les vieux ifs des cimetières ; elle s'étend avec les plaines et les collines d'alentour ; elle s'allie avec

tous les effets de la nature : le lever de l'aurore, le murmure des vents, le coucher du soleil et les ténèbres de la nuit. Les travaux les plus rudes et les destinées les plus humiliantes n'en peuvent éteindre l'impression dans les cœurs les plus misérables.

HARMONIE DES MOISSONS.

Il est remarquable que nous trouvons dans nos moissons cette charmante nuance de vert, qui naît de l'alliance de deux couleurs primordiales opposées : le jaune et le bleu. Cette couleur harmonique se décompose à son tour par une autre métamorphose, vers le temps de la moisson, en trois couleurs primordiales, qui sont : le jaune des blés, le rouge des coquelicots, et l'azur des bluets. Ces deux plantes se trouvent toujours dans les blés de l'Europe, quelque soin que les laboureurs prennent de les sarcler et de les vanner. Elles forment, par leur harmonie, une teinte pourpre très-riche, qui se détache admirablement sur la couleur fauve des moissons. Si on étudie ces deux plantes à part, on trouvera entre elles beaucoup de con-

trastes particuliers, car le bluet a des feuilles menues, et le pavot les a larges et découpées; le bluet a les corolles de ses fleurs rayonnantes et d'un bleu tendre, et le pavot a les siennes larges et d'un rouge foncé; le bluet jette ses tiges divergentes, et le pavot les porte droites. On trouve encore dans les blés la nielle, qui s'élève à la hauteur de leurs épis, avec de jolies fleurs purpurines en trompette; et le convolvulus à fleur couleur de chair, qui grimpe autour de leurs chalumeaux et les entoure de verdure comme des thyrses. Il y a encore plusieurs autres végétaux qui ont coutume d'y croître et d'y former d'agréables contrastes; la plupart exhalent de douces odeurs, et quand le vent les agite, vous diriez, à leurs ondulations, d'une mer de verdure et de fleurs. Joignez-y un certain frissonnement d'épis fort agréable, qui invite au sommeil par un doux murmure.

Ces aimables forêts ne sont pas sans habitants. On voit courir sous leurs ombrages le scarabée vert à raies d'or, et le monocéros, couleur de café brûlé. Ce dernier insecte se plaît dans des fumiers de cheval, et il porte sur la tête un soc dont il remue la terre comme un

laboureur. Il y a encore plusieurs contrastes charmants dans les mouches et les papillons qui sont attirés par les fleurs des moissons, et dans les mœurs des oiseaux qui les habitent. L'hirondelle voyageuse plane sans cesse à leur surface ondoyante comme sur un lac, tandis que l'alouette sédentaire s'élève à pic au-dessus d'elles, en chantant à la vue de son nid. La perdrix domiciliée et la caille passagère y nourrissent également leurs petits. Souvent un lièvre place son gîte dans le voisinage et y broute en paix les laiterons. Ces animaux ont avec l'homme des relations d'utilité par leur fécondité et leurs fourrures. Il est remarquable qu'on les trouve dans toutes les moissons de l'Europe, et que leurs espèces sont variées comme les différents sites que l'homme devait habiter; car il y a des espèces différentes de cailles, de perdrix, d'alouettes, d'hirondelles et de lièvres, pour les plaines, les montagnes, les landes, les prairies, les forêts et les rochers.

Quant aux blés, ils ont des rapports innombrables avec les besoins de l'homme et de ses animaux domestiques. Ils ne sont ni trop hauts ni trop bas pour sa taille; ils sont faciles à ma-

nier et à recueillir. Ils donnent des grains à sa poule, du son à son porc, du fourrage et des litières à son cheval et à son bœuf. Chaque plante qui y croît a des vertus particulièrement assorties aux maladies auxquelles les laboureurs sont sujets. Le pavot des champs guérit la pleurésie, il procure le sommeil, il apaise les hémorrhagies et le crachement de sang. Le bluet est diurétique, vulnéraire, cordial et rafraîchissant; il guérit les piqûres des bêtes venimeuses et l'inflammation des yeux. Ainsi un laboureur trouve toute sa pharmacie dans ses guérets.

La culture des blés lui présente bien d'autres concerts agréables avec la vie humaine. Il connaît à leurs ombres les heures du jour; à leurs accroissements, les rapides saisons; et il ne compte ses années fugitives que par leurs récoltes innocentes. Ses travaux sont toujours surpassés par les bienfaits de la nature. Dès que le soleil est au signe de la Vierge, il rassemble ses parents, il invite ses voisins, et dès l'aurore il entre avec eux, la faucille à la main, dans ses blés mûrs. Son cœur palpite de joie en voyant ses gerbes s'accumuler, et ses enfants

danser autour d'elles, couronnés de bluets et de coquelicots; leurs jeux lui rappellent ceux de son premier âge et la mémoire de ses vertueux ancêtres, qu'il espère revoir un jour dans un monde plus heureux. Il ne doute pas qu'il n'y ait un Dieu, à la vue de ses moissons et aux douces époques qu'elles ramènent à son souvenir; il le remercie d'avoir lié la société passagère des hommes par une chaîne éternelle de bienfaits.

Prés fleuris, majestueuses et murmurantes forêts, fontaines moussues, sauvages rochers fréquentés de la seule colombe, aimables solitudes qui nous ravissez par d'ineffables concerts, heureux qui pourra lever le voile qui couvre vos charmes secrets! mais plus heureux encore celui qui peut les goûter en paix dans le patrimoine de ses pères!

LE CHANT DES OISEAUX.

L'auteur de la nature a jugé l'harmonie des sons si nécessaire à l'homme, qu'il n'y a point de site sur la terre qui n'ait son oiseau chantant. Le serin des Canaries fréquente ordinairement, dans ces îles, les ravines caillouteuses

des montagnes. Le chardonneret se plaît dans les dunes sablonneuses, l'alouette dans les prairies, le rossignol dans les bocages le long des ruisseaux; le bouvreuil, dont le chant est si doux, dans l'épine-blanche; la grive, la fauvette, le verdier et tous les oiseaux qui chantent, ont leur poste favori. Il est très-remarquable que partout ils ont l'instinct de se rapprocher de l'habitation de l'homme : s'il y a une cabane dans une forêt, tous les oiseaux chantants du voisinage viennent s'établir aux environs; on n'en trouve même qu'auprès des lieux habités. J'ai fait plus de six cents lieues dans les forêts de la Russie, et je n'y ai jamais vu de petits oiseaux qu'aux environs des villages. En faisant la visite des places dans la Finlande russe, avec les généraux du corps du génie où je servais, nous faisions quelquefois vingt lieues dans un jour sans rencontrer sur la route ni village ni oiseau. Mais quand nous apercevions voltiger des moineaux dans les arbres, nous jugions que nous étions près de quelque lieu habité : cet indice ne nous a jamais trompés. Je le rapporte d'autant plus volontiers, qu'il peut quelquefois servir à des gens égarés

dans les bois. Garcilaso de La Vega raconte que son père, ayant été détaché du Pérou avec une compagnie d'Espagnols, pour faire des découvertes au delà des Cordilières, pensa mourir de faim au milieu de leurs vallées et de leurs frontières inhabitées. Il n'en serait jamais sorti s'il n'eût aperçu en l'air une volée de perroquets, qui lui fit soupçonner qu'il y avait des habitations quelque part aux environs. Il se dirigea sur le rumb de vent qu'avaient suivi les perroquets, et parvint, après des fatigues incroyables, à une peuplade d'Indiens qui cultivaient des champs de maïs. Nous observons que la nature n'a donné aucun chant agréable aux oiseaux de marine et de rivière, parce qu'il eût été étouffé par le bruit des eaux, et que l'oreille humaine n'eût pu en jouir à la distance où ils vivent de la terre. S'il y a des cygnes qui chantent, comme on l'a prétendu, leur chant ne doit avoir que peu de modulations, et ressembler aux cris des canards et des oies; celui des cygnes sauvages qui sont venus dernièrement s'établir à Chantilly, n'a que quatre ou cinq notes. Les oiseaux aquatiques ont des cris perçants, propres à se faire entendre dans les régions

des vents et des tempêtes qu'ils habitent, et qui ont des convenances parfaites avec leurs sites brillants et leurs solitudes mélancoliques. Les mélodies des oiseaux de chant ont de pareilles relations avec les sites qu'ils occupent, et même avec les distances où ils vivent de nos habitations. L'alouette, qui fait son nid dans nos blés, et qui aime à s'y élever à perte de vue, se fait entendre lors même qu'on ne l'aperçoit plus. L'hirondelle, qui frise, en volant, les parois de nos maisons, et qui se repose sur nos cheminées, a un petit gazouillement doux, qui n'est point étourdissant, comme serait celui des oiseaux de bocages; mais le rossignol solitaire se fait ouïr à plus d'une demi-lieue. Il se méfie du voisinage de l'homme, et cependant il se place toujours à la vue de son habitation et à la portée de son ouïe. Il choisit, pour cet effet, les lieux les plus retentissants, afin que leurs échos donnent plus d'action à sa voix. Quand il s'est établi dans son orchestre, il chante alors un drame inconnu, qui a son exorde, son exposition, ses récits, ses événements entremêlés, tantôt des sons de la joie la plus éclatante, tantôt des ressouvenirs amers et lamentables, qu'il exprime

par de longs soupirs. Il se fait entendre au commencement de la saison où la nature se renouvelle, et semble présenter à l'homme un tableau de la carrière inquiète qu'il doit parcourir.

Chaque oiseau a une voix convenable au temps et au poste où il se montre, et relative aux besoins de l'homme. Le cri perçant du coq le réveille au point du jour pour les travaux; le chant gai de l'alouette dans la prairie invite les bergères aux danses; la grive gourmande, qui ne paraît qu'en automne, appelle aux vendanges les rustiques vignerons. L'homme seul, de son côté, est attentif aux accents des oiseaux. Jamais le cerf, qui versa des pleurs sur ses propres malheurs, ne soupira à ceux de la plaintive philomèle; jamais le bœuf laboureur, mené à la boucherie après de pénibles services, ne tourna sa tête vers elle en lui disant : « Oiseau solitaire, voyez comme l'homme « récompense ses serviteurs! » La nature a répandu ces distractions et ces consonnances de fortune sur des êtres volatiles, afin que notre âme, susceptible de tous les maux, trouvant partout à les étendre, pût partout en affaiblir

le poids. Elle a rendu capables de ces communications les corps même insensibles. Souvent elle nous présente au milieu des scènes qui affligent notre vue, d'autres scènes qui réjouissent notre ouïe et nous rappellent d'intéressants souvenirs. C'est ainsi que du sein des forêts elle nous transporte sur le bord des eaux, par le frémissement des trembles et des peupliers. D'autres fois elle nous apporte sur le bord des ruisseaux les bruits de la mer et des manœuvres des navires, par le murmure des roseaux agités par les vents. Quand elle ne peut séduire notre raison par des images étrangères, elle l'assoupit par le charme du sentiment; elle fait sortir du sein des forêts, des prairies et des vallons, des bruits ineffables qui excitent en nous de douces rêveries, et nous plongent dans de profonds sommeils.

LES MOUVEMENTS.

Je ne crois pas qu'il y ait un seul lieu sur la terre où il n'y ait quelque corps en mouvement. Je me suis trouvé bien des fois au milieu des plus vastes solitudes, de jour et de nuit, par les plus grands calmes, et j'y ai toujours entendu quelque bruit; souvent, à la vérité, c'est celui

d'un oiseau qui vole, ou d'un insecte qui remue une feuille; mais ce bruit suppose toujours du mouvement.

Le mouvement est l'expression de la vie. Voilà pourquoi la nature en a multiplié les causes dans tous ses ouvrages. Un des grands charmes des paysages est d'y voir du mouvement, et c'est ce que les tableaux de la plupart de nos peintres manquent souvent d'exprimer. Si vous en exceptez ceux qui représentent des tempêtes, vous trouverez partout ailleurs leurs forêts et leurs prairies immobiles, et les eaux de leurs lacs glacées. Cependant les retroussis des feuilles des arbres, frappées en dessous de gris ou de blanc, les ondulations des herbes dans les vallées et sur les croupes des montagnes, celles qui rident la surface polie des eaux, et les écumes qui blanchissent les rivages rappellent avec grand plaisir, dans une scène brûlante de l'été, le souffle si agréable des zéphyrs. On peut y joindre avec une grâce infinie les mouvements particuliers aux animaux qui les habitent, par exemple les cercles concentriques qu'un plongeon forme sur la surface de l'eau, le vol d'un oiseau de marine qui part de dessus un

tertre, les pattes allongées en arrière, et le cou tendu en avant; celui de deux tourterelles blanches qui filent côte à côte dans l'ombre, le long d'une forêt; le balancement d'une bergeronnette à l'extrémité d'une feuille de roseau qui se courbe sous son poids. On peut y faire sentir même le mouvement et le poids d'un lourd chariot qui gravit dans une montagne, en y exprimant la poussière des cailloux broyés qui s'élève de dessous ses roues.

L'ILE DE FRANCE.

UN PAYSAGE DE L'ILE DE FRANCE.

Elle est exposée au vent perpétuel du sud-est, qui empêche les forêts qui la couvrent de s'étendre jusqu'au bord de la mer; mais une large lisière de gazon d'un beau vert gris, qui l'environne, en facilite la communication tout autour, et s'harmonie d'un côté avec la verdure des bois, et, de l'autre, avec l'azur des flots. La vue se trouve ainsi partagée en deux aspects, l'un terrestre et l'autre maritime. Celui de la terre présente des collines qui

fuient les unes derrière les autres, en amphithéâtre, et dont les contours, couverts d'arbres en pyramides, se profilent avec majesté sur la voûte des cieux. Au-dessus de ces forêts, s'élève comme une seconde forêt de palmistes, qui balancent au-dessus des vallées solitaires leurs longues colonnes couronnées d'un panache de palmes et surmontées d'une lance. Les montagnes de l'intérieur présentent au loin des plateaux de rochers, garnis de grands arbres et de lianes pendantes qui flottent, comme des draperies, au gré des vents Elles sont surmontées de hauts pitons, autour desquels se rassemblent sans cesse des nuées pluvieuses; et lorsque les rayons du soleil les éclairent, on voit les couleurs de l'arc-en-ciel se peindre sur leurs escarpements, et les eaux des pluies couler sur leurs flancs bruns, en nappes brillantes de cristal ou en longs filets d'argent. Aucun obstacle n'empêche de parcourir les bords qui tapissent leurs flancs et leurs bases, car les ruisseaux qui descendent des montagnes présentent, le long de leurs rives, des lisières de sables, ou de larges plateaux de roches qu'ils ont dépouillés de leurs

terre. De plus, ils fraient un libre passage depuis leurs sources jusqu'à leurs embouchures, en détruisant les arbres qui croîtraient dans leurs lits, et en fertilisant ceux qui naissent sur leurs bords; et ils ménagent au-dessus d'eux, dans tout leur cours, de grandes voûtes de verdure qui fuient en perspective, et qu'on aperçoit des bords de la mer. Des lianes s'entrelacent dans les cintres de ces voûtes, assurent leurs arcades contre les vents, et les décorent de la manière la plus agréable, en opposant à leurs feuillages et à leur verdure des guirlandes de fleurs brillantes ou de gousses colorées. Si quelque arbre tombe de vétusté, la nature, qui hâte partout la destruction de tous les êtres inutiles, couvre son tronc de capillaires du plus beau vert, et d'agarics ondés de jaune, d'aurore et de pourpre, qui se nourrissent de ses débris. Du côté de la mer, le gazon qui termine l'île est parsemé çà et là de bosquets de lataniers, dont les palmes, faites en éventail et attachées à des queues souples, rayonnent en l'air comme des soleils de verdure. Ces lataniers s'avancent jusque dans la mer sur des caps de l'île, avec

les oiseaux de la terre qui les habitent, tandis que de petites baies, où nagent une multitude d'oiseaux de marine, et qui sont, pour ainsi dire, pavées de madrépores couleur de fleur de pêcher, de roches noires couvertes de nérites couleur de rose, et de toutes sortes de coquillages, pénètrent dans l'île, et réfléchissent, comme des miroirs, tous les objets de la terre et des cieux. Vous croiriez y voir les oiseaux voler dans l'eau et les poissons nager dans les arbres, et vous diriez du mariage de la terre et de l'Océan qui entrelacent et confondent leurs domaines.

BEAUTÉS DE LA NATURE DANS LE GENRE VÉGÉTAL.

Que de beautés décorent l'architecture de ce globe et le rendent habitable aux êtres sensibles ! une ceinture de palmiers, auxquels sont suspendus la datte et le coco, l'entoure entre les brûlants tropiques, et des forêts de sapins mousseux le couronnent sous les cercles polaires. D'autres végétaux s'étendent, comme des rayons, du midi au nord, et viennent expirer à différents degrés. Le ba-

nanier s'avance depuis la ligne jusqu'aux bords de la Méditerranée. L'oranger passe la mer, et borde de ses fruits dorés les rivages méridionaux de l'Europe. Les plus nécessaires, comme le blé et les graminées, pénètrent le plus loin, et, forts de leur faiblesse, s'étendent, à l'abri des vallées, depuis les bords du Gange jusqu'à ceux de la mer Glaciale. D'autres, plus robustes, partent des rudes climats du nord, s'avancent sur les croupes du Taurus et arrivent, à la faveur des neiges, jusque dans le sein de la zone torride. Les sapins et les cèdres couronnent les montagnes de l'Arabie et du royaume de Cachemire, et voient à leurs pieds les plaines brûlantes d'Aden et de Lahor, où se recueillent la datte et la canne à sucre. D'autres arbres, ennemis à la fois du chaud et du froid, ont leurs centres dans les zones tempérées. La vigne languit en Allemagne et au Sénégal. Le pommier, l'arbre de ma patrie, n'a jamais vu le soleil à plomb sur sa tête, en décrivant autour de lui le cercle entier de l'horizon, mûrir ses beaux fruits. Mais chaque sol a sa Flore et sa Pomone. Les rochers, les marais, les vases, les sables, ont

des végétaux qui leur sont propres. Les écueils mêmes de la mer sont sensibles. Le cocotier ne se plaît que sur les sables marins, où il laisse pendre ses fruits pleins de lait au-dessus des flots salés. D'autres plantes sont ordonnées aux vents, aux saisons et aux heures du jour avec tant de précision, que Linnée en avait formé des almanachs et des horloges botaniques. Qui pourrait décrire la variété infinie de leurs figures? Que de berceaux, de voûtes, d'avenues, de pyramides de verdure chargées de fruits offrent de ravissantes habitations! que d'heureuses républiques vivent sous leurs tranquilles ombrages! que de banquets délicieux y sont préparés! rien n'en est perdu. Les quadrupèdes en mangent les tendres feuillages, les oiseaux les semences; d'autres animaux, les racines et les écosses; les insectes en ont la desserte, leurs légions infinies sont armées de toutes sortes d'instruments pour les recueillir. Les abeilles ont sur leurs cuisses des cuillers garnies de poils pour ramasser les poussières de leurs fleurs; les mouches, des pompes, pour en sucer la séve; les vers, des tarières, des vilebrequins et des

râpes pour en dépecer les parties solides ; et les fourmis, des pinces pour en emporter les miettes. A la diversité de formes, de mœurs, de gouvernements, et aux guerres perpétuelles de tous ces animaux, vous diriez une multitude de nations étrangères et ennemies qui vont bientôt s'entre-détruire. A la constance de leurs liaisons, à la perpétuité de leurs espèces, à leur admirable harmonie avec toutes les parties du règne végétal, vous diriez un seul peuple qui a sa noblesse domaniale, ses charpentiers, ses pompiers et ses artisans.

DESCRIPTION D'UN LIEU IMAGINAIRE.

Supposons le terroir le plus ingrat, un écueil sur nos côtes à l'embouchure d'un fleuve escarpé du côté de la mer, et en pente douce de celui de la terre; que, du côté de la mer, les flots couvrent d'écume ses rochers revêtus de varechs, de fucus et d'algues de toutes les couleurs et de toutes les formes, vertes, brunes, purpurines, en houppes et en guirlandes, comme j'en ai vu sur les côtes de Normandie, à des roches de marne blanche que la mer détache de ses falaises; que, du côté du fleuve, on

voie sur son sable jaune un gazon fin mêlé d'un peu de trèfle, et çà et là quelques saules, non pas comme ceux de nos prairies, mais avec leur crue naturelle, et semblables à ceux que j'ai vus sur les bords de la Sprée aux environs de Berlin, qui avaient une large cime et plus de cinquante pieds de hauteur; n'y oublions pas l'harmonie des différents âges, si agréable à rencontrer dans toute espèce d'agrégation, mais surtout dans celles des végétaux; qu'on voie de ces saules lisses et remplis de suc dresser en l'air leurs jeunes rameaux; et d'autres, bien vieux, dont la cime soit pendante et les troncs caverneux; ajoutons-y leurs plantes auxiliaires, telles que des mousses vertes et des lichens dorés qui marbrent leurs écorces grises, et quelques-uns de ces convolvulus appelés chemises de Notre-Dame, qui se plaisent à grimper sur leur tronc et à en garnir les branches, sans fleurs apparentes, de leurs feuilles en cœur et de fleurs évidées en cloches blanches comme la neige; mettons-y les habitants naturels au saule et à ses plantes, leurs papillons, leurs mouches, leurs scarabées et leurs autres insectes, avec les volatiles qui leur font la

guerre, tels que les demoiselles aquatiques, polies comme l'acier bruni, qui les attrapent en l'air; des bergeronnettes qui les poursuivent à terre en hochant la queue, et des martins-pêcheurs qui les prennent à fleur d'eau : vous verrez naître d'une seule espèce d'arbre une multitude d'harmonies agréables.

Cependant elles sont encore imparfaites.

Opposons au saule l'aune, qui se plaît comme lui sur les bords des fleuves, et qui, par sa forme, pareille à celle d'une longue tour, son feuillage large, sa verdure sombre, ses racines charnues, faites comme des cordes qui courent le long des rivages dont elles lient les terres, contraste en tout avec la masse étendue, la feuille légère, la verdure frappée de blanc, et les racines pivotantes du saule; ajoutons-y les individus de l'aune des différents âges, qui s'élèvent comme autant d'obélisques de verdure, avec leurs plantes parasites, telles que des capillaires qui rayonnent en étoiles sur leur tronc humide, de longues scolopendres qui pendent de leurs rameaux jusqu'à terre, et les autres accessoires en insectes et en oiseaux, et même en quadrupèdes, qui contrastent probablement

en formes, en couleurs, en allures et en instincts avec ceux du saule; nous aurons, avec deux genres d'arbres, un concert ravissant de végétaux et d'animaux. Si nous éclairons ces bosquets des premiers rayons de l'aurore, nous verrons à la fois des ombres fortes et transparentes se répandre sur le gazon, une verdure sombre et une verdure argentée se découper sur l'azur des cieux, et leurs doux reflets, confondus ensemble, se mouvoir au sein des eaux.

FIN.

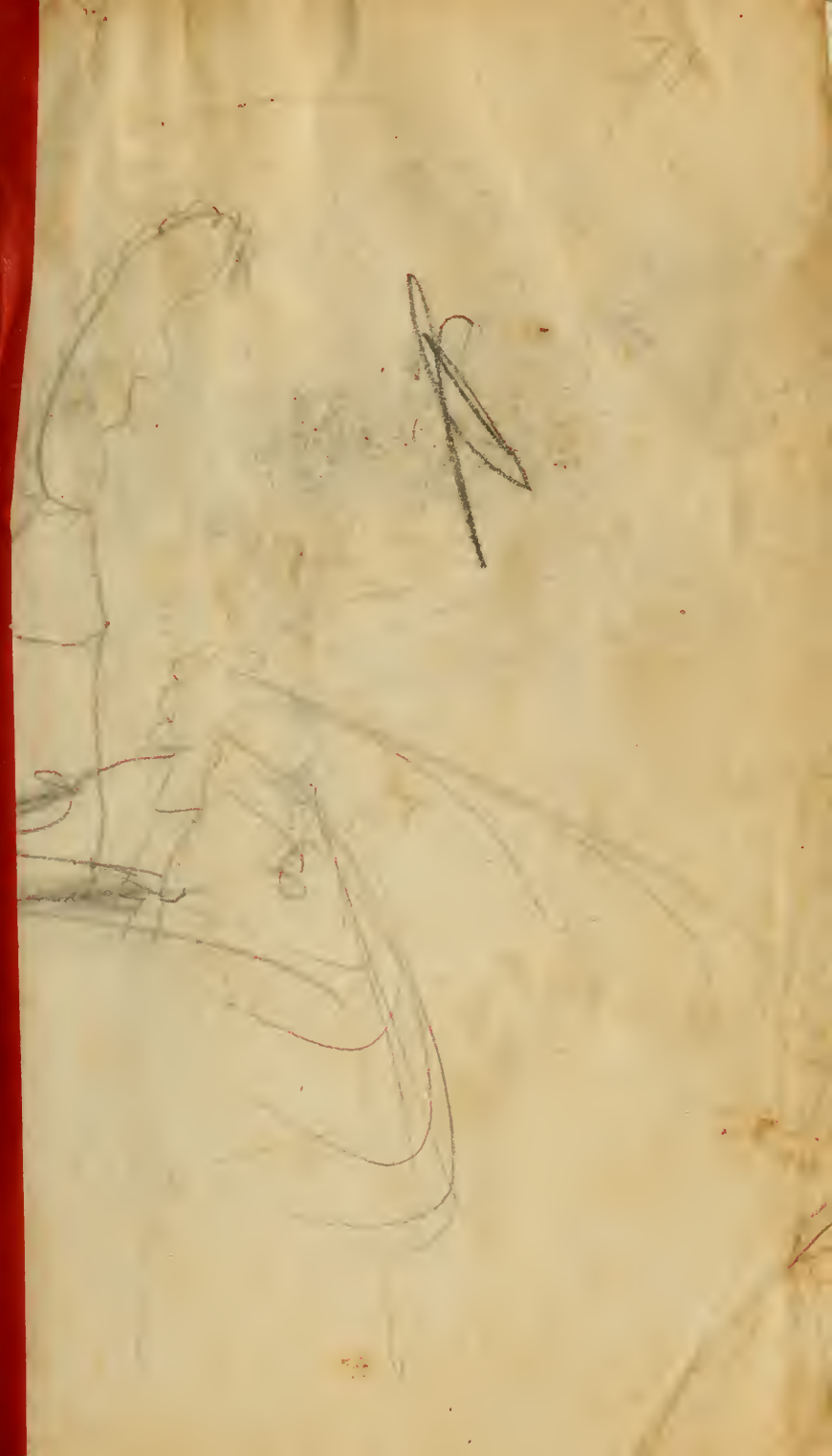
TABLE

Vie de Bernardin de Saint-Pierre. 5
Notice sur ses ouvrages. 15
Avant-propos de Paul et Virginie. 22
Paul et Virginie. 25
Avant-propos de la Chaumière indienne. 175
La Chaumière indienne. 179
Morceaux choisis des Études de la Nature. 245

Tours. — Impr. Mame.

Edouard Pichette

Privière du Sing



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

FEB 15 2006

U010 FEV 2006

a39003 002331956b